

LA SCIENCE, UN DANGER
POUR LA PSYCHANALYSE

Olivier Flourney

Dans mon texte, je me suis attaché à décrire la face secrète, intime, de la psychanalyse, celle que je côtoie quotidiennement avec mes patients, celle qui me paraît incompatible avec l'approche scientifique, laquelle en dénature le fondement, c'est-à-dire l'inconscient.

Dans le sien, Claude Le Guen, s'intéressant à sa face tournée vers l'extérieur, soutient que la psychanalyse se doit d'être une science pour trouver sa place dans le monde contemporain.

Il me semble que, loin de s'exclure, ces deux perspectives devraient pouvoir se compléter l'une l'autre.

Genève, novembre 1988

I

La psychanalyse n'est pas une psychologie

Dans la préface des Nouvelles conférences d'*introduction à la psychanalyse* (1933, tr. Gallimard 1984) on peut lire ces lignes de Freud :

« Aucun lecteur d'un exposé d'astronomie ne se sentira déçu et supérieur à cette science si on lui montre les limites où notre connaissance de l'univers s'évanouit dans les brumes. Ce n'est qu'en psychologie qu'il en va différemment ; c'est ici que l'inaptitude constitutionnelle de l'homme à la recherche scientifique apparaît dans toute son étendue. On semble demander à la psychologie non pas des progrès dans le savoir mais on ne sait quelles autres satisfactions : on lui fait un reproche de chaque problème non résolu, de chaque incertitude reconnue.

Quiconque aime la science de la vie psychique devra aussi prendre son parti de ces injustices. »

Pourquoi donc Freud parle-t-il de psychologie et non de psychanalyse ? Quelle pudeur serait à l'origine de cette déclaration, ou quel lancinant désir ? Il n'est pas douteux que la psychanalyse aurait un

statut scientifique assuré si elle n'était que psychologie et que de nos jours cette dernière discipline fait partie de plein droit des sciences, qu'elles soient humaines, morales, ou naturelles. A ce titre, la psychologie – même couverte de reproches – serait scientifique plutôt deux fois qu'une : quant à son objet précis, l'homme, être moral, être biologique, et sûrement tout autant quant à sa méthode, l'expérimentateur demeurant objectif et pareil à lui-même, même lorsqu'il prend en compte sa propre « équation personnelle » pour assurer sa démarche.

S'il y a dans cette citation de Freud une différence à découvrir entre psychanalyse et psychologie, c'est bien au niveau de ces reproches qu'elle doit se situer : le psychologue ne s'en trouve pas perturbé pour autant dans ses activités ; par contre le psychanalyste, lui, ne va justement pas en prendre son parti. Ce sera même son principal souci, lequel le poussera à chercher jusque dans les recoins les plus obscurs de sa propre personne ce qui pourrait éclairer ce sentiment d'injustice et éventuellement le justifier.

Dans la 34^e de ces mêmes *Nouvelles conférences* Freud, intéressé par les applications de la psychanalyse, écrit ceci :

« Notre première intention était, en effet, de comprendre les troubles de la vie psychique de l'homme, parce qu'une expérience singulière avait montré qu'ici compréhension et guérison coïncident presque, qu'une voie praticable mène de l'une à l'autre. Ce fut aussi, pendant longtemps, notre unique intention. Mais ensuite, nous avons reconnu les relations étroites, et même l'identité interne, entre les processus pathologiques et les processus dits normaux ; la psychanalyse devint alors psychologie des profondeurs et comme rien de ce que les hommes créent ou exécutent n'est compréhensible sans le secours de la psychologie, il en est résulté spontanément des applications de la psychanalyse à de nombreux domaines du savoir, en particulier à ceux des sciences de l'esprit... »

Il s'agit là d'une transition de la psychanalyse – expérience singulière – à la psychologie des profondeurs. La pureté de la psychanalyse devrait alors être réservée à l'expérience singulière initiale. Par la suite et du fait de son ouverture au monde, l'analyse serait devenue un équivalent de la psychologie sans laquelle rien de ce que les hommes créent n'est compréhensible...

Le nœud du problème semble donc résider dans ces quelques mots : « une expérience singulière avait montré qu'ici compréhension et guérison correspondent presque ». Il y a là, en effet, quelque chose

de doublement discutable pour une psychologie scientifique. L'expérience singulière d'abord : si cette expérience est unique, si sa vertu tient dans le fait qu'elle n'est pas reproductible, alors elle appartient à un domaine dont la singularité s'accorde mal avec l'idéal et les exigences de la science qui visent avant tout à la généralisation au niveau de la communauté des chercheurs, et à l'acceptation universelle de ses protocoles. La compréhension ensuite : en analyse elle ne relève pas nécessairement de l'exactitude des explications causales et n'implique pas non plus la présence d'un « malade ». Il s'agit plutôt de deux personnes, un analyste et un analysant, lesquelles peuvent se comprendre sans pour autant avoir à en rendre compte, ce qui en marque les limites. Elle serait efficace – compréhension et guérison coïncident presque – mais en même temps elle est le plus souvent incompréhensible, insaisissable pour un tiers, un observateur qui se voudrait neutre. Et, ô horreur pour un esprit scientifique – elle peut être télépathique : « Le processus télépathique consisterait en effet en ce qu'un acte psychique d'une certaine personne suscite le même acte psychique chez une autre personne » lit-on dans ces mêmes conférences (p. 77). Deux actes similaires seraient à l'origine d'une compréhension fondée sur l'identification. A quoi on peut ajouter que le même processus ne saurait susciter autre chose que méfiance et incrédulité chez l'homme de science.

N'est-ce pas au niveau de cet acte psychique partagé que réside l'essence même de la compréhension psychanalytique, avec ce qu'elle a d'intime et d'interpersonnel à la fois, ce « nous nous comprenons » qui précéderait le « nous nous sommes compris » lequel coïnciderait avec la guérison ou presque ? Presque, puisqu'un processus de guérison ne peut avoir lieu que si l'on a à faire à un sujet objet-malade, et que ce dont il est question ici implique deux sujets, sains ou malades peu importe.

L'expérience singulière de coïncidence fait pencher les plateaux de la balance du côté des para-sciences, de la télépathie. Cette même expérience débouchant sur la guérison légitimerait la psychanalyse comme science. Il y a là incompatibilité, à moins d'un compromis possible.

Deux pièces maîtresses de la psychanalyse pratique et théorique peuvent prêter aux mêmes questions : le rêve et le complexe d'Œdipe. Le rêve a conduit Freud à sa première ébauche théorico-clinique complète d'un appareil psychique ; il s'agit du septième chapitre de l'*Interprétation des rêves* (Freud, 1900) : ici aussi la même substitution s'opère : il ne s'agit plus de psychanalyse mais de « psychologie des processus du rêve ». Pourtant l'essentiel de la Traumdeutung rappelle

sans cesse l'expérience analytique avec la double implication d'un rêveur et d'un analyste. Le rêveur raconte, l'analyste écoute, et c'est à ce dernier qu'il incombe de deviner ce qui manque dans les associations, de trouver ce que dissimulent les condensations de représentations, de débusquer les déplacements d'affects, sans avoir d'autre témoin que le rêveur lui-même. Et c'est l'analyste qui va se livrer à ces étranges interprétations où le récit manifeste du rêveur deviendra illusion, tromperie, et où la découverte d'un contenu latent indiquera – à l'instar du message parapsychologique ? – que l'ensemble du rêve se situe ailleurs, dans un autre temps, et qu'il se trouve régi par d'autres lois, une autre logique. La compréhension se fera ou ne se fera pas à ce niveau-là, et non pas au niveau manifeste.

Quant au complexe d'Œdipe, théorie psychanalytique des fondements de l'histoire pulsionnelle de l'individu, structurée à partir d'un récit mythique qui se voudrait représentatif de la psychologie de l'être humain au sein de sa famille, quelle étrange invention elle aussi. Sous ses aspects apparemment compréhensibles et convaincants, il cache de bien curieuses propositions. Le petit de l'homme se trouve d'emblée en butte à des difficultés incroyables. Sa mère va fonder son éducation sur la tromperie et sur la lâcheté. En prétendant qu'on va lui couper sa verge s'il ne s'amende pas, elle lui ment délibérément. En déléguant cette tâche au père, comme Ponce-Pilate elle s'en lave les mains. Et voilà le petit garçon aux prises avec une mère inefficace et menteuse et un père terrifiant par procuration mais réduit à l'impuissance. Non seulement il n'aura rien dit mais en outre il n'en fera rien. Mais ce ne sont pas uniquement les parents qui sont les organisateurs d'une existence pareillement scabreuse. L'enfant lui-même y participe. Sans qu'il le veuille, son système perceptif est faussé d'emblée. Là où il ne devrait ne voir qu'un sexe féminin, il croit voir l'absence d'un sexe masculin. Fausse perception doublée d'une fallacieuse représentation d'un manque, puisque là où il pourrait ne pas voir de pénis il imagine un manque de phallus. Ainsi l'on doit admettre – pour notre psychologie d'analyste – que dès la prime enfance la représentation de la perception acoustique joue un rôle fondamental puisqu'elle véhicule mensonge, lâcheté et impuissance, conformément à la manière dont l'analyste, théoricien, historien et psychologue, reconstruit l'histoire familiale, et que la représentation issue de la perception visuelle se trouve altérée au départ, incorrecte, en fonction de la prédominance du principe du plaisir sur le principe de réalité.

Le mensonge de la mère, l'inaction du père et les troubles perceptifs de l'enfant composent une famille tricéphale bien mal en point.

Pour y mettre un peu d'ordre la nécessité se fait sentir de trouver une image d'ensemble qui puisse faire fonction de coordinateur, de centre de gravité, comme le sont l'héliocentrisme pour les sciences de la nature, ou le monothéisme pour l'ordre moral, encore que ce rôle de grands organisateurs dévolu à Dieu ou au soleil soit marqué du sceau de l'ambiguïté quant à la préséance. Sans Dieu ni soleil l'homme est inconcevable. Sans lui, il n'y a ni dieu ni soleil.

Pour ce qui en est de la famille psychanalytique, chacun de ses membres sera doté de cette fonction primordiale selon l'optique choisie. Citons le père castrateur, la mère phallique, l'enfant omnipotent. Le premier est sans doute le plus accessible à la pensée, c'est le père originaire de *Totem et Tabou* (Freud, 1912), le roi de la création. La seconde correspond à un certain idéal d'ascendance virgine mais souffre du handicap de sa qualification : c'est une conception tératologique. Quant à l'enfant omnipotent, il n'est que construction théorique de l'adulte puisque ce dernier ne peut l'imaginer que comme le contenu inconnaissable de son amnésie infantile.

De tels mythes se comprennent alors comme l'expression de l'existence interne d'un soubassement allégorique préscientifique, d'un « noyau dur » pour que puisse s'organiser de manière cohérente l'édifice théorique de la psychanalyse. Mais s'agit-il d'un édifice scientifique ?

Le père castrateur, pour ne prendre que lui, pourrait-il être à la psychanalyse ce que représente l'idée d'harmonie – déjà développée chez les Grecs – pour les sciences naturelles ?

Un principe heuristique, une étincelle destinée à mettre à feu le fonctionnement psychique, une énigme propre à réunir, à canaliser et à centraliser les données disparates initiales ? L'idée d'harmonie, ou la fonction qu'on lui prête, est particulièrement éloquentes dans ce contexte. La beauté, la cohérence du monde, sont vécues au premier degré, ce sont des enclencheurs. Une île, la nuit étoilée, la lune qui se couche à l'horizon. L'aurore et les pics enneigés, qui n'a pas été saisi d'émotion à la vue de pareilles scènes, éternelles et mystérieuses, qui n'a pas senti l'énergie qu'elles sont à même de susciter ? La répétition quotidienne de tels spectacles malgré leur immobilité intemporelle incite à penser. Pourquoi cette lune ? Cette demi-lune, d'où vient-elle ? Pourquoi un soleil et non pas deux ou cinq ? Et combien de temps va-t-il rester là à nous réchauffer. Cette harmonie vécue, cette beauté éprouvée, serait selon certains à l'origine de l'élaboration des théories scientifiques dont les savants reconnaîtront à leur tour la beauté formelle. Ainsi en est-il par exemple de la théorie de Wegner (*Une révolution dans les sciences*

de la terre, Seuil 1976) sur la dérive des continents, ou encore de la mystérieuse unité des mathématiques, sources de transports et d'exultation (P. Scheurer : « Harmonie et beauté dans les théories scientifiques », conf. Université de Genève, 27/1/88). Harmonie et beauté se retrouveront tout naturellement à l'origine de la religion, de l'art, de la littérature et sûrement des sciences, dans la perspective d'une nature première, socle et fondement de toute activité de pensée.

Par contre, si l'on renverse la question et si l'on place la capacité d'éprouver de l'homme à l'origine de toute chose, l'idée d'une harmonie initiale devient beaucoup plus problématique. L'amour, source de vie, se doit d'être désérotisé, désérotisé, pour jouer le rôle préscientifique dévolu à la beauté, ce rôle de coup au cœur à l'origine de la capacité de penser et, à partir de là, à celle de la recherche scientifique. Quant à l'amour sexuel, libidinal, s'il peut être chanté comme source de plaisir ou d'ivresse, il sombre avec une facilité déconcertante dans le versant opposé, le disharmonieux, le repoussant. De surcroît, l'amour lui-même est inséparable de la haine, et dans ce domaine, le beau, le bon, le bien, ne peuvent être conçus sans leur contre partie. Source de vie et source de mort sont alors intimement intriquées.

La pulsion sexuelle est l'essence même de la psychanalyse, pour ceux tout au moins qui se réclament de sa pureté. Une psychanalyse délibidinalisée ne serait que du vent. Et au niveau de la libido, cette harmonie préscientifique, nous ne saurions l'y trouver. Tout ce qui concerne l'homme tel qu'il est conçu par la psychanalyse est de l'ordre du compromis, la seule solution disponible pour réunir ce qui, sous l'emprise de la pulsion, n'est que conflit, qu'opposition, que disjonction.

Si l'expérience amoureuse initiatique est fondée sur de fausses perceptions et sur le mensonge, l'enfant n'aura d'autre ressource que de se réfugier dans le narcissisme. Narcissisme consolateur sans doute, mais qui fourvoie. Narcissisme de la toute-puissance des idées qui va, lui aussi, fausser, corrompre, pervertir, pour s'assurer lui-même aux dépens du monde. Et si l'« observation » de l'ébat amoureux originaire est le plus souvent si peu poétique, si vulgaire – même si l'on va généraliser son côté latent sous le terme désaffecté et anodin de scène primitive – comment y puiser le même enthousiasme, la même énergie qu'à la vue du ciel étoilé ?

Pourtant dans cet océan de misères, de plaintes, de frustrations, de refus, d'incompréhensions qu'est une analyse, tant l'analysant que l'analyste trouvent le moyen de vivre de concert des moments indubitables d'harmonie qui permettent non seulement de retrouver une

certaine sérénité, mais surtout l'énergie et le courage nécessaires à persévérer. Le mythe organisateur du père castrateur pourrait alors bien être, pour la psychanalyse, l'expression concrétisée de cette fonction heuristique dévolue à l'harmonie, qui se matérialise pour les sciences dans le spectacle de la nature.

Mais si la psychanalyse était vraiment une science, la horde des frères psychanalystes devrait s'entendre, former une communauté scientifique soudée autour de son objet. Or ceci impliquerait précisément le meurtre du père. Et cette communauté s'en trouverait fondée sur la culpabilité et le remords, et déchirée par les rivalités internes. Voilà un soubassement plus que discutable pour assurer la sereine objectivité à laquelle aspirent les hommes de science. Le mythe du père castrateur a alors comme autre fonction celle d'empêcher cette éventualité, empêchant du même coup la création d'une communauté scientifique libre et autonome.

De plus, pour avoir un père à tuer, il faudrait le trouver. Rien de plus aisé que de le trouver en Freud, et le problème rebondit de plus belle : le tuer, c'est tuer le mythe du père, c'est faire de la psychanalyse ce qu'elle n'est pas : une psychologie des profondeurs, une science dépourvue de ce handicap fondamental que représente l'incarnation de ce mythe fondateur.

La psychanalyse ne peut pas être une science pour deux raisons : elle ne peut pas escamoter le problème de ses origines chez cet homme-là, alors qu'on peut fort bien escamoter le problème des origines de l'héliocentrisme chez Galilée pour en faire un objet de science. Elle ne peut pas davantage escamoter l'expérience intersubjective où chaque analyste rejoue le rôle que Freud a joué, alors qu'on peut escamoter sans autre l'expérience de la tour de Pise. Que cette dernière ait été imaginée ou effectuée pour de vrai, les conséquences théoriques et pratiques que Galilée et ses successeurs en ont tiré sont acquises.

L'expérience subjective de l'analyse est nécessaire à celui qui voudrait, en connaissance de cause, en faire une psychologie scientifique. Pourtant il n'aura alors pas d'autre choix que de la déconsidérer, de la disqualifier après coup, en la déclarant expérience singulière accessoire. Ainsi la psychanalyse pourrait bien être une science, mais ce serait au prix de l'abandon de ce qui en fait l'essentiel, l'expérience du refoulement et du retour du refoulé justement comme expérience singulière, partagée, et non transmissible. Mieux vaut ne pas faire courir un tel risque à la psychanalyse, mieux vaut ne pas la réduire à une psychologie.

Une interrogation

Vers la fin de son adolescence, sans raisons apparentes, Louis s'est mis à souffrir de maux de tête suffisamment durables et désagréables pour qu'il vienne en parler à un ami. L'idée de demander un avis à son père, pourtant médecin spécialiste en affections nerveuses comme on disait alors, ne lui était pas venue à l'esprit. L'ami de Louis, bien avisé, lui a suggéré d'aller consulter un médecin généraliste. Ce qui fut fait. Cet homme, de l'âge de son père, tout au moins selon le point de vue de Louis, affable et sérieux tout à la fois, connu pour sa compétence, après l'avoir écouté d'une oreille attentive et examiné consciencieusement, lui a déclaré de manière convaincante que son état ne lui inspirait aucune inquiétude et, qu'à son avis, ces migraines provenaient du foie. Louis se souvient avec précision qu'en sortant de sa consultation ses maux de tête s'étaient évanouis pour ne plus réapparaître par la suite. Et, il est bon de le préciser, aucun médicament ne lui avait été prescrit. La seule recommandation avait été un encouragement à revenir le voir le cas échéant. Quant au foie, une fois le coupable nommé, Louis l'a oublié séance tenante. Compréhension et guérison avaient coïncidé ou presque.

Notre jeune homme a gardé beaucoup d'affection et de respect pour ce médecin qu'il a eu l'occasion de revoir par la suite pour d'autres raisons. Après coup, il disait en pensant à cette expérience qu'ils s'étaient compris sans se comprendre. Pour ce qui est des éléments qui ont poussé le médecin à poser son diagnostic, Louis en est réduit à de simples conjectures. Mais qu'il ait trouvé son patient sympathique et attachant, il en est intimement convaincu. Pourtant, de manière objective, rien ne saurait justifier cette conviction, d'autant plus que bien souvent les jeunes gens ne sont pas particulièrement attachants aux yeux des adultes, et les adolescents sont parfois inquiétants, imprévisibles, difficiles à comprendre, même pour un médecin. Que ce dernier ait été sûr- de son affaire en visant le foie, on peut le supposer; toutefois pourquoi ne pas imaginer que, pour lui, cet organe ne représentait pas l'ensemble du problème mais une partie seulement? A la vérité, il est donc difficile de savoir ce qu'il a bien pu penser de Louis, même s'il l'a compris selon ce dernier. Quant au patient, réconforté par son accueil – avait-il donc besoin d'être réconforté? – il n'a vraisemblablement pas été intéressé le moins du monde par son foie puisqu'il l'a oublié sur-le-champ, et qu'avant d'être nommé il n'y pensait pas. Peut-être n'était-il même pas certain de sa localisation, sous

le diaphragme certes, mais à droite ou à gauche ? Quant à l'idée qu'un foie puisse faire mal à une tête, cela relève sans doute de la magie, la logique la plus élémentaire voudrait qu'il fasse mal au foie d'abord, et que la simple nomination du foie puisse faire cesser des maux de tête, cela paraît plus étrange encore.

Par ailleurs il semble trop facile d'imaginer que le miracle ait tenu à la seule personne du médecin, avec ce qui en émanait de tranquillité, de sûreté, de compétence. Il faut impérativement y ajouter la phrase qu'il a dite, l'élocution, la profération, les mots. Ici nous allons nous retrouver en terrain connu. Il s'agit bien d'un problème de croyance. Cet homme aurait dit un « mensonge » avec autorité : c'est le foie. Et Louis, sans l'avoir décelé, aurait réagi aussitôt de manière favorable. De plus, cette révélation n'aurait été suivie d'aucune sanction : il n'y avait rien à faire, rien de prescrit. Même pas de catastrophe ou d'ennuis à craindre de la part du coupable. Revenir s'il y a lieu, être le bienvenu malgré ou grâce à ce foie, ici s'arrêtent les recommandations.

Quant à Louis, il aurait cru à la révélation de l'énoncé, croyance qui aurait accompagné une perception négative, le manque de perception d'un mal de tête.

Comment poursuivre ? Broder sur l'énonciation, le signifiant, le foie, la foi, la tête et le reste deviendrait par trop hasardeux. Néanmoins pour ma part je crois rétrospectivement, et ici il s'agit davantage de croyance psychanalytique que de conviction scientifique, que cet incident était intimement intrigué à un problème de libido, et qu'un incident pareil à celui-ci peut intervenir en analyse à tout instant, avec en prime, cette fois-ci, une compréhension réciproque qui ferait qu'au moment même, analyste et analysant se seraient compris et auraient découvert avec un indéniable plaisir la simultanéité du sens du symptôme et de sa disparition. Même si par la suite, dans le désir d'en savoir toujours plus, l'analyste et l'analysant auraient aussitôt divergé dans leur appréciation respective.

En reprenant le fil de cette histoire insatisfaisante, il est revenu à la mémoire de Louis le souvenir d'une jaunisse sans gravité qu'il avait eue une ou deux années auparavant. Ceci contribue à renforcer l'image du médecin dont la compétence n'a du reste été mise en cause par personne. Il aurait tiré ses conclusions d'une anamnèse correcte. Et l'hypothèse d'un diagnostic, correct également, sur le plan de la réalité des faits pourrait – mais voilà un langage bien peu scientifique – avoir guéri le patient. Par exemple, en levant son angoisse qui, elle, aurait été à l'origine de ses maux de tête. Nouvelle hypothèse, d'un analyste

celle-là, qui impliquerait que les céphalées seraient un substitut d'une angoisse qu'il faut bien appeler inconsciente puisqu'il n'en a été question à aucun moment. Donc, l'hypothèse du médecin, si juste qu'elle puisse être, ne correspondrait pas à celle de l'analyste qui repose sur la réalité psychique d'une angoisse inconsciente.

Les céphalées ayant disparu pour de bon, l'erreur du diagnostic médical s'en trouvait confirmée : il n'est pas question de guérir un foie par la simple considération de son état maladif, c'est de la magie comme on l'a vu. Mais l'interprétation après coup d'une angoisse inconsciente pour expliquer des maux de tête, et leur disparition, ne relève-t-elle pas exactement de la même magie ? Il faut en conclure que l'événement a tenu de l'occulte tout autant du point de vue médical que du point de vue de la psychanalyse, qu'il s'agit de parapsychologie ou de « parapsychopathologie », d'une réussite comme en ont parfois les médecins, les diseuses de bonne aventure, les faiseurs de miracles. Et pourquoi pas ? Chaque médecin, et surtout chaque psychiatre, ont à leur actif quelques miracles, surtout en début de carrière, qui viennent les reconforter face aux difficultés de leur tâche.

Cette guérison miraculeuse aura été un événement occulte et, pour employer le mot de Freud, ce fut « une expérience singulière où compréhension et guérison coïncident presque ». Une expérience singulière, certes, mais qui ouvre de nouvelles perspectives pour le psychanalyste, tant pour l'interprétation que pour la méthode de travail.

D'abord sur le plan de l'interprétation que l'on peut proposer maintenant comme si l'événement avait lieu à l'heure actuelle : le médecin qui n'est pas un spécialiste en affections nerveuses comme l'est le père de Louis, fait un excellent travail, pose un bon diagnostic, mais il se trompe. La réponse de Louis est une parfaite formation de compromis : c'est juste mais c'est faux. Elle a valeur de reconnaissance des qualités du médecin, et signe en même temps le caractère psychique de sa souffrance : il s'agit bien d'une affection nerveuse. D'où une interprétation s'impose : si ce médecin n'est pas le père de Louis, c'est bien son père qui l'est, et si ce père est spécialiste en affections nerveuses, ces maux de tête sont de son ressort. Son père est ainsi doublement lui-même, père et psychiatre. Le côté miraculeux de la guérison se comprend à ce moment-là. La question que Louis était venue poser à ce médecin était la suivante : « Qui est mon père ? »

Et la réponse qu'aurait entendu Louis était celle qu'il souhaitait. Ce médecin respectable, et en qui il avait toute confiance, lui répondait correctement selon ce que Louis lui avait dit ou même suggéré :

je ne suis pas votre père. Votre père spécialiste en réalité psychique ne s'y serait pas trompé.

Mais ce père infailible aurait alors été omnipotent comme le père castrateur. Ce que Louis, grâce à sa propre omnipotence, s'efforçait d'oublier. Lumineuse explication qui laisse bien des problèmes en suspens. L'événement résolutif reste du domaine de l'occulte. Si la réponse du médecin lève le symptôme, c'est qu'il doit s'être agi d'une transmission de pensée concernant la vraie réponse à la vraie question sans que personne en ait eu conscience. Problème d'inconscient qui n'est autre qu'un problème de télépathie comme on l'a vu, ou d'identification réciproque. Chacun dit faux sans le savoir, et chacun se comprend sans le savoir à propos du vrai que chacun ignore.

Et pourquoi avoir choisi des maux de tête ? Peut-être est-ce parce qu'un tel symptôme somatique, psychosomatique ou psychique, selon les uns ou les autres, représente un nouveau compromis, à l'instar de ces affections nerveuses qui – encore une étrangeté – n'ont justement rien à voir avec les nerfs la plupart du temps. Et qu'une tradition discutable lie le psychisme avec la tête...

Poursuivons à petits pas. Entre l'incident et l'interprétation que je viens de proposer s'est déroulé un temps secondaire à l'incident, temps secondaire d'une infinie longueur pour le sujet incarné... comprendre après dix, vingt ans le sens de sa question, ou d'une infinie brièveté par rapport à sa vie psychique... comprendre qu'il avait dû comprendre il y a dix, vingt ans, sans qu'il l'ait su. En découvrant la question « qui est mon père », on a comme l'impression de résoudre ce problème dans son actualité, alors que la réponse était déjà à l'origine de la question ; il faut admettre que Louis savait inconsciemment qui était son père pour avoir organisé tout ce scénario alors qu'on ne le décrypte que maintenant.

A partir de ces réflexions, il est convenable d'imaginer une méthode de travail qui permettrait que ce temps secondaire à l'événement le précède autant qu'il lui succède. Ce qui n'est pas scientifique du tout, je suppose. Pourtant ce sera fait d'expérience. En psychanalyse les réponses précèdent les questions, ou tout au moins les questions procèdent de réponses déjà acquises mais encore inconnues.

Créer ce temps secondaire propre à l'expérience psychanalytique permet, à la fois, la facilitation de l'expression de l'événement occulte résolutif, et la possibilité de l'interpréter rationnellement sans perdre un temps précieux. La terminologie proposée par Freud s'avère – comme souvent – géniale dans ce cas-ci. La *Gedanken Übertragung* qui

signifie pour l'homme de la rue transmission de pensée, événement télépathique par excellence, devient dans le contexte de la méthodologie psychanalytique la même « Gedanken Übertragung » qui cette fois-ci signifie transfert de pensée. Nous avons alors à faire à une méthode rigoureuse basée sur le concept de transfert ; ce dernier va permettre de découvrir un sens qui satisfasse l'esprit désireux d'expliquer rationnellement cet événement occulte que représente la guérison, survenant simultanément à la compréhension du sens de la maladie. D'un point de vue médical, on peut dire que le psychanalyste croit qu'il suffit de poser un diagnostic, juste selon lui mais fantaisiste selon le médecin, pour que la maladie disparaisse ; c'est aberrant, et pourtant du point de vue psychanalytique il s'agit bien de cela.

L'expression scientifique ou technique de transfert de pensée (par contraste à l'expression ordinaire de transmission) ancrée à l'événement occulte signifie bien davantage que la seule prise en compte de la subjectivité de l'analysant et de l'analyste, subjectivité appréciable par un homme de science ; elle signifie, à l'instar de la télépathie, l'inclusion dans l'événement résolutif, en plus des deux mondes privés des protagonistes de l'expérience analytique, de deux subjectivités non objectivables par les sujets, mais susceptibles de l'être après coup par l'autre seulement, c'est-à-dire de manière croisée. En ceci, le transfert traduit en termes théoriques le caractère certes irrationnel de l'expérience analytique, mais de surcroît l'une de ses composantes majeures, à savoir qu'il est intransmissible à un tiers, donc hors du domaine de la science.

L'aspect de croyance, non démontrable en dehors, si propre à l'expérience de la psychanalyse et qui nous fait dire qu'il faut passer par elle pour pouvoir la comprendre, est ainsi sauvegardé, tout en étant accessible à une certaine intelligence par le biais de cet aspect de « conviction rationnelle » qu'on peut déceler dans la théorie du transfert et du contre-transfert, et dans la rigueur de la méthode destinée à les mettre en évidence, à une condition toutefois, celle de renoncer à vouloir psychologiser. L'analyste ne peut parler de son contre-transfert que s'il se considère psychologue. Comme psychanalyste, il ne le peut pas car il en est inconscient. Seul quelqu'un d'autre peut lui en parler. Mais qui donc puisqu'il n'est plus en psychanalyse ?

Ce n'est pas faire preuve d'intolérance ou d'excès de formalisme que d'affirmer que le contre-transfert ne peut qu'être inconscient, c'est prétendre que la psychanalyse est d'un autre ordre qu'une psychologie des profondeurs. C'est exiger de ses concepts et de sa pratique une

spécificité qui lui permette d'être elle-même et pas autre chose. Sinon la psychanalyse est rapidement condamnée à être n'importe quoi. Et cette exigence est, en même temps, l'exigence de reconnaître que son exercice implique une certaine part d'inconnu et de hasard que l'on ne peut déceler, et dont on ne peut tenir compte qu'après coup, non pas pour en éviter la reproduction mais pour en apprécier le rôle. Ainsi, affirmer que le contre-transfert est inconscient n'est pas prétendre qu'on ne peut alors que l'ignorer, c'est légitimer la pratique de l'analyse tout en rappelant que les réactions affectives d'un analyste ne diffèrent en rien de celles de n'importe quel individu.

Un petit épisode soulignera ce point de vue : un patient me raconte une altercation qu'il a eue avec son frère en présence de son père. S'il y pense, c'est qu'il a eu l'impression que son père prenait parti contre lui, ce qu'il trouve profondément injuste.

En plus de mon écoute qui se devrait d'être impartiale, je ne puis m'empêcher d'éprouver, comme à l'ordinaire, divers mouvements affectifs qui teintent ma compréhension de sympathie ou d'indignation à l'encontre, de l'un ou l'autre, des membres de ce trio.

48 heures plus tard, en me réveillant, le souvenir des bribes d'un rêve me frappe par sa précision : je suis adolescent, j'ai une altercation avec ma sœur et je suis furieux contre ma mère qui prend son parti. Et de me souvenir aussitôt de la séance de l'avant-veille. Découverte d'un contretransfert inconnu qui m'aurait habité à mon insu au hasard du récit d'une altercation d'un analysant, et qui serait devenu le matériel récent d'un de mes rêves, issu d'un *Œdipe* endormi... Et découverte d'un contre-transfert qui s'évanouit de ce fait même. Je suis simplement en possession de quelques éléments nouveaux pour réapprécier et mieux comprendre ce qui se joue entre mon patient et moi-même.

La psychanalyse n'est pas ce qu'on voudrait qu'elle soit

Si dans le monde contemporain la science est détentrice de la vérité confondue avec la réalité, alors la psychanalyse peut difficilement lui être assimilée.

Ce n'est pas que les psychanalystes n'aient pas souhaité qu'elle fût une science et qu'ils n'aient pas cherché de manière systématique et insistante à lui assurer des fondements qui soient reconnus par la communauté scientifique dans son ensemble. Et si Freud l'a lui-même aussi ardemment désiré, on peut sans trop de risques de se tromper, affirmer aujourd'hui comme par le passé que ce désir ne s'est pas ac-

compli même s'il demeure vivace. Que la psychanalyse soit reconnue comme science de plein droit est toujours de l'ordre du désir. Et peut-être est-ce bien ainsi.

C'est pourquoi je me propose d'adopter dans ce texte un point de vue qui peut sembler de prime abord quelque peu paradoxal, à savoir que la psychanalyse, tout au long de sa relativement jeune existence – à peine cent ans se sont-ils écoulés depuis sa naissance ! – a bien souvent failli devenir une science, et qu'elle en court le risque aujourd'hui probablement plus que jamais.

La question de savoir si elle peut être une philosophie ne se pose plus guère. Même si l'on souligne le caractère autoréflexif de la pensée psychanalytique toujours axée sur la critique de soi, le fait que l'inconscient comme corps étranger interne – ou, dans l'optique d'un renversement radical, comme noyau dur de la personne dont le moi n'est que périphérie – ne puisse être nommé que par autrui, en l'occurrence par le psychanalyste à l'écoute de son analysant, enlève à la psychanalyse, de par cet aspect d'expérience privée, à deux, la possibilité d'être validée par la seule introspection.

De même, se demander s'il peut agir d'une religion semble de nos jours parfaitement incongru, si tant est que toute la démarche analytique vise à la désidentification d'images parentales qui seraient elles-mêmes l'une des origines du phénomène religieux. Il n'en reste pas moins que la position originale et unique de Freud par rapport à l'analyse n'est pas sans faire constamment rebondir le problème. En quelque sorte demeure le « père » ou l'image parentale par excellence de la psychanalyse, tout en étant un analyste comme un autre, et cette ambiguïté n'est pas sans rapport avec les sentiments mitigés qu'on peut lui porter, allant de la vénération à l'hostilité quasi religieuses.

Qu'il s'agisse d'un art, qui pourrait en douter ? Comme la cuisine, les arts plastiques ou la médecine qui demandent doigté, savoir-faire, persévérance, amour et rigueur. Mais un analysant ne se laissera ni cuisiner ni modeler de bon cœur, à moins d'un masochisme aberrant. Il ne se laissera pas davantage guérir, souvent de crainte d'un changement qui lui ferait perdre les avantages qu'il croit tirer de son état ; une guérison à laquelle tout psychanalyste qui se respecte ne saurait non plus viser, sachant que quelque changement de cet ordre surviendra, un jour ou l'autre, comme une prime bienvenue aux efforts réciproques de compréhension du sens d'un discours. Quoiqu'il en soit, ce ne sera toujours qu'à l'analysant qu'il incombera de prendre en main sa destinée.

La psychanalyse ayant pour principe de ne rien laisser délibérément de côté, on ne peut passer sous silence les enjeux politiques. Qu'ils le veuillent ou non, l'analyste pas plus que l'analysant, ne peuvent faire abstraction du fait qu'ils vivent dans un monde d'opinions qui vont envahir la scène analytique, avec l'espoir toutefois que, dans leurs conflits faits de tentatives de domination ou de soumission, ils réussiront à modifier leurs opinions précisément, que ce soit de manière imperceptible ou manifeste, afin d'en atténuer les effets de rejet.

Ni les enjeux économiques. Gagner sa vie pour un analyste est aussi important que pour quiconque; payer sa note pour un analysant ne se discute pas plus que pour n'importe quel consommateur. Pourtant rien ne va de soi dans ce domaine et chaque transaction, si institutionnalisée soit-elle, risque toujours de devenir le centre même de leurs investigations, les menant jusqu'aux recoins les plus intimes, les plus secrets de leur personne.

Bref, la psychanalyse, dans l'expérience de sa pratique, est touchée à tout. Et c'est bien pour cela qu'il faut qu'elle soit rigoureusement codifiée, organisée, même si les règles de son exercice peuvent se résumer à fort peu de chose. Que sa méthode puisse être qualifiée dans ces circonstances de scientifique, soit. Encore qu'on pourrait n'y voir qu'une discipline comme une autre et se passer de ce qualificatif. Mais que la psychanalyse elle-même soit science, science humaine, science critique, est un postulat réducteur loin d'être satisfaisant, même s'il est la marque d'un vif désir de reconnaissance mutuelle, tant de la part des analystes que des hommes de science dans leur ensemble, désir issu de l'importance qu'ils confèreraient à la psychanalyse et du respect qu'ils éprouveraient les uns pour les autres.

Pour l'instant, il me paraît donc plus sage de surseoir à assimiler la psychanalyse à une science et de tenter de cerner en quoi elle ne l'est pas, sans pour autant chercher à préciser ce qu'elle est autrement que par ce label de « psychanalyse ». Et de se demander si le risque encouru et le danger qu'elle devienne une science – pour autant qu'on puisse les décrire de manière convaincante – ne recouvrent pas une fascination pour la science elle-même en tant que représentante des activités de cette communauté de chercheurs ou de savants, qui auraient réussi à établir, entre eux et à propos d'elles, cette merveilleuse communication, sans contrainte, à laquelle rêvent analyste et analysant tout au long de leurs rencontres.

Mise à part la sublimation, un concept qui connote pour l'analyste quelque chose de déjà advenu et d'observable après coup, c'est-à-dire

hors du champ de la cure, ou l'opération de dégagement, laquelle se réfère à un processus en train de s'effectuer dans ce champ mais non encore advenu, il n'existe pas à ma connaissance de concepts, ou plutôt de termes psychanalytiques, qui puissent se référer à un discours intra-analytique, un dialogue pendant la séance, qui ne soient pas défensifs, conflictuels, transférentiels ou clivés, en un mot qui soient normaux. Ce qui se comprend bien dans la mesure où la normalité est une conception plus phénoménologique que psychanalytique. Si le retour du refoulé demeure la pierre angulaire de la psychanalyse, si les expériences significatives de notre passé ont été activement oubliées et si elles nous reviennent toujours masquées, déformées, contribuant ainsi à nous modeler tels que nous sommes, alors le problème auquel s'attaque la psychanalyse n'est pas de couper l'homme de son passé qui serait source d'anomalies, mais plutôt de tenter de le rendre lucide vis-à-vis de sa propre histoire ou, en théorie, lucide vis-à-vis du caractère de formation de compromis du retour du refoulé. Le dialogue, ainsi souhaité, serait tel que l'analyste et l'analysant pourraient tomber d'accord sur le fait que tous deux sont effectivement sujets au refoulement et au retour du refoulé, sorte de reconnaissance mutuelle d'une même destinée, à la fois sienne et autre. C'est davantage cette lucidité-là qui est visée par l'analyse, cet éclaircissement concernant la condition humaine, que l'antithèse normal/pathologique, laquelle s'évanouit aussitôt remplies les formalités présidant à l'établissement de la cure. Le pathologique ne serait alors que ce qui d'un point de vue médical pourrait justifier l'indication d'une cure, tout en devenant ce qui, une fois l'analyse entreprise, en interdirait la poursuite.

C'est la « clarté » qu'on attribue aux sciences médicales, l'exactitude ou la vérité de leurs diagnostics, qui rend le psychanalyste ambivalent à leur égard, lui qui est toujours et irrésistiblement attiré par la face obscure de toute chose, par la remise en question, lui qui sait pertinemment que dans le monde psychique rien n'est jamais défini une fois pour toutes.

L'ambivalence

La notion de valence a deux sens distincts. Pour les sciences de la nature, elle se réfère à la chimie et concerne le nombre d'atomes d'hydrogène qui peuvent se combiner ou se substituer à un atome d'un élément donné. La définition est simple même si pour y parvenir il aura

fallu une somme d'efforts gigantesque de la part des chimistes. Elle est également indiscutable ; ces derniers ont délibérément pris le parti de l'admettre comme un acquis définitif qu'on ne saurait remettre en question à chaque fois que l'on s'en sert. Il y a là un consensus de la part des chercheurs qui leur permet de gagner un temps précieux. A moins que dans une attitude métascientifique élargie, ils ne décident de s'intéresser au rôle personnel, aux motivations subjectives qui ont poussé tel ou tel homme de science à élaborer la notion elle-même. Ceci ne l'altérera en rien mais y ajoutera une dimension historique. Ce qui serait par contre inacceptable, ce serait que l'homme de science, quel que soit le niveau de ses recherches, puisse prendre en considération ses mouvements d'humeur privés qui viendraient altérer son domaine professionnel. On imagine mal un savant récuser la notion physico-chimique de valence sous prétexte qu'elle ne lui est pas sympathique, ou qu'à sa seule évocation il en éprouverait des nausées.

Il en va autrement pour les sciences humaines. La valence en psychologie concerne l'attraction ou la répulsion que le sujet peut éprouver à l'égard d'un objet, d'une activité, d'un milieu psychologique. Les notions de désir, de satisfaction possible, donc d'attribution arbitraire d'une valeur, en sont indissociables. Et l'élément subjectif ne peut qu'être l'objet d'une étude attentive pour qui s'intéresse à ce problème. Il ne le sera toutefois que jusqu'à un certain point. En effet le sujet étudié pourra l'être sous les deux aspects de sa subjectivité, comme sujet impersonnel porteur d'attitudes ou de sentiments d'attraction et de répulsion, et comme sujet privé, fantasque, dont les partis pris arbitraires et déraisonnables peuvent également être pris en considération. Il n'est en contrepartie pas admissible que l'observateur lui-même soit considéré comme un être capricieux ; il se doit d'être psychologue averti et maître de soi, affranchi de toute réaction émotive. Or dans le cas d'un sujet étudié par un analyste, cela n'est pas concevable. Un « observateur-analyste » ne peut que réagir à cet arbitraire selon sa personnalité propre, c'est-à-dire selon son caprice, son arbitraire à lui, et ce n'est que dans un deuxième temps qu'il trouvera la juste distance qui correspond à la maîtrise de soi. Ce nécessaire mouvement interne contribue à qualifier ce qui différencie un psychanalyste d'un psychologue.

La notion d'ambivalence, introduite par le psychiatre Bleuler pour rendre compte d'états complexes propres aux affections mentales, a été très rapidement adoptée, tant par les psychologues que par les psychanalystes. Loin de n'être que le signe d'un état anormal, elle est

observable au quotidien et consiste dans le fait que le sujet va simultanément éprouver des sentiments contradictoires dont l'amour et la haine sont les prototypes usuels. Il en résulte toutes sortes de conséquences qui peuvent aller de la banale hésitation, de la perplexité aux manifestations parfois comiques, souvent dramatiques, des névroses avérées les plus diverses et des psychoses.

Les conflits défensifs, les formations de compromis, ou encore les prises de position les plus tranchées peuvent être considérés sous l'angle de cette notion, et dans sa pratique n'y a pas de jours où l'analyste ne soit confronté à un problème d'ambivalence. Cliniquement, l'ambivalence lui permet notamment de réintégrer dans son champ les délires psychotiques les plus inquiétants, qui ne seront plus nécessairement opposés à la « réalité ». A titre d'exemple, une personne qui verrait les meubles de la pièce se déplacer, ou un arbre lui faire la grimace, ne sera pas taxée de délirante en fonction de la vérité scientifique qui veut, qu'à moins d'un tremblement de terre, les meubles soient immobiles ou, qu'à moins d'en rêver, un arbre n'ait pas d'états d'âme, elle sera plutôt entendue sous l'angle de l'ambivalence, à savoir que ce sont l'immobilité ou l'amabilité qui sont refoulées, et ce sera à travers le transfert que l'analyste tentera d'en trouver la raison. On peut donc dire ici aussi que l'analyste va dans un premier temps se montrer déraisonnable et essayer de comprendre en quoi un meuble immobile ou un arbre impassible sont insupportables, et combien il est plus « naturel » que l'un bouge et que l'autre fasse la grimace.

Quant à la théorie de l'ambivalence, elle a été approfondie et perfectionnée notamment par Karl Abraham et Mélanie Klein à un point tel que tout sujet peut, dès sa naissance, être considéré à la fois comme foncièrement bon et carrément destructeur. Ce qui pose bien évidemment le problème du statut de l'analyste, un sujet comme un autre, d'une manière particulièrement aiguë : une telle ambivalence est intolérable et l'analyste se devrait d'être uniquement foncièrement bon...

Mais ce que je tiens à souligner comme caractéristique de la pensée psychanalytique réside plutôt dans le fait que l'une des deux composantes de l'ambivalence n'est généralement pas consciente. Être aux prises avec deux idées, deux représentations, deux affects contradictoires, est banal, chacun en fait l'expérience à tout moment. Être déchiré par ces contradictions est sans doute à l'origine d'activités créatrices de première importance. C'est également le propre des névroses obsessionnelles notamment, dont les tourments sont aussi stériles qu'éprouvants.

Mais être cohérent avec soi-même et s'entendre dire par un psychanalyste que cette cohérence n'est que le signe d'une ambivalence dont la composante opposée, l'incohérence, est inconsciente, devient franchement étrange. Pourtant, c'est bien là que réside le fondement le plus original de la psychanalyse, cet inconscient qui nous échappe totalement. On ne saurait trop insister sur ce point, cet inconscient en tant qu'inconscient, cet inconscient dont on ignore tout quand il s'agit de notre propre inconscient, même si l'on est analyste. C'est ainsi que l'ambivalence dont l'un des pôles est inconscient, ou, phénoménologiquement parlant, n'apparaît pas, ne peut être en toute rigueur psychanalytique que décelée et dite par quelqu'un d'autre. Et ce pôle une fois nommé ne peut plus être uniquement inconscient, il ne peut qu'être simultanément préconscient et inconscient. C'est à ce moment-là seulement que la psychanalyse se retrouve plongée dans le milieu psychologique, lequel décrit et reconnaît l'ambivalence à travers ses traits distinctifs opposés.

Ce qu'il faut noter ici, c'est la distance que prend la théorie psychologique de l'ambivalence par rapport à cet aspect particulier et spécifique d'une ambivalence, qui ne se décèle que par l'interprétation d'un analyste en action. L'opposition des pulsions de vie et des pulsions de mort peut rendre compte d'un conflit ambivalentiel entre l'amour et la haine, ou de son absence, mais elle se révèle trop claire pour rendre compte de cette prétention – prétention qui confine au désir donc à la libido – d'un analyste à voir de l'ambivalence où il n'y a apparemment qu'un seul terme en jeu. Et c'est pourtant de cette prétention-là, de cette conviction, de cette croyance si l'on n'a pas peur du mot, que vit l'analyste.

C'est ainsi que fort de l'expérience de la cure analytique, l'analyste ne peut que mettre en question les déclarations les plus simples, les plus univoques ; il ne peut que se demander quel problème d'ambivalence elles dissimulent. Toutes les impressions d'éclaircissement, d'élucidation, de solution qui nous font dire « il nous est subitement devenu clair ! J'ai compris ! » ne peuvent jamais être prises à la lettre. Si bienvenues soient-elles, elles seront toujours suspectes de masquer un problème d'ambivalence. C'est la notion même d'évidence, d'éclat des certitudes, que le psychanalyste apprend à considérer avec circonspection, alors que l'élucidation demeure pourtant au cœur de ses préoccupations et de sa pratique.

Une conception scientifique du monde

Dans *Totem et Tabou*, après avoir parlé du problème de l'ambivalence que recèlent ces deux mots ou ces deux institutions, Freud propose au lecteur, selon une perspective évolutive, une triple manière de considérer le monde, qu'il met en parallèle avec les trois grandes phases du développement de la libido découvertes par la psychanalyse ou, pourquoi ne pas le dire, par lui-même.

La première conception, la plus primitive ou la plus archaïque, la conception animiste du monde, est mise en rapport avec la phase narcissique du développement libidinal. Toutes deux se singularisent par la toute-puissance des idées, la croyance magique en la force des pensées.

La seconde, la manière religieuse de concevoir le monde, correspond à la phase objectale du développement de la libido, phase qui se caractérise par le choix que fait l'enfant de ses parents comme objets de ses désirs, ceci sous l'influence de ses pulsions, régies par le principe du plaisir.

Enfin, la troisième est dite conception scientifique du monde ; elle correspondrait à « cet état de maturité de l'individu qui est caractérisé par la renonciation à la recherche du plaisir [Standard Edition : la renonciation au principe du plaisir] et par la subordination du choix de l'objet extérieur aux convenances et aux exigences de la réalité » (*Totem et Tabou*, éd. Payot, 1924, p. 126).

« Dans la conception scientifique du monde, il n'y a plus place pour la toute-puissance de l'homme qui a reconnu sa petitesse et s'est résigné à la mort, comme il s'est soumis à toutes les autres nécessités naturelles » (p. 124).

A la lumière de ce texte il est possible de tracer les limites relativement précises à l'expérience de l'analysable, à la fois « en deçà », du côté du trop archaïque ou du trop animiste, et « au-delà », du côté du trop mûr ou du trop scientifique.

Ce qui se trouverait en deçà du narcissisme ne serait pas accessible à l'expérience de la cure analytique. D'après *Totem et Tabou* il s'agit d'une part, conformément à la théorie psychanalytique, de l'auto-érotisme et d'autre part, selon une vue plus psychologique, des sentiments d'infériorité.

L'auto-érotisme implique la recherche de la satisfaction sexuelle selon le principe du plaisir. Toutefois, si une telle satisfaction s'obtient sans la participation d'un objet sexuel extérieur, il lui est nécessaire

de par sa fonction d'étai. Ce qui signifie que l'auto-érotisme ne correspond pas à quelque stade archaïque anobjectal puisqu'il a lieu déjà à l'image d'autres satisfactions, telles que la satisfaction alimentaire, laquelle exige pour le moins l'objet de valeur nourriture offert par la mère et son sein ou leur substitut. Mais l'auto-érotisme en ceci qu'il se distingue du narcissisme ou qu'il le précède dans une perspective génétique, implique aussi que la satisfaction obtenue, aussitôt souhaitée, provienne non seulement d'une partie du corps, d'une zone érogène, mais de surcroît qu'elle soit éprouvée par cette partie du corps également. Ce qui veut dire que le « souhaité » n'est pas pertinent puisqu'il n'y a personne pour le souhaiter, mais qu'il s'agit directement, sans intermédiaire, de satisfaction locale. A défaut d'une organisation globale comparable au moi, l'auto-érotisme doit se concevoir comme l'expression de la satisfaction d'une pulsion sexuelle partielle dont la visée n'existerait pas, et dont la source et l'objet coïncideraient au niveau d'un seul organe ou d'une seule zone érogène. Cette satisfaction est donc impensable : il n'y a personne pour la penser ni pour en jouir. Dans cette perspective, on peut alors envisager une sorte de pseudo-expérience psychanalytique à deux où un soi-disant analysant viendrait de fait chercher chez son thérapeute le représentant de la mère nourricière de l'étayage ; une véritable analyse n'est pas concevable puisque l'analyste ne saurait être objet de désir pour la pulsion sexuelle partielle qui ne trouve de satisfaction possible qu'au niveau de sa propre source. Il ne pourrait s'agir que de ce qu'on appelle une demande de psychothérapie de soutien.

De plus, à ce niveau hypothétique de l'auto-érotisme d'un analysant potentiel, le psychanalyste, lui non plus, ne pourrait fonctionner en tant que tel. Son seul recours serait alors de l'ordre de je ne sais quelle intervention, quelle psychothérapie, destinée à dégager son patient du cercle auto-érotique pour qu'il ait un minimum de cohésion narcissique lui permettant de passer de l'état de patient à celui d'analysant. La psychothérapie de soutien ainsi conçue représenterait alors le modèle d'une relation d'étai du genre alimentaire dans l'idée que le patient puisse, grâce à elle, reprendre sa croissance libidinale interrompue précocément, et passer de l'auto-érotisme au narcissisme indispensable à l'instauration de l'analyse. Une telle psychothérapie serait l'équivalent des séances préliminaires jugées nécessaires à cette instauration.

Les sentiments d'infériorité peuvent aussi signifier un « en deçà » des limites de l'analysable s'ils sont considérés comme précédant le narcissisme.

« Le narcissisme primitif de l'enfant (...) exclut l'hypothèse qui prétend que le sentiment primitif de l'enfant est le sentiment de son infériorité » écrit Freud en note dans *Totem et Tabou* (p. 127). Cette note a un caractère critique ou polémique à l'adresse d'Adler qui, selon sa conception psychologique, fait dépendre la plupart des conduites humaines d'une attitude réactionnelle à des sentiments d'infériorité qui caractériseraient le petit de l'homme. En outre, Adler estime que de tels sentiments seraient généralement liés à une infériorité de type organique, morphologique ou même fonctionnelle. En aucune manière Freud ne récuse de tels sentiments, mais il les considère comme secondaires et dus soit à la perte de l'objet, soit à la prise en considération de la menace de castration, et à la méprise de l'enfant qui croirait voir un manque de verge ou une verge arrachée là où se trouverait de fait un clitoris. On sait par ailleurs combien Freud insistera lui-même sur ces sentiments d'infériorité responsables d'une insurmontable détresse quand il parlera de la blessure narcissique qu'éprouve le petit enfant lorsqu'il s'aperçoit que sa mère met au monde un frère ou une sœur, preuve éclatante de sa duplicité. Ceci montre clairement qu'un tel sentiment ne peut que succéder à la phase de toute-puissance narcissique, tout au moins pour les psychanalystes.

C'est ainsi qu'un raisonnement, pareil au précédent, peut s'appliquer au sentiment d'infériorité : un individu sous l'emprise d'un tel sentiment premier ne saurait venir chez un analyste. Il faudrait pour le moins qu'on l'y amène de force. Un autre qui serait sous l'emprise d'une phase réactionnelle à un tel sentiment, pourquoi se donnerait-il cette peine ? Quant à l'analyste, il n'aurait une fois encore – à supposer que de telles personnes aient abouti chez lui – qu'à appliquer quelque psychothérapie pour réveiller chez son patient les pulsions sexuelles avec leur désir de satisfaction, de sorte que l'analyse puisse être entreprise par la suite sous l'égide du principe du plaisir, et non sous l'emprise de la seule réalité. Réalité qui suffit à l'hypothèse psychologique d'un sentiment d'infériorité indépendant, ou antérieur, au stade narcissique de l'évolution libidinale, mais qui ne suffit pas à la psychanalyse.

A l'autre bout de cette trajectoire développementale se trouve donc la manière scientifique de concevoir le monde, laquelle correspond à cet état de maturité qui affirme la prévalence du principe de réalité sur le principe du plaisir, ou plus précisément qui consiste à renoncer au principe du plaisir ainsi qu'à la recherche du plaisir pour ne tenir compte que de la réalité.

Renoncer à fonctionner selon ce principe n'est pas synonyme de renonciation au plaisir lui-même. En effet, dès son âge le plus tendre, l'enfant – comme l'adulte par la suite – est condamné au renoncement. Il est tout simplement hors de question d'imaginer un enfant qui vivrait sous l'emprise de la satisfaction de ses désirs œdipiens. Un tel enfant qui aurait tué père ou mère pour être en état de satisfaction incestueuse avec le survivant, qui aurait donc mis en acte sa toute-puissance des idées pour déboucher sur de telles représentations sans appel, serait pour le moins fou à lier, ou d'un autisme tel qu'il n'y aurait aucun espoir de l'en sortir. Tout enfant se doit donc de fonctionner selon un état de renoncement relatif par rapport au principe du plaisir, dans l'optique de l'omnipotence tout au moins, si ce n'est au niveau de ses relations objectales. Car, à ce niveau-là, le plaisir est légitime : faire plaisir à ses parents est sans doute une source importante de plaisir, faire plaisir à leurs représentants également, et enfin obéir à son surmoi l'est tout autant. Hélas, pas toujours à la satisfaction générale, car tous les analystes ont à l'esprit les ravages ou les impasses qui jalonnent le chemin des masochistes heureux !

Il faut donc comprendre ce fameux état de maturité dont parle Freud, état correspondant à la conception scientifique du monde, comme connotant, et le renoncement à la recherche du plaisir et le renoncement au principe du plaisir. Cette idée est du reste soutenue par Freud lui-même jusqu'à ses derniers jours. « Il peut se présenter un cas où le moi renonce à la satisfaction pulsionnelle en considération d'obstacles extérieurs, à savoir lorsqu'il voit que l'action en cause susciterait un danger sérieux pour le moi. Un telle abstention face à la satisfaction, un renoncement à la pulsion par suite d'un empêchement extérieur – par obéissance à l'égard du principe de réalité comme nous disons – *n'est en aucun cas source de plaisir* » (*Moïse et le monothéisme*, Éd. Gallimard, 1986, p. 216, souligné par moi). Ce passage est suivi de considérations sur le renoncement pour des raisons intérieures, à savoir pour cause de surmoi.

Le principe de réalité n'est source ni de plaisir ni de déplaisir, lesquels sont l'apanage du principe du plaisir et du système pulsionnel. Ainsi, si l'on veut que la manière scientifique de voir le monde soit distincte de la manière religieuse, il faut bien admettre que le renoncement qui la caractérise soit différent du renoncement propre à cette dernière. Le plaisir de la pulsion libidinale ou le plaisir surmoïque, et leurs déplaisirs corrélatifs, sont à bannir de la maturité qui caractérise la phase scientifique. Dans cette perspective ce doit être le réel qui

l'emporte avec ce qu'il implique de sérieux, de rationnel, de conséquent. Pour la vision scientifique du monde, le fantasme, l'irrationnel, l'inconséquent, le rêve et la rêverie, n'ont pas de raison d'être. De plus, les relations avec autrui considérées sous l'angle des liens libidinaux ne devraient pas entrer en ligne de compte non plus. Vues sous cet angle, l'attitude scientifique et l'attitude psychanalytique semblent totalement inconciliables. Car quel psychanalyste (sans parler de l'analysant) pourrait se contenter de travailler à ce seul niveau scientifique en faisant abstraction de son propre système pulsionnel, de son propre inconscient, j'ajouterai de sa propre déraison, qui tous contribuent à la reconnaissance « du même » chez son analysant, phase indispensable à l'effort d'élucidation ? Et quel analyste est-il, celui qui ne peut proposer à son analysant en détresse qu'une analyse qui, à travers l'élucidation de ses maux, ne pourra déboucher uniquement que sur la prise en considération du monde selon le principe de réalité, au prix de la renonciation au plaisir et de la résignation devant la mort. Triste programme en vérité, dont on peut laisser l'exécution au temps qui passe.

Isabelle Stengers, aux Rencontres d'Aix (ce volume) propose une autre conception scientifique à partir de sa position de philosophe des sciences. La science, dit-elle, est un enjeu, c'est une activité collective à la recherche d'un accord objectif. Elle est poussée par l'intérêt, inter-esse. D'où les scientifiques se méfient de l'intérêt égoïste car il n'est plus exactement entre. J'ajouterai pour ma part de l'intérêt altruiste également, car tous deux procèdent des pulsions libidinales qui s'accordent mal avec l'idée statique d'un intérêt équilibré. Si cet intérêt est « entre », ajoute-t-elle, il devient anhistorique, il devient vraiment scientifique. Cette anhistoricité se comprend par son contraire : si cet intérêt est égoïste, il dépend précisément de l'histoire égoïste (ou altruiste) de l'individu, donc de son histoire privée, pulsionnelle, qui éveille la méfiance du scientifique. L'intérêt anhistorique, proprement scientifique selon cet auteur, est ainsi au-delà de l'histoire des pulsions de chacun ; la science et les pulsions sont inconciliables. On retrouve donc ici l'idée selon laquelle la phase scientifique impliquerait la renonciation au système pulsionnel et au principe du plaisir qui le gouverne, ou l'exclusion de ce système du fait de la méfiance qu'il évoque ; et l'acceptation ou la soumission au seul principe de réalité. Ce dernier point n'est d'apparence paradoxale que pour la pensée psychanalytique. Il peut se résoudre si l'on renonce aux principes en tant que principes du fonctionnement mental selon la psychanalyse. Renoncer aux principes serait s'en tenir strictement à la réalité anhis-

torique, à l'exclusion des contingences du monde inconscient et de son expression phénoménale. C'est bien là l'enjeu de la science.

La réalité anhistorique de l'homme de science ne tient pas compte des fantasmes et des rêveries si ce n'est pour les mettre entre parenthèses. Ce sont là des histoires de caprices individuels qui ne doivent pas venir altérer l'intérêt commun.

La réalité anhistorique de l'analyste tient compte des fantasmes et des rêveries de l'histoire de chacun pour conclure à un inconscient universel : les caprices individuels en sont l'indice et la preuve.

Pour l'analyste, la conception scientifique du monde imaginée dans *Totem et Tabou*, mise en parallèle avec cet état de maturité de l'évolution libidinale fait de renonciation au principe du plaisir, est une utopie. Mais l'analyste ne craint pas les utopies. A sa conception religieuse du monde fondée sur la divinisation et la sacralisation du père primitif tué, a succédé sa conception scientifique dont on peut dire qu'elle est contemporaine en ceci qu'elle est due, non pas à l'abandon du religieux, mais bien au déplacement de la sacralisation sur les objets réels, les objets de la science : la recherche scientifique qui vise l'objet réel est devenue la détentriche du vrai confondu avec le réel : la vérité n'est plus l'apanage du divin mais bien des propositions scientifiques authentifiées et certifiées par la communauté des chercheurs. La conception scientifique du monde est ainsi l'héritière de la conception religieuse.

Mais pour un analyste, il est inimaginable de concevoir un état de maturité conforme à cette réalité, un état dont l'amour et la haine seraient bannis, sans rêves, sans passions, sans retour de refoulé qui ne soit une formation de compromis. C'est ainsi que l'accession à cette phase étrange de scientificité synonyme de maturité est simplement insoutenable. Néanmoins, une telle tendance à la scientificité va se développer et s'étoffer à partir de l'introduction de l'instinct de mort, et je voudrais montrer ci-dessous qu'elle n'est autre qu'une formation de compromis au sein même de la réflexion psychanalytique, un retour du refoulé, une tentative d'inclure le père de la psychanalyse dans la horde des frères pour en faire une communauté scientifique, au risque de réduire l'œuvre de Freud à un simple avatar. L'instinct de mort serait le produit ambigu d'un désir d'appartenance au monde des sciences, et le prix à payer en serait l'exclusion de la libido et de tout ce qu'elle signifie de folie inconsciente, de passion et de déraison, qui habitent le cœur de l'homme depuis qu'il a été enfant.

Cette difficulté à concilier la vision scientifique et la vision psychanalytique telles qu'elles ont été présentées ici, se précise par une réflexion concernant ce que je considère comme la clé de voûte de la théorie psychanalytique : la triade refoulement, inconscient, retour du refoulé. L'inconscient psychanalytique est une théorie, une conception freudienne, dont nous ne pouvons avoir de confirmation qu'à travers l'expérience de ses deux pôles constitutifs, le refoulement et le retour du refoulé. Si le refoulement peut s'observer *in vivo* de même que le retour du refoulé (oublis, lapsus, etc.), pour qu'il ne s'agisse pas de simple constatation psychologique le psychanalyste postule un inconscient dynamique qui à la fois attire vers lui, au-dedans, et repousse loin de lui, au-dehors, les représentations dont il a noté la disparition ou l'apparition. Une telle idée implique alors, un peu comme un effet de boule de neige, celle d'un refoulement originaire, hypothèse théorique indémontrable mais nécessaire aux formations inconscientes préexistantes, elles-mêmes nécessaires pour expliquer l'attraction de l'inconscient sur les représentations. L'idée d'un retour du refoulé originaire n'étant pas de mise, cela a pour conséquence que, pour l'expérience psychanalytique, l'inconscient est « premier » par rapport au conscient, mais que, pour la théorie, il serait second à ce refoulement originaire dont Freud propose la description métapsychologique suivante : « il est tout à fait plausible que des facteurs quantitatifs comme une trop grande force de l'excitation et l'effraction du pare-excitations soient les premières occasions où se produisent les refoulements originaires » (Standard, Ed. XII, p. 67). Une autre explication semble plausible également : le refoulement originaire concernerait ce qui précède la cure. Dès qu'elle commencerait, ce qui en ferait sa spécificité serait l'inconscient et cet inconscient se constituerait à partir de l'ensemble de l'histoire excitante du sujet préanalysant, ensemble qu'il s'agira de réinterpréter par la suite, seule façon d'en avoir une idée cohérente.

Si l'inconscient est pure spéculation théorique, ce qui s'observe ou s'éprouve au niveau de la cure analytique ne peut être que de l'ordre du refoulement ou du retour du refoulé. Là réside alors le problème : le refoulement n'est pas souhaitable. L'oubli des rêves sera par exemple jugé comme événement regrettable ; la disparition de tendances perverses ou de traits de caractères nuisibles également, même si l'on peut en éprouver un soulagement passager. Le refoulement devrait céder la place au jugement, lequel implique justement le retour du refoulé comme point de départ pour qu'un jugement adéquat fondé sur une réflexion intellectuelle non partisane soit possible.

Or il se trouve que le retour du refoulé n'est jamais sans ambiguïté : c'est une formation de compromis ; il n'est possible de le concevoir que simultanément au refoulement. Proche de l'expérience, la théorie des névroses permet de bien souligner ce caractère de compromis : le retour du refoulé est ce qui permet à la fois la formation des symptômes et leur résolution, leur élucidation.

Le partage et l'entente

Préciser les deux composantes du compromis propre au retour du refoulé à partir d'un point de vue qui ne soit ni médical (symptômes, résolution des symptômes) ni métapsychologique (attraction, répulsion), mais proprement analytique, c'est-à-dire à partir de l'échange verbal au niveau de l'expérience, me semble important, car cela permet de démontrer qu'en analyse, ces deux composantes ne peuvent pas être départagées, elles ne peuvent que demeurer ce qu'elles sont, les parties d'un compromis. Si tel n'avait pas été le cas, on aurait eu la possibilité de faire de la psychanalyse une science exacte : à l'endroit même où le retour du refoulé aurait surgi, il aurait suffi d'y voir une seule élucidation, ou dans une perspective médicale, une seule résolution du symptôme. A l'endroit même ou au moment même, forts que nous aurions été de notre pouvoir de discrimination. Or c'est justement ce pouvoir que nous ne possédons pas...

Dans *L'interprétation des rêves* il est écrit que lorsqu'il est possible de ramener des scènes infantiles à l'esprit – qu'elles aient été de l'ordre du réel ou du fantasme – ces scènes se présentent comme des hallucinations visuelles et ne perdent cette caractéristique que durant le processus de communication. Marie Bonaparte (*La science des rêves*, Éd. 1926, p. 539) emploie le terme « explication » dans une traduction quelque peu biscornue : « les scènes infantiles (souvenirs ou fantaisies) sont vues hallucinatoirement quand on réussit à les rendre conscientes, et c'est seulement après explication qu'elles dépouillent ce caractère ». La Standard Edition, elle, (V. p. 546) parle de la perte du caractère hallucinatoire « *during the process of being reported* », c'est-à-dire alors qu'il est en passe d'être relaté, rapporté, communiqué à quelqu'un d'autre. La phrase allemande originale précise que ces scènes, lorsqu'il leur arrive de devenir conscientes, seront vues de manière hallucinatoire « *und erst nach der Mitteilung diesen Charakter abstrafen* » (*Traumdeutung*, éd. 1914, p. 430) : « et ce n'est qu'après la communication de cette caractéristique qu'elles s'en dépouilleront ».

Cette réflexion de Freud concerne avant tout les rêves et les souvenirs-écran. Il est clair qu'à ce niveau-là, le rêve tel qu'il est rêvé peut être assimilé à une production de type hallucinatoire et que son récit va permettre de lui faire perdre cette caractéristique. Il est moins clair mais tout aussi compréhensible pour un analyste qu'un souvenir-écran, lorsqu'il est raconté pour la première fois se fonde sur une imagerie souvent parfaitement nette, à l'instar d'un cliché, d'une carte postale, et que par la suite, il perde cette caractéristique « hallucinatoire ». Il y aura donc grâce à l'échange verbal avec un analyste à propos d'un rêve ou d'un souvenir-écran perte de ce caractère hallucinatoire, ce qui sera confirmé par le jugement. Mais la notion de caractère hallucinatoire porte en elle une connotation médicale limitative qu'il faut dépasser, d'autant plus qu'il s'agit en l'occurrence de phénomènes aussi universels et aussi indifférents à l'état de santé qu'à l'état de maladie que le rêve et le souvenir. Cette caractéristique va donc s'estomper et céder le pas à tout ce qui accompagne le récit communicatif mais qui n'est pas dit. A tout ce qui est agi et non dit. Il en va ainsi des affects dans leur ensemble, qu'ils soient éprouvés ou non, auquel cas ils seront décelés à partir d'agissements : acting, transfert, contre-transfert.

Le problème se déplace ainsi de l'hallucination au transfert : pour que le retour du refoulé perde son caractère transférentiel, il doit être communiqué et partagé au sein du discours, il doit faire l'objet d'une *Mitteilung*.

La *Mitteilung* est un terme intéressant en ceci qu'il est composé du verbe teilen, partager, et du préfixe mit, avec. La communication dont il s'agit n'implique pas seulement le dire mais également le dire à quelqu'un d'autre, et de surcroît l'idée de partage, c'est-à-dire l'idée que les deux interlocuteurs sont d'accord de faire leur cette communication, ce qui est infiniment plus riche qu'une simple communication verbale.

Et il se trouve que cette *Mitteilung* n'est pas concevable en psychanalyse.

En effet, à supposer qu'un analysant puisse communiquer à son analyste quelque chose de l'ordre du retour du refoulé, il le fera – comme Freud l'a explicitement démontré dans son article *La négation* (1925) – sous forme d'une proposition négative, premier accès à la conscience de ce retour. L'analyste en prendra acte mais ne saurait l'entendre au niveau d'une *Mitteilung*; ce qu'il souhaite en effet serait que son analysant puisse en arriver à une acceptation, à un jugement affirmatif semblable au sien. Toutefois si tel était le cas, l'analyste ne

saurait être d'accord non plus puisque ce serait au détriment du jugement négatif, donc de nature suspecte ou défensive.

Ainsi en est-il de l'exemple bien connu (rapporté par D. Lagache sauf erreur) du rêve du cochon aux yeux bleus. L'analysant s'exclame « non, ce n'est pas mon père ! » et l'analyste d'y voir une confirmation non acceptée, c'est donc son père. Mais à supposer que dans un second temps l'analysant tombe d'accord, l'analyste l'entendra aussitôt au détriment d'une autre représentation. C'est oublier (refouler) qu'il s'agit aussi d'un cochon, et c'est ne pas prendre en considération (refouler toujours) qu'il s'agit vraisemblablement aussi de l'analyste et sans doute de l'analysant lui-même, et ainsi de suite. Il ne saurait donc y avoir de *Mitteilung*.

Pourtant, d'un point de vue théorique, cela ne suffit pas à en bannir le concept. Il faut donc admettre l'hypothèse d'une véritable, d'une authentique *Mitteilung*, d'un partage sans partage entre analyste et analysant, d'un dit qui ne soit pas compromis par l'agi. La théorie l'exige.

Et il n'y a pas de raison de renoncer à un tel espoir même si l'expérience psychanalytique nous impose de ne jamais nous contenter du discours manifeste sans nous demander quel leurre, quel artifice il cache, quel piège il dissimule. Mais il ne faut pas oublier non plus que c'est bien parce que l'analyste, dans un premier temps, est d'accord avec le discours de son analysant, parce qu'*a priori* il considère que son analysant dit ce qu'il a à dire et rien d'autre, qu'aussitôt il peut se poser la question de l'authenticité de ce qu'il vient d'entendre. *A priori* l'analysant associe, c'est tout. Et *a priori* l'analyste écoute. Il y a donc la possibilité d'accord parfait. Il ne se discute qu'après coup... Reconnaître la possibilité d'un tel accord qui se passerait de tout commentaire est important. Pour ce faire, Freud emploie un autre mot courant de la langue allemande qui n'est pas sans intérêt non plus. Citons à cet égard la fin du premier paragraphe du chapitre 7 de *L'Interprétation des rêves*. Il s'agit d'une personne qui a entendu, lors d'une conférence, raconter un rêve qui l'a particulièrement impressionnée – ce sera le rêve dit de l'enfant qui brûle – ceci au point qu'au lieu de le négliger elle s'est empressée de le rêver elle-même, c'est-à-dire de reprendre certains traits de ce rêve dans le sien propre, pour pouvoir « grâce à ce transfert, obtenir un accord (*eine Übereinstimmung*) à propos d'un point déterminé » (Éd. 1914, p. 403).

Il s'agit donc de la même idée que celle du partage impossible au niveau de la communication-*Mitteilung*, mais cette fois-ci dans le sens

d'une réussite, d'une *Übereinstimmung*. *Stimmen* veut dire en musique s'accorder, ou joindre sa voix, avec le même sens au figuré, s'accorder, opiner ou encore voter. *Die Stimmung* signifie l'humeur au sens psychologique, être dans de bonnes dispositions (*die rechte Stimmung*), l'ambiance ou l'atmosphère, en plus de l'accord musical.

La *Mitteilung*, dans la mesure où elle serait effective, se complète alors d'une *Übereinstimmung* que l'on peut décomposer ainsi : une seule (*eine*) disposition (*Stimmung*) laquelle recouvre, se trouve au-dessus (*über*) des deux sujets. Les sujets sont alors en harmonie, ils vibrent à l'unisson à propos de ce qui a été partagé grâce à la communication. Vibrer à l'unisson serait le témoignage d'une communication réussie, n'appelant aucun commentaire. Et l'*Übereinstimmung* dont parle Freud est effectivement mentionnée sans commentaires. On ne sait pas de quel point déterminé il s'agit.

Cet accord et cette entente à propos de ce qui s'est dit serait le signe de cet instant privilégié où le jugement fondé sur la réalité pourrait remplacer le fonctionnement selon les pulsions que souligne le principe du plaisir.

Hélas, il n'en est rien. Ici encore, nous ne pouvons échapper au compromis propre au retour du refoulé. Car d'où peut bien provenir cette unique disposition, cette harmonie, si ce n'est, pour un psychanalyste, des pulsions elles-mêmes ? Véritable accord libidinal surgissant du plus profond de l'inconscient de chacun, accord qui trouve son origine dans ce même fonds, à cette même source, qui permettent au rêveur d'être en parfaite harmonie avec son propre rêve, d'être son rêve en ignorant royalement qu'il est aussi celui qui le rêve.

Pour la théorie psychanalytique un tel accord va donc une fois de plus être marqué du sceau de l'interrogation, il va se révéler suspect puisque fondé sur l'affectif, il va devoir être estimé à l'aune du transfert, des processus défensifs, bref, de cet incontournable compromis que représente le retour du refoulé. Le dire partagé entre les deux protagonistes sera estampillé par l'agi de la vibration à l'unisson.

Malgré tout, ces moments-là sont les bienvenus dans la cure car ils sont insérés dans sa temporalité et ce n'est qu'après coup, qu'après les avoir vécus, que l'interrogation surviendra qui les réintroduira dans l'ambiance de l'intertransfert. C'est du fait de ce caractère bienvenu que, dans un autre texte (*L'Acte de passage*, La Baconnière, 1985), j'ai cherché à démontrer qu'ils contenaient en germe ce qui pourrait être

considéré comme satisfaisant pour envisager la fin d'une cure. La fin d'un traitement psychanalytique n'est pas concevable au niveau de l'entente intellectuelle seulement, d'un jugement partagé, d'une *Mitteilung*, comme je l'ai montré ci-dessus. Par contre elle serait acceptable si un tel jugement était authentifié par l'*Übereinstimmung*, même si cette dernière est de l'ordre de l'affect éprouvé, agi. Et pour ne pas tomber dans la répétition sans fin propre à la théorie du transfert, j'ai proposé que de tels moments soient qualifiés d'actes de passage – par opposition au passage à l'acte – ce qui conserve l'idée de l'agi joint au dit mais permet d'échapper à la connotation défensive d'une interruption du processus.

Avant la fin d'une analyse, l'affectivité ne peut être que pulsionnelle, en provenance de l'inconscient, et liée à ses représentations. Après la fin, l'affectivité n'est que ce qu'elle a toujours été pour tout le monde, sans plus de théorie analytique. L'acte de passage soulignerait ce moment de bascule où l'affectivité défensive selon le point de vue analytique, inséparable de l'idée de transfert, redeviendrait une affectivité ordinaire.

Une *Übereinstimmung* en analyse...

Qu'est-ce qu'une analyse sinon une immense suite de malentendus? A quoi servirait un analyste qui congratulerait, féliciterait, encouragerait, ou simplement prétendrait comprendre son patient? De fait, à chaque fois qu'il ouvre la bouche, c'est qu'implicitement, si ce n'est explicitement, l'analyste n'est pas d'accord, qu'il cherche à comprendre ce qui lui échappe, à construire à sa manière l'histoire de son analysant, à interpréter, bref, à se plaindre en quelque sorte. Quant au patient, qui n'est pas venu là juste pour passer le temps dans une trompeuse position de sécurité, loin d'apprécier les manifestations de son analyste sous l'angle de la bonne volonté, il ne fera qu'entendre ces signes de désaccord, ces explications le plus souvent difficiles à comprendre si ce n'est carrément incompréhensibles de son comportement, comme toujours teintées de quelque nuance de reproche. Et pour ce qui est des moments où l'analyste ne parle pas, combien de fois les interprétera-t-il comme des silences hostiles, ou comme une sourde critique. Même d'éventuelles marques de satisfaction de l'analyste ne seront généralement appréciées que dans le contexte de bonnes notes qu'évoque la régression.

Ou alors, on se console comme on peut, la psychanalyse, dira l'analysant, crée une situation artificielle, irréaliste, c'est donc elle qui engendre ces interprétations déplaisantes. A moins que ce ne soit effectivement l'analyste qui l'ait inventée par perversité, auquel cas il ne reste plus qu'à s'en aller. Ou pire, à s'y résigner. On oublie délibérément que partout ailleurs il en est de même. Au restaurant aussi la situation est artificielle. On doit s'asseoir ici et pas ailleurs, on doit en présence d'étrangers se livrer à l'indécent spectacle de la mastication, etc. Bref, la cure analytique est loin d'être une partie de plaisir. Faut-il être masochiste de part et d'autre pour s'y livrer? De conflits en régressions, de refoulements en clivages, de dénégations en refus, à m'entendre je devrais être un partisan *sine qua non* de l'instinct de mort, qui délire, qui mène à la rupture, à la stagnation, à la victimisation. Qui « détresse » comme me disait si justement quelqu'un pendant la séance, qui détresse tout ce qu'on s'efforce patiemment de nouer.

Heureusement, outre l'espoir et la conviction d'un mieux à en attendre, l'analyse est aussi ponctuée de ces moments d'*Übereinstimmung*, de ces moments de compréhension et d'harmonie parfaite, faits d'une intersubjectivité sans bornes accompagnée d'un narcissisme intégral, de ces moments où ensemble et chacun pour soi, on se sent soudain récompensé pour tout l'effort passé, où l'on éprouve et acquiert la conviction que le jeu en vaut la peine, où se confondent la conviction en l'utilité et l'efficacité de l'analyse et la croyance en elle.

Ces moments-là sont difficiles à rapporter. Chacun de nous en a vécu sans doute, mais leur caractère intime rend leur récit inefficace. Il faudrait inclure des préliminaires interminables pour en faire part ou alors il faudrait être romancier, ce que je ne suis pas. En voici pourtant un dont je me souviens et dont je ne peux parler qu'avec une indigence qui me fait souffrir.

Un patient (ou une patiente, quelle importance?) dont l'analyse tire à sa fin – détail qui en dit déjà trop – a fait un rêve. Il s'agit de son appartement, il y a des bestioles, de la vermine. Ce rêve me surprend un peu. Dans ma vision des choses, j'eusse préféré un rêve plus optimiste, plus encourageant, que sais-je; je ne comprends pas ce qu'il vient faire là, même si sa traduction symbolique n'offre pas trop de difficultés grâce aux repères œdipiens. L'appartement infesté de vermine, c'est sans doute une représentation de quelque activité incestueuse. Appartement de la mère, vermine du père, appartement de l'analyste et sa vermine, appartement de l'analysant, intérieurs de corps voués aux démons de la sexualité infantile refoulée, oubliée à jamais. Ce rêve

serait la mise en images par le rêveur d'un couple parental, d'une scène primitive, un retour du refoulé projeté sur l'écran du rêve et offert en mots à l'analyste, avec son caractère habituel et familier de compromis.

Je demande alors à entendre son récit à nouveau, avec l'espoir que dans sa seconde version il me fournisse quelque clé : il s'agissait d'une armoire à vêtements ; en l'ouvrant un essaim de mites s'est envolé.

Et voilà qu'après une fraction de seconde l'*Übereinstimmung* nous saisit. Ah! pensé-je et ah! dit-il. Simultanément nous avons découvert et entendu, cela nous a sauté aux yeux : des mythes.

Les déplacements et les condensations de l'interprétation des rêves, la polysémie, les métaphores et les métonymies, le signifiant et le signifié, tout est balayé d'un coup, ainsi que toute l'histoire: les mythes s'envolent. L'*Übereinstimmung*, c'est une sorte de passion réciproque, anhistorique, envahissant tout, une compréhension instantanée de tout un travail en commun qui s'est déroulé sur des années et qui ressurgit comme un essaim qui s'envole. Un sentiment tombé du ciel qui justifie toutes nos peines, nos disputes, nos ruptures, nos réconciliations, bref toute l'histoire de l'analyse. Un passage d'une conviction pas toujours partagée, parfois chancelante, qu'il fallait poursuivre l'analyse, risquer le tout pour le tout, s'enfoncer toujours davantage, à la croyance aussi soudaine qu'indiscutable que toute cette mascarade pour les uns, tout cet effort en vue de comprendre et d'expliquer pour les autres, avait vraiment valu la peine. Et c'est à ce moment précis que se pose la question de savoir si l'on va s'arrêter, effectuer un « acte de passage » ou poursuivre l'analyse.

Car cette *Übereinstimmung*, à y réfléchir, est faite à la fois d'une parfaite entente – on peut poursuivre – et d'une parfaite séparation, je préfère dire distinction – on peut se quitter.

Dans l'intersubjectivité du moment, l'analyste perd son identité pour s'identifier à cet instant d'où les mythes s'échappent, et l'analysant perd la sienne pour s'identifier à cet analyste qui découvre les mythes latents sous les mites manifestes. Et tous deux jubilent d'étonnement. L'analyse peut continuer, l'analysant redevient analysant, il se reprend à dire n'importe quoi, ce qui lui passe par la tête, et l'analyste redevient analyste qui cherche à déceler les « résistances », ne fût-ce que par ses questions concernant ce qui vient de se passer.

Simultanément à ces identifications croisées deux identités distinctes se précisent, le patient est en harmonie avec lui-même, il balaye ses propres mythes, il prend soin de son intérieur. Quant à l'analyste, il redevient ce qu'il a toujours été en perdant sa qualité d'analyste

avec l'envol de ses mythes, un être humain... Le surgissement de nos deux identités (notre « ah, les mythes » – du moins est-ce ainsi que je l'écris – gardera son secret et son originalité puisque le sien n'aura pas été épelé et le mien n'aura pas été dit) qui, dans le moment précis de leur dissolution réciproque dans l'identification, prennent corps et se distinguent radicalement l'une de l'autre, répond aussi de cet indicible bonheur qui l'accompagne.

Selon mon expérience, ces moments de communion mystique ou religieuse, de croyance en une harmonie qui vient d'on ne sait où, de passion pour l'intelligence du discours, et qui se renouvellent çà et là au fil d'une analyse, pourraient être envisagés comme des croyances préscientifiques. Ils ont probablement quelque chose de commun avec ces moments d'excitation débordante de l'enfance avant même que la conscience de leur caractère libidinal ne vienne les marquer. Ils incitent à la recherche, aux questions, mais en même temps, dans leur complétude ils justifient la possibilité d'en rester là à tout jamais. Le problème de la scientificité de la psychanalyse pourrait alors se poser après, ou en un autre lieu.

La rencontre du passé dans le présent aura été un thème favori de Proust : « quelque chose, qui, commun à la fois au passé et au présent, est bien plus essentiel qu'eux deux : un peu de temps à l'état pur. Une minute affranchie de l'ordre du temps a recréé en nous, pour la sentir, l'homme affranchi de l'ordre du temps. Et celui-là, on comprend qu'il soit confiant dans sa joie, même si le simple goût d'une madeleine ne semble pas contenir logiquement les raisons de cette joie, on comprend que le mot de "mort" n'ait plus de sens pour lui : situé hors du temps, que pourrait-il craindre de l'avenir? » (cité in P.H. Simon, *Témoins de l'homme*, Armand Colin, 1951).

L'expérience psychanalytique de l'accord et de l'entente, de la compréhension intellectuelle et affective où transfert et réalité se dissolvent, concerne à la fois le temps, l'espace et la logique de l'altérité. Instant de bonheur absolu que chacun peut garder en soi comme un nouveau refoulé originaire sur lequel bâtir l'avenir...

...Et au-dehors

Bülent est un jeune étudiant content de pouvoir me donner quelques leçons de turc, sa langue maternelle. Le turc est une langue

qui m'intrigue et même si je ne le saurai jamais, j'ai envie d'y consacrer un peu de temps. La phrase que je cherche à traduire est très courte : « *kardan adam yapiyormusunuz?* ». Juste trois mots et déjà je suis frappé par leur harmonie, leur musicalité. Les deux premiers ne contiennent que la voyelle a, et le troisième une étonnante succession *a i o u* et en plus deux y. La répétition du u m'enchanté également. *A priori* le signifiant scriptural me ferait plutôt penser à du chinois et l'acoustique à une étrange mélodie.

La traduction pour le débutant que je suis ne paraît pas trop difficile. Le dernier mot n'est qu'une simple forme verbale : faites-vous ? Ce japper, cet or et cette mousse ont même déjà acquis ce stade où la traduction n'est plus vraiment nécessaire, où le signifié « faites-vous » adhère déjà au signifiant. J'entends en lisant *yapiyormusunuz* et je vois en représentation verbale un « faites-vous » qui coïncide avec et recouvre la perception visuelle et acoustique du mot turc.

Maintenant qu'en est-il d'*adam* ? Chose curieuse *adam* signifie un homme, une personne. C'est évident quoiqu'incompréhensible, mais après tout Adam a vécu au paradis, là où le Tigre et l'Euphrate prennent leur source, ce qui du reste n'explique pas grand-chose. Mais *adam*, c'est aussi mon île. Comme le verbe demande un complément direct plutôt qu'un sujet j'opte pour un homme car la langue turque, dans sa logique, veut qu'un complément direct, s'il est précisé, soit à l'accusatif. Ce qui devrait être le cas pour *mon île*, le mon est comme montré du doigt. Il devrait alors s'agir de *adami*. J'ai donc trouvé « faites-vous un homme ». Reste *kardan*, il suffit d'en séparer les syllabes, *kar*, la neige ou le profit, et *dan* le signe de l'ablatif. Faites-vous une personne hors de la neige, ou... Ça y est j'ai trouvé : faites-vous un bonhomme de neige ! Je suis radieux, ce plaisir inattendu justifie ma peine. Je le dis à mon ami Bülent : « soudain, j'ai trouvé ! ». Et lui de s'illuminer à son tour : « oui, *soudan*, c'est ça ». Je reprends « on dit soudain ». « Non, non, réplique-t-il, *soudan*, *soudan*. » Instant de perplexité réciproque avant que tout ne s'éclaire. Le mot soudain qu'il avait sans doute entendu lui revient à la mémoire : ah, soudain, je ne connaissais pas le mot. Et simultanément je comprends *soudan*: *su-dan*, l'eau et la marque de l'ablatif. Avec mon soudain je lui disais un bonhomme d'eau, ce qu'est un bonhomme de neige, et son rôle d'enseignant s'en trouvait conforté : *kardan* c'est comme *sudan* lui disais-je à mon insu, en bon élève que j'étais.

Pendant ce bref échange qu'on peut voir sous l'angle d'un banal quiproquo et d'un sentiment partagé de connivence, j'étais peut-être un bon élève qui faisait plaisir à son professeur mais surtout un enfant

enchanté de sa découverte d'un sens inattendu, du surgissement de la représentation sûrement libidinale d'un bonhomme de neige qui venait répondre à une énigme. Et un adulte dont l'intérêt (libidinal ?) pour une langue se trouvait justifié par le plaisir de la découverte et du quiproquo. Parallèlement, je voyais chez mon interlocuteur le plaisir enfantin de réussir comme professeur, comme une grande personne, redoublé par ce sentiment de connivence. Ce mélange, cette simultanéité, cette interaction entre quatre personnes, deux adultes et deux enfants, si typique d'une *Übereinstimmung* qui abolit les frontières logiques du temps et de l'espace, se révèle dans cette situation également comme un encouragement à continuer. Probablement avant tout du fait que les contraintes qu'implique l'insertion dans la réalité s'évanouissent un instant, laissant à leur place un pur plaisir, à la fois totalement narcissique et totalement partagé. Par ailleurs comme il ne saurait durer, il suggère aussi qu'on peut en rester là. L'énigme est résolue, c'est un point d'orgue, c'est bien ainsi. Du reste quelle absurdité de vouloir, à mon âge de raison, espérer qu'un jour quelque Turc en m'entendant ne saurait même pas que moi aussi, je suis un étranger. Absurdité selon le principe de réalité mais espoir selon le principe du plaisir. Vibrer à l'unisson est humain, et cette histoire n'a rien de scientifique. Par contre elle n'est pas sans rappeler celle des mites.

La psychanalyse, si elle n'est pas une science, serait-elle un humanisme ?

Pour les scientifiques, nous dit encore Isabelle Stengers, il existe des boîtes noires. C'est-à-dire des données qui sont délibérément acceptées par l'ensemble de la communauté comme des certitudes. Les opposants ne peuvent plus faire valoir leurs arguments, il s'agit donc d'acquis devenus anhistoriques. Par exemple, la formule H₂O ne se discute plus, sinon on ferait du sur place.

Pour les psychologues il en va de même. Dans son livre « *Des Indes à la planète Mars* » (Alcan, 1900), dont j'ai analysé le contenu dans mon « *Théodore et Léopold* » (La Baconnière, 1986), Théodore Flournoy tient le même propos, à savoir que si l'on devait à chaque fois qu'on parle du temps ou de la logique retrouver et préciser leur sens dernier, on en resterait indéfiniment au même point.

Pour l'analyste, ce n'est pas pareil. Mis à part l'acte de passage qui signe la fin de l'investigation et ce moment ineffable d'*Übereinstimmung* qui signerait l'ahistoricité dans l'instant, l'analyste a la propension de par son métier, à fourrer son nez partout, et surtout dans les boîtes noires, ce qui contribue à conférer son caractère interminable

à l'expérience de la cure. De plus, ces boîtes noires ne sont même pas des objets, ce sont des objets internes inclus dans le sujet si l'inconscient est considéré comme corps étranger partie du sujet, ou alors elles sont le sujet lui-même si le moi n'en est que la partie périphérique. Le transfert et le contre-transfert, par exemple, ne représentent des objets que pour l'autre partenaire d'une analyse ; pour soi-même ce ne sont que des concepts destinés à nommer son propre inconscient sans qu'on sache pour autant de quoi il s'agit. L'inconscient et les pulsions ne sont pour le sujet que des fictions, des fictions théoriques permettant de dire cette étrangeté éprouvée lors de la cure et qualifiée par l'autre de transfert.

La fiction de l'inconscient aurait valeur d'assignat ; elle est garantie par la communauté des seuls analystes qui la considèrent comme leur bien national ; et le compromis propre au retour du refoulé (le transfert par rapport à ce qui ne l'est pas) qui remet indéfiniment en cause tout ce qui arrive au niveau de la cure, serait l'égal d'un papier-valet, il aurait la valeur privée que lui confère la vie pulsionnelle de l'analyste et de l'analysant. Mais le papier-valet de l'expérience ne détient sa valeur que dans la mesure où cette convention est acceptée de part et d'autre sur le plan théorique. Ainsi en est-il de la convention qu'établissent entre elles deux personnes qui s'appêtent à se livrer à l'exercice de l'analyse. L'une accepte de parler, l'autre d'écouter et d'interpréter, en fonction de la règle fondamentale, dans la seule mesure où celle-ci découle de la théorie. De ce fait leurs déclarations (d'amour ou de haine pour résumer) n'auront de valeur transférentielle dans le cadre qu'elles se seront fixé, que parce que le cadre sous-entend l'inconscient.

Nos déclarations et nos émotions, en un mot notre discours à l'intérieur de l'expérience analytique, ce sont des leurres, ce ne sera jamais ce que les scientifiques voudraient entendre pour pouvoir une fois pour toutes s'en emparer et le mettre à l'abri dans leurs boîtes noires.

Pour justifier l'attraction de l'inconscient sur les formations destinées à y sombrer, il aura fallu postuler, on l'a vu, un refoulement originare. Or ce concept se trouve lui aussi teinté de compromission. Il situe la psychanalyse dans l'entre-deux, ce qui ne peut qu'être irritant pour un esprit scientifique. Le refoulement originare pourrait bien être d'ordre mythique, une sorte d'acquis archaïque, de prototype du genre complexe d'Œdipe. La psychanalyse s'inclinerait alors dangereusement vers le pôle jungien des archétypes. Il pourrait tout aussi bien être de

l'ordre du biologique. Quelque A.D.N. mystérieux pourrait un jour faire l'affaire et remettre l'horloge analytique à l'heure physico-chimique, ce qui signerait alors la fin de l'analyse. Il demeure pourtant lié à l'histoire intime de chacun, comme le montre l'expérience qui ne peut se réduire purement et simplement à de l'anecdotique, à l'histoire intime du couple analyste-analysant comme s'il avait débuté sur fond de néant... Faudrait-il, alors pour éviter le biologique ou le mythique, envisager une origine ancrée dans la constellation familiale, ce dont le complexe d'Œdipe fait foi également? Pourquoi pas, mais ici encore à une constellation familiale qui n'appartiendrait pas à la famille du transfert. On ne peut ainsi échapper à une proposition déjà envisagée plus haut : le refoulement originaire serait préanalytique. Par exemple, en ce qui concerne le couple analysant, il pourrait s'agir de tout le protocole d'organisation de la cure qui, une fois celle-ci entreprise, se perd dans l'amnésie pour ne réapparaître à l'occasion qu'en tant que souvenir-écran.

Bref, la solution n'est pas pour demain, ou, dit de manière plus rigoureuse, la solution n'est pas prévue par la fiction théorique, ce qui du reste serait un non-sens.

Nous ne savons rien de l'inconscient en ce qui nous concerne. Nous ne pouvons que l'alléguer chez quelqu'un d'autre. Chez nous, nos lapsus, nos oublis, nos rêves, nos transferts ne sont rien moins que préconscients. L'inconscient est indicible par soi-même, il est impensable. Le penser par négation, c'est déjà le penser, le dire, c'est déjà du niveau préconscient. L'inconscient pour soi, « mon inconscient », ce n'est rien. Ce qui permet de comprendre que la fiction théorique ou le modèle de l'inconscient, contenu-rien d'une amnésie infantile contenant-rien, a quelque chose d'intolérable pour un esprit scientifique, notamment à travers cette prétention de l'analyste qui lui fait dire à juste titre sur le plan de l'expérience, mais en complète contradiction avec l'élaboration du modèle théorique, que celui qui n'a pas passé par le divan ne peut pas comprendre de quoi il en retourne.

Une manière de dire ces apories est de comparer bien sommairement cet inconscient, j'en suis conscient, à la tragédie d'Eurydice.

Eurydice manque à Orphée, il en souffre abominablement, mais il sait qu'elle est là, derrière lui. Or il suffit qu'il se retourne pour qu'elle disparaisse à jamais. Serait-ce là une manière de dire l'inconscient? Certes non. Plus conforme à l'expérience est l'idée que l'Orphée de l'analyse souffre abominablement d'un manque. Mais d'un manque de quoi? A proprement parler il n'en sait rien; ce après quoi il se languit, ce n'est précisément rien. Et si d'aventure il lui prend l'idée

de se retourner, eh bien il verra le représentant d'une Eurydice qui lui crèvera les yeux, qui l'empêchera de voir ce rien à quoi il aspire. Dans les faits, il ne verra qu'un psychanalyste.

Le psychanalyste est touché à tout. La boîte noire qui contient H₂O n'est-elle pas remplie de pipi ? Ou de sperme, ou de lait...

Le refoulement originaire, le refoulement, l'inconscient, le retour du refoulé sans lesquels il n'y a ni psychanalyste ni psychanalyse ne sont que les modèles de ce qui nous glisse entre les doigts. Les réifier pour qu'ils aient accès au monde de la science n'est pas notre propos, ce ne devrait pas non plus être notre ambition.

II

Anna O.

L'histoire de Anna O. et de Joseph Breuer, dont ce dernier nous donne le compte rendu dans les *Études sur l'hystérie* (J. Breuer, S. Freud, 1895), pose de manière très stimulante tout le problème dont il est question ici. La psychanalyse est-elle une science ou ne l'est-elle pas. Ou encore que serait-elle devenue si elle en était vraiment une.

De plus cette histoire n'a cessé d'intriguer Freud. Il la cite et la commente tout au long de sa carrière. En 1923 par exemple, donc plus de quarante ans plus tard, voici ce qu'il en dit : « Le procédé thérapeutique que Breuer a adopté consistait à induire le patient sous hypnose à se souvenir des traumatismes oubliés et à réagir à leur remémoration avec de puissantes expressions affectives. Une fois ceci fait, le symptôme qui jusqu'alors avait pris la place de l'expression de ces émotions disparaissait. Ainsi le même procédé servait à la fois et simultanément à l'investigation et à la résolution du mal. Cette inhabituelle conjonction a été par la suite conservée pour la psychanalyse » (*Short account of psychoanalysis*, Standard Ed. XIX, p. 194).

L'admirable constance avec laquelle Freud reprend pour les reformuler encore et encore les découvertes les plus fondamentales de la psychanalyse, même s'il ne manque pas d'en attribuer la paternité à Breuer, montre bien l'extraordinaire difficulté qu'il y a à les comprendre, et qu'elles sont loin de faire l'unanimité qui permettrait de les caser dans une « boîte noire » comme certaines propositions scienti-

fiques. Mais l'intérêt de l'histoire d'Anna O. réside probablement de nos jours davantage dans les conditions particulières qui ont présidé à son déroulement. On peut en effet y voir un Breuer soignant sa patiente Anna et un Freud s'interrogeant sur Breuer soignant Anna, comme les représentants d'une seule et même personne, clivée si l'on peut dire, divisée en un psychothérapeute pratiquant l'analyse sans le savoir, avant la lettre, et un analyste encore débutant, observant et théorisant ce qu'il apprend de ce couple sans en connaître la patiente. Alors que dans le cas du petit Hans on aurait plutôt à faire à un analyste qui s'occupe d'un analysant dédoublé, ici l'impression prévalente réside dans le dédoublement de l'analyste, comme si Freud réussissait à se reconnaître dans les succès et les maladroites de Breuer et à en tirer de précieuses leçons pour lui-même. C'est donc à partir de ma situation en quatrième position que j'ai pu me passionner pour cette histoire et qu'en y réfléchissant comme la psychanalyse me l'a enseigné, elle ne cesse de m'émerveiller. Je reprendrai ci-dessous certains des arguments que j'ai déjà exposés dans *Le temps d'une psychanalyse* (Belfond, 1979) pour les développer selon le point de vue qui m'occupe aujourd'hui.

Parmi les descriptions plutôt touffues et lassantes que Breuer donne des symptômes d'Anna O. et de leur résolution grâce à sa nouvelle méthode, il en est une qui, de par sa grande simplicité et son indéniable force de conviction, a frappé tout particulièrement les imaginations à commencer par celle de Freud :

« C'était l'été – écrit Breuer – la chaleur était étouffante, et ma patiente était tourmentée par une soif brûlante, car sans être à même de dire pourquoi, il lui était soudain devenu impossible de boire. Elle s'emparait du verre d'eau convoité, mais à peine touchait-il ses lèvres qu'elle le repoussait aussitôt comme quelqu'un souffrant d'hydrophobie. En faisant cela elle était visiblement en état d'absence pendant quelques secondes. Elle ne subsistait qu'avec des fruits, des melons par exemple, pour calmer l'ardeur de sa soif. Cela durait depuis environ six semaines quand un jour pendant l'hypnose elle marmonna quelque chose à propos de sa gouvernante anglaise qu'elle n'aimait pas et se mit à décrire de manière dégoûtée comment cette femme était allée un jour dans les toilettes et comment là, son petit chien – une sale bête – avait bu dans son verre. Voulant rester polie, la patiente n'avait rien dit. Après avoir énergiquement exprimé la colère qu'elle avait contenue depuis lors, elle demanda à boire, ingurgita une grande quantité d'eau sans aucune difficulté et se réveilla de l'hypnose le verre aux lèvres. Là-dessus son mal s'évanouit à tout jamais. »

Quel récit! En le lisant on se dit que tout devient subitement clair. Il va de soi que si Anna ne buvait pas, c'était par dégoût. La théorie du refoulement, de l'inconscient, du retour du refoulé, devient limpide du même coup.

Pourtant la prudence s'impose. Il s'agit de ne pas oublier, sous l'emprise de l'enthousiasme, que la soudaine clarté est suspecte, qu'elle peut masquer l'ambivalence et que le retour du refoulé est une formation de compromis. Et c'est alors – du fait même qu'on s'est laissé prendre au piège de cette compréhension immédiate – qu'il est sage de se mettre à en douter pour s'apercevoir qu'on n'a rien compris du tout.

En effet, l'histoire, loin d'être banale est tout à fait paradoxale. Lorsqu'on dit qu'on est dégoûté ou lorsqu'on perçoit ou se représente quelque chose de dégoûtant, on en éprouve du désagrément, des nausées ou tout autre signe du même ordre. Il suffit à nombre d'enfants et d'adultes de penser à la peau du lait ou de la voir à sa surface pour que le déplaisir l'emporte et qu'ils ne puissent plus en boire. D'autre part, s'ils n'y pensent pas, si sa représentation s'évanouit, le dégoût disparaît pour réapparaître aussitôt qu'ils y pensent à nouveau. Où donc se cache cette représentation oubliée? Dans l'inconscient certes, mais comment se fait-il alors que chez Anna ce soit exactement l'inverse qui se soit produit? C'est lorsque la représentation est refoulée dans l'inconscient qu'elle se révèle active et engendre du dégoût. Mais ce dernier point est déjà contestable. Tout au moins est-ce une déclaration après coup car, de fait, Anna ne se plaignait ni de nausées ni de dégoût, elle souffrait de sa soif et de l'impossibilité de boire sans pouvoir dire pourquoi.

Par ailleurs, la résolution du symptôme, à y voir d'un peu plus près, est plus que suspecte, elle est effectivement de l'ordre d'un compromis qui laisse éclater une ambivalence sous-jacente radicale et caractéristique. Alors qu'Anna communique à Breuer la représentation dégoûtante, elle agit en même temps, elle boit au plus grand soulagement de Breuer. Anna dit une chose dégoûtante et elle en fait une autre juste à l'opposé. Elle dit son déplaisir tout en manifestant son plaisir. A supposer que la scène ait été refoulée, de quoi se défendait-elle, du déplaisir de boire ou du plaisir de boire? En fait, elle ne se privait de rien, elle ne pouvait simplement pas boire. Une hypothèse s'impose alors : elle ne le pouvait pas de peur de boire. De peur de boire, Anna O. souffrait. La souffrance est là, préférable à la peur. Et cette peur inconsciente serait faite à parts égales du désir de boire et du dégoût de boire, d'où cette paralysie.

On peut en déduire que la vision de la gouvernante et du chien surpris dans les toilettes aurait éveillé chez Anna deux impressions parfaitement contradictoires, incompatibles et insoutenables. D'où Anna aurait oublié et la vision, et son désir de boire et son désir de ne pas boire, pour ne conserver à l'esprit que son intolérable souffrance. Mais jusqu'à quand, et pour combien de temps ? Jusqu'à ce qu'elle n'ait plus peur que Breuer comprenne ? Mais qu'il comprenne quoi ? Car il semble bien qu'il ait compris faux dans l'enthousiasme du succès combiné de la révélation et de la guérison, ou qu'il n'ait pas compris l'ambivalence que signait la contradiction entre le proféré et l'agi.

Breuer est en train de mettre au point avec sa patiente un traitement inédit basé sur les récentes ébauches de théorisation des états hypnoïdes. Ce traitement est remarquable par son originalité et son audace. Breuer rend visite chaque soir à Anna et bavarde avec elle de choses et d'autres de manière non directive, s'efforçant de lui faire découvrir pour chaque symptôme ce qui aurait bien pu le provoquer et qui aurait été oublié. Méthode tout à fait hors du commun et résumée par les deux fameux commentaires de sa patiente : il s'agit d'une *talking cure et de chimney sweeping* (Standard Ed X1, p. 13). Et méthode déjà fondée sur de solides soubassements théoriques qui ont exigé de grands bouleversements au niveau des manières de penser traditionnelles. Ainsi en est-il de cette proposition qui veut qu'une personne qui soit en proie à une représentation accompagnée ou chargée d'un affect puissant incompatible avec son moi, soit amenée à la fois à la refouler, à l'oublier, et à en éprouver des effets fâcheux dus aux déplacements et aux condensations affectant le retour du refoulé qui est rendu méconnaissable de ce fait. Qu'il s'agisse de malades et l'on peut admettre cette bizarrerie, mais qu'il s'agisse par la suite d'une caractéristique de tout fonctionnement mental, libidinal de surcroît, ne fait qu'en souligner l'étrangeté par rapport à l'oubli ordinaire. Toutefois, cette théorie du refoulement, Breuer la connaît et il emploie l'hypnose précisément pour que la patiente puisse se remémorer l'événement qui aurait été à l'origine de son mal. En principe, cette méthode fonctionne quand on sait où chercher. En l'occurrence la chose est claire, il s'agit de savoir quel sens sexuel peut avoir cette impossibilité de boire, ce refus. Breuer sait donc où chercher, comme un psychanalyste, mais malgré l'hypnose quotidienne il lui aura fallu six semaines pour qu'Anna consente à lui communiquer le souvenir de la gouvernante. C'est que si Breuer sait où chercher, il ne le sait pas vraiment, tout au moins pas à notre connaissance. Il semble bien que Breuer ait pu

avoir quelque idée concernant les émois de nature sexuelle et leur origine chez des gens présumés innocents – ce qui sera confirmé par la suite –, mais précisément ce serait cette nouveauté théorique-là que Breuer n'aurait pas été à même d'accepter sans réticences. En tant que médecin il n'était pas présumé innocent, il était innocent. D'où l'idée de considérer le symptôme dans une telle perspective ne lui serait pas venue à l'esprit. Et l'on peut se demander si cela a joué un rôle dans le fait qu'il aura fallu ces quarante séances d'hypnose pour qu'Anna se souvienne. Cette durée serait imputable alors autant à Breuer qu'à sa patiente : ce serait cet aspect scandaleux d'une relation sexualisée, libidinale, que Breuer ne pouvait pas envisager, de peur de faire perdre à cette thérapie naissante son statut mal assuré de science, ou de peur que lui-même ne perde sa respectabilité d'homme de science. On ne peut guère l'en blâmer puisqu'aujourd'hui encore, si l'on parle librement du transfert, l'on prend toujours soin de parler du contre-transfert avec d'importantes restrictions. Un moyen de préserver notre profession de l'arbitraire ou de critiques malveillantes, est de diviser le contre-transfert de l'analyste en deux parts, l'une complémentaire au transfert du patient, causée par lui, et l'autre en provenance de sa propre sexualité infantile refoulée. Cette seconde part, il est sage d'en faire abstraction. Ou alors, autre astuce, il est sage de parler de son contretransfert comme si l'on en était conscient. Sage et raisonnable pour la respectabilité du savant, mais pas pour un analyste qui cherche à comprendre.

Comme nous l'apprendrons par la suite, Anna n'est pas guérie, loin s'en faut. Alors que Breuer organise son voyage à Venise avec son épouse et qu'il pense en avoir terminé avec sa patiente, Anna va lui jouer le mauvais tour, grossièrement sexuel celui-là, de la grossesse hystérique. Grossesse rapide il est vrai, puisqu'elle débouche en quelques heures sur le dramatique épisode de simulation d'un accouchement pendant lequel elle s'écrie : « voilà l'enfant du Dr. Breuer qui arrive ! » Accouchement éclair doublement éprouvant pour Breuer : il s'agit d'une rechute brutale et inattendue pour le médecin, et d'une histoire bien désagréable, à en croire Jones, pour sa vie privée. (*La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, Jones, 1953, vol. 1, p. 246 s.s.) Mais pourquoi donc ?

Pourquoi ? Justement parce que Breuer avait cru bon de ne pas s'immiscer « sexuellement » dans son traitement avec Anna. C'est alors que ce qui aurait pu faire partie de leur travail commun, l'élucidation de leurs désirs et de leur aspect scandaleux pour la raison scientifique, surgit, sous forme de « travail », comme un appel à l'aide de la patiente

qui se sent abandonnée et incomprise. Mais un appel public à l'aide, au grand dam de Breuer.

Deux options s'offrent à ce point pour en savoir davantage. Toutes deux sont psychanalytiques. La première vise à s'orienter du côté des constructions et reconstructions, de cette « archéologie » de l'histoire du sujet et de son développement pulsionnel, la seconde du côté des interprétations avec leur composante plus aléatoire, plus sujette à l'arbitraire. L'une ne va pas sans l'autre dans le feu de l'action, mais les distinguer est impératif pour la compréhension ultérieure.

La première consiste à réunir un maximum de renseignements dans l'espoir d'un éclaircissement. Elle présente des avantages et des inconvénients. Les avantages résident dans le fait que l'analyste qui y participe s'en abstrait. Il se trouve donc, en théorie du moins, à l'abri de sa sexualité. Sa curiosité est épistémologique, son contre-transfert n'est d'û qu'au transfert, et la construction ne vise que l'analysant. Les inconvénients tiennent aux mêmes faits. L'analyste « archéologue et homme de science » ne peut en rien tirer parti de sa propre sexualité pour comprendre. Et c'est ce qui est arrivé à Breuer : il n'a pas compris son rôle, lui qui pourtant avait reconstruit l'épisode refoulé, il n'a pas compris, faute d'avoir pris garde à ses émotions, à ses affects qui imprégnaient toute l'atmosphère des séances.

A propos de l'histoire d'Anna, l'exercice de reconstruction – même après cent ans – est loin d'être décevant et c'est par là que je vais commencer, tout en précisant qu'il s'agit là d'une reconstruction par transcription et non selon le récit d'un patient en analyse.

Qui donc étaient Anna O. et Joseph Breuer?

Anna O. est une jeune fille du nom de Bertha Pappenheim, dont la famille établie à Vienne appartient à un milieu bourgeois, juif et aisé. Son père s'appelait Sigmund; et c'est lui qui est mort de tuberculose à 57 ans le 5 avril 1881 alors qu'Anna est en train de se faire soigner par Breuer. La maladie de son père intervient du reste dans le récit, notamment à travers certaines rêveries troublantes d'Anna.

Les parents d'Anna ont eu 4 enfants : Henriette, née le 2 septembre 1849, qui mourra de tuberculose miliaire à 18 ans. Flora, née le 24 octobre 1853, qui mourra de choléra, âgée seulement de deux ans. Bertha (Anna O.) née le 27 février 1859, donc environ trois ans et demi après la mort de la petite Flora, enfin Wilhelm né le 15 août 1860 alors qu'Anna a à peine un an et demi. Anna sera soignée par Breuer entre 1880 et 1882, soit entre 21 et 23 ans.

Une constatation s'impose : alors qu'Anna est toute petite, elle est en quelque sorte la remplaçante de Flora et va être rapidement détrônée par Wilhelm. A un an et demi. En pleine période de ce refoulement qui sera par la suite décrit comme le contenu inconscient de l'amnésie infantile.

Une hypothèse saute alors à mes yeux d'analyste « archéologue » et m'apparaît comme une évidence, tout en sachant comme analyste également qu'il faut la considérer avec circonspection : La gouvernante et le petit chien sont les représentants parfaits de la mère et du petit frère Wilhelm. Un couple à la fois dégoûtant puisqu'il dépossède Anna de sa place d'enfant omnipotent, place d'autant plus vraisemblable qu'elle avait remplacé Flora, et extrêmement désirable : quoi de plus enviable que de boire comme ce petit chien/frère des mains de cette gouvernante/mère ? Si Breuer avait eu la même intuition, aurait-il satisfait le désir d'Anna en lui donnant à boire de ses propres mains ? Question dépourvue de sens. Mais voyons un peu de son côté.

Joseph Breuer est un médecin réputé dont la famille appartient à un milieu bourgeois, juif, aisé. Sa mère s'appelait... Bertha. Étonnantes coïncidences.

Joseph est d'abord fils unique, choyé par ses deux parents décrits comme de bons parents. Puis Bertha va se trouver enceinte à nouveau – grossesse bien réelle cette fois-ci – et mettre au monde... un petit frère alors que Joseph a à peine quatre ans. De surcroît, sa mère va lui jouer un tour abominable: elle meurt en couches. Tout cela alors que Joseph est en plein dans cette période dite de refoulement infantile.

Ici survient une nouvelle intuition d'analyste. Une nouvelle évidence : la gouvernante donnant à boire à son petit chien, comment ne pas y voir la représentation dégoûtante d'une mère et d'un petit frère qui viennent détrôner Joseph de son omnipotence infantile ? Et quoi de plus enviable que d'être de nouveau à la place du petit chien... Mais aussi quelle atroce détresse que de vivre en même temps la perte de sa mère chérie, due selon toute vraisemblance au petit frère – une sale bête.

Et quel sentiment d'« *Übereinstimmung* » pour l'analyste reconstituteur que je suis. Ces deux histoires se recourent de manière stupéfiante...

En réfléchissant à toutes les surprises qu'elles nous ont réservées, c'est sans doute celle qui est liée à la représentation de la gouvernante et de son chien qui est la plus frappante ; elle nous rend subitement claire la vibration à l'unisson entre médecin et malade, tant au niveau

de la communication partagée sous l'angle du dégoût qu'au niveau de l'hallucination, du transfert/contre-transfert, de l'intertransfert agi, de cet acting d'Anna qui boit des mains de Breuer, acting partagé sous l'angle du plus intense des plaisirs. Chacun comprend l'autre, chacun est compris par l'autre.

Accessoirement différents recouplements viennent confirmer ce point de vue. La grossesse nerveuse de Bertha est sans doute d'autant plus troublante pour Breuer du fait que sa patiente, jeune femme de 22 ans, doit lui rappeler sa mère Bertha qui devait être dans la vingtaine lorsqu'elle est morte des suites d'un accouchement, lequel a dû rester dans sa mémoire inconsciente comme quelque chose de complètement déroutant. Sans oublier le fait que Joseph a lui-même eu une fille nommée Bertha, âgée de 12 ans à l'époque des frasques d'Anna, un âge qui entre bien dans le cadre des fantasmes incestueux inconscients ou non d'un père pour sa fille.

Le prénom de Bertha a donc dû jouer aussi un rôle significatif dans cette histoire et les développements qui ont précédé sont vraisemblablement suffisamment explicites pour que le lecteur n'ait pas à réfuter ce point de vue. En même temps, cela risque de souligner pour la psychanalyse cette qualité occulte qu'on lui impute volontiers. Que la mère de Breuer se soit nommée ainsi et voilà la chance, l'aventure hasardeuse, irrationnelle, l'explication d'un succès miraculeux. Qu'elle ne se soit pas appelée Bertha et voilà l'échec prévisible.

Le vécu intime de Breuer vis-à-vis de sa mère Bertha, c'est une des origines de son retour du refoulé « halluciné » ou « transféré », qui aura pour effet que d'emblée il aura trouvé sa patiente sympathique ou non, plaisante ou non ; et son retour du refoulé tel qu'il aurait dû être communiqué avec lui-même si l'on peut dire, et jugé par son autoréflexion, ce qui lui aurait permis de garder une distance vis-à-vis de ses émotions, la tête froide, et d'éviter de mettre en acte la scène où Bertha – sa patiente, sa fille, sa mère – boit de ses mains – Joseph, mère, gouvernante – et de vivre ce retour du refoulé au seul niveau du discours partagé et affectivement entendu.

D'autres recouplements sont bien entendu possibles, ne fût-ce qu'à partir des prénoms de Sigmund, de Dora, etc.

A partir de cette extravagante histoire, il semblerait possible de tirer des conclusions pseudo-scientifiques que je redouterais. Par exemple, penser d'après ce qui vient d'être dit, que la psychanalyse peut se comparer à un exercice de déchiffrement, à une sorte d'herméneutique, à une méthode qui impliquerait une reconstruction histo-

rique grâce à une anamnèse rigoureuse, une parfaite connaissance de son analysant à la suite d'un interrogatoire serré concernant ses antécédents, son milieu familial, ses faits et gestes, etc. Il ne resterait plus qu'à recouper et à expliquer.

Le rêve de la mise sur ordinateur de toutes les données possibles et imaginables pourrait-il alors résoudre le problème de la durée de l'analyse? Une fois ce travail fait, – malheureusement il faudrait infiniment plus de temps que quelques années d'analyse pour l'accomplir – l'interprétation salvatrice surgirait comme le lapin du chapeau d'un magicien. Ou rêve plus « réaliste » encore, une fois le patient mis en carte, il suffirait de choisir parmi tous les analystes possibles celui qui aurait le plus de chances de lui convenir. En somme, un véritable travail scientifique méthodique qui garantirait le succès immédiat d'une rencontre aussi brève qu'efficace.

Breuer, sachant quelles avaient été son enfance et celle d'Anna, pourrait lui « expliquer » ce que signifie l'épisode de la gouvernante. Il s'agirait alors d'une pure méthode archéologique, reconstructrice. Mais on en voit vite les inconvénients, dont l'un, l'économie de temps, est un leurre. En effet, Breuer aurait de toute façon dû attendre jusqu'à ce qu'Anna veuille bien se souvenir – retour du refoulé – pour pouvoir comprendre. Un autre inconvénient, sans doute le plus important, concerne l'anamnèse elle-même : que faut-il chercher en la faisant? Dans le cas présent je suis parti de l'histoire de la gouvernante, c'est-à-dire du retour du refoulé. Si j'avais commencé par l'histoire de la patiente, je n'aurais simplement rien découvert.

En psychanalyse, l'anamnèse – mot impropre – concerne le travail effectué par Breuer, mais sans recours à la force, ici l'hypnose, et mené dans le cadre d'une relation libidinale, ou sexuelle, dite de transfert, travail d'associations destiné à créer les meilleures conditions pour que puisse surgir le retour du refoulé, lui qui viendra lever le symptôme ou éclairer le point obscur. Ce retour du refoulé, le patient l'ignore tout autant que l'analyste : Anna avait oublié l'épisode. Ce ne sera pas l'anamnèse qui permettra au souvenir de revenir à la mémoire avec sa signature de retour du refoulé, ce seront les associations dans le contexte du transfert. Oublier ce détail essentiel, c'est laisser la porte ouverte à l'idée que la psychanalyse pourrait se contenter d'être une science de recherches, de recoupements, d'explications, avec l'espoir non scientifique celui-là, que compréhension et guérison devraient coïncider.

Ceci dit, si absurde que cela paraisse, la mise sur disquettes des analysants et des analystes ne faisant que souligner les résidus de

l'omnipotence infantile de savants rêveurs, on ne peut s'empêcher de penser à ces sociétés d'analyse qui testent et soupèsent les possibilités de réussite d'un candidat à l'analyse didactique alors qu'il n'a pas commencé son analyse et qui, plus extravagant encore, lui indiquent chez quel analyste il devra se rendre. On me rétorquera qu'il s'agit-là d'analyses « didactiques ». Pourtant cela change-t-il quoi que ce soit ? Comment savoir si tel analysant et tel analyste auront des transferts compatibles avant ? Comment imaginer le savoir, si ce n'est fort de ces résidus de l'omnipotence infantile qui incitent à croire que l'on sait...

L'anamnèse n'est intéressante que « hors les murs ». S'en servir avant le début d'une analyse dans l'espoir de gagner du temps, c'est mettre la charrue avant les bœufs, c'est espérer faire l'économie du transfert, se passer de ce scandaleux lien libidinal, sexuel, œdipien, transféré dans l'analyse.

Incidemment, que font tant de gens de Freud lui-même si ce n'est de chercher de nos jours encore tout ce qui leur ferait comprendre qui il était, c'est-à-dire pourquoi il a agi de la sorte. A supposer qu'ils réussissent à résoudre l'énigme que ne cesse de poser Freud, la psychanalyse en deviendrait-elle plus scientifique pour autant ? Certes oui, car ce serait Freud lui-même qui serait exonéré de son inconscient. Il n'en aurait plus pour nous, tout aurait été dit. D'où, une fois encore, c'est bien sa découverte si bizarre, si intolérable, d'un inconscient dynamique inséparable de la pulsion sexuelle qui aiguillonne le désir de connaître l'histoire de Freud avec le secret espoir de lever du même coup le mystère de cet inconscient, qui est le sel même de la psychanalyse. Cercle du refoulement-retour du refoulé, de cet inconscient dont le moindre rejeton ne fait que signer l'impossibilité d'en faire abstraction sans faire abstraction de la psychanalyse elle-même.

La question ne se pose pas moins : comment Breuer aurait-il pu découvrir ce qui vient de l'être concernant cette similitude des histoires ? Aurait-il pu faire l'économie, ou s'épargner l'effort fastidieux, de l'apprentissage de l'histoire de sa patiente et de la délicate remémoration de la sienne ? Aurait-il pu en faire abstraction ? Ou, pour être plus incisif, un autre Breuer avec une autre histoire en rien semblable à celle d'Anna, aurait-il pu interpréter ce symptôme d'hydrophobie ? Ou enfin, comment ai-je pu éprouver un sentiment de joie, d'élévation, lors de ma découverte de ces similitudes alors que je n'ai pas eu de petit frère ? Et d'autres patientes auraient-elles trouvé d'aussi jolies histoires pour séduire un Breuer ?

C'est ici qu'intervient la seconde option, celle des interprétations. A l'origine, l'art d'interpréter, pour ce qui est de l'analyse, consiste à découvrir le sens latent du rêve à partir de son sens manifeste, lequel n'est que le récit du rêve tel qu'il est fait par le rêveur une fois réveillé. Ce qui n'est pas que nuance sans importance puisque cela évoque immédiatement le problème de la Mitteilung. Un tel récit est la contrepartie dite à quelqu'un d'autre qui la partage avec le narrateur, de cette partie « hallucinée », agie, rêvée par le dormeur, qui à elles deux composent le retour du refoulé en tant que formation de compromis.

Mais l'art d'interpréter, c'est aussi l'outil principal de l'analyste qui justement va lui permettre d'envisager l'analyse d'une Anna ou d'une autre, sans pourtant s'appeler Joseph Breuer. Et ceci grâce à un certain savoir théorique analytique, à la conviction de l'universalité du complexe d'Œdipe, cette manière de dire ce qu'aurait été la sexualité infantile qui aurait disparu dans l'inconscient lors de l'amnésie de chacun. Le complexe d'Œdipe qui cerne le crime d'Œdipe, ce double crime mythique paradigmatique, exemplaire de ce qu'on ne peut se permettre de faire sans risquer le pire, ce complexe va servir, avec toutes les théories qui se concrétiseront autour de lui, de dénominateur commun pour l'analyste afin qu'il puisse se retrouver dans les méandres infinis de toutes les histoires privées des analysants, sans pour autant leur faire perdre leur caractère unique.

Le complexe d'Œdipe comme théorie psychanalytique, c'est en un mot notre roman familial. C'est notre façon d'exprimer ce que le roman familial qui va se tisser entre analyste et analysant peut signifier quand il se manifeste à travers le retour du refoulé, que ce soit sous forme agie ou communiquée. Et c'est notre manière de dire que ce nouveau roman familial n'est pas différent de celui que nous avons tissé avec les fils de notre enfance.

Écouter Anna avec l'oreille analytique, c'est aussitôt se demander qui est cette gouvernante, ce petit chien, ce qu'ils nous veulent, bref, c'est se demander ce qu'elle nous cache avec cette curieuse histoire. C'est en quelque sorte écouter avec une oreille paranoïaque tout en sachant que nous ne sommes qu'un relais, qu'un objet de transfert, mais que nous ne saurions nous y prêter sans garder à l'esprit le fait que nous ne pouvons échapper à la réciprocité.

Avec une oreille paranoïaque, c'est beaucoup dire. Avec l'oreille de celui qui se fonde sur le complexe d'Œdipe pour comprendre le roman familial de quelqu'un d'étranger et pour lui en proposer un autre à la lumière de celui qu'ils vivent de concert.

L'interprétation prend ainsi un tour hautement moral, c'est une proposition éthique condamnant la sexualité à l'origine du meurtre et de l'inceste. Mais vue sous ce seul angle, l'interprétation devient des plus suspecte, elle prend ce sens péjoratif que le terme même suggère. L'interprétation moralisante frise la malveillance. Il n'y a aucun garde-fou pour qu'elle soit précisément son contraire, séductrice et perversement sexuelle. Car même si le complexe d'Œdipe nous montre « objectivement » ce qu'il y a lieu d'éviter, rien ne permet de garantir que l'analyste ne parle qu'au nom de cette théorie et non pas en son nom propre, justement dans le sens de son désir inconscient de satisfaction issu de son propre roman familial.

Il faut donc ajouter à cet aspect interprétatif, qui oscille de l'éthique à la morale moralisante et à la perversion, un autre facteur pour sauver l'interprétation de l'opprobre et de la méfiance. Et cet autre facteur provient une fois encore de la manière de considérer la formation de compromis qu'est le retour du refoulé.

Si l'on prend comme point central de ce compromis la différence entre la communication partagée qui devrait déboucher sur le jugement, et l'agi qui caractérise l'expression affective telle qu'elle se reconnaît dans les croyances qui font que l'intertransfert marque de son sceau indélébile cette communication, on s'aperçoit qu'à côté de l'aspect critiquable sus-mentionné de l'interprétation, cette dernière ne consiste pas à sanctionner l'agi mais à proposer en lieu et place de l'agi le dit.

« Si nous n'agissons pas, nous pouvons dire, même si en disant nous éprouvons », telle serait une clé de l'interprétation. Tel serait le parti pris de l'analyste pour mener à bien l'analyse.

On peut ainsi distinguer l'idée de continence de celle d'interprétation : la continence, telle qu'elle a été mentionnée dans les écrits techniques ou telle qu'elle est parfois recommandée par l'analyste qui suggère à son analysant de s'abstenir de toute décision importante pendant la cure, cherche à prévenir, à éviter les agissements intempestifs, les « actings » qui viendraient compromettre son déroulement. L'interprétation, au contraire, ne cherche ni à prévenir ni à éviter, elle cherche à privilégier la communication. La première défend, la seconde propose. Mystère de la sémiotique, la première interdit, la seconde inter-dit. Deux manières d'exprimer le désir de l'analyste que le retour du refoulé, tout formation de compromis qu'il soit, soit privilégié sous son aspect de communication.

L'interprétation se calque alors sur la visée du complexe d'Œdipe : ne pas commettre le parricide et l'inceste en acte, mais en exprimer le

désir par la communication pour pouvoir en soupeser les conséquences telles qu'elles auraient été déjà vécues, afin d'en lever l'hypothèque. La valence sexuelle (inceste, meurtre) va ainsi se localiser dans le dit, ce sera le jugement négatif qui la contiendra « non, ce n'est pas... » et ouvrira la voie au jugement souhaité, mais impossible à porter en analyse.

A cet égard l'histoire d'Anna O. est exemplaire et pour en suggérer quelques interprétations il faut, comme dans l'expérience analytique la prendre à rebours, c'est-à-dire à partir de l'énoncé actuel en direction du passé et du passé antérieur.

C'est quand Anna s'exclame « c'est l'enfant du docteur Breuer qui arrive » que l'analyste peut entrevoir toute l'histoire passée et interpréter au lieu de couper les ponts. Parlons-en de cet enfant, aurait-il fallu dire, mais à quel prix ? Au prix de se rendre compte et de se dire que cet enfant, comme psychanalyste habité par l'inconscient, on a bien dû le souhaiter sans le savoir. L'aurait-on su, qu'on aurait pu – psychanalyse oblige – non pas se complaire à cette idée mais bien la soumettre à son propre jugement, à son activité autoréflexive. L'interprétation revêt alors ce double aspect propre au retour du refoulé, mais elle privilégie délibérément le dit. Cet enfant qui fait semblant de venir, Anna aurait bien souhaité qu'il fût de Breuer. Hélas, – pour les deux dans quelque obscure région – ce n'est pas le cas. C'est celui de désirs transférés. Mais pour en être convaincu, Breuer aura dû passer par sa propre histoire, transiter par ses Berthas à lui ou, à défaut de Bertha, par son complexe d'Œdipe :

Une fois l'aventure de la grossesse interprétée, Breuer ne pourra que faire un pas de plus en arrière et se demander d'où provient l'enfant. C'est alors que l'agi de la scène de la gouvernante prend tout son sens. Donner à boire à sa patiente dans la joie d'avoir réussi à déjouer la maladie, c'est en même temps la rendre enceinte. On ne sait jamais d'où vient l'ennemi. Ici le voilà qui saute aux yeux. De nouveau au prix de la reconnaissance par Breuer de ce qui lui avait échappé. Cette scène était épouvantablement sexuelle, obscène sous son aspect attendrissant. Elle était déplacée. Anna a dû croire que l'eau était du sperme, elle s'est méprise. Elle a dû prendre son médecin pour son père et imaginer une fellation, elle s'est méprise. Anna a cru pouvoir boire, se désaltérer de bonheur, comme le petit chien, dans les toilettes. Elle s'est méprise. Le crime d'Anna ? C'est d'avoir bu l'eau du Dr Breuer. Le crime de Breuer ? C'est d'avoir donné à boire à Anna. C'est parfaitement déplacé. C'est, en acte, l'inceste et le parricide que dénonce le complexe d'Œdipe.

Une fois l'aventure de la grossesse interprétée, Breuer ne pourra que faire un pas de plus en arrière et se demander d'où provient l'enfant. C'est alors que la scène de l'agi de la gouvernante prend tout son sens. Donner à boire à sa patiente dans la joie d'avoir réussi à déjouer la maladie, c'est en même temps la rendre enceinte. On ne sait jamais d'où vient l'enfant. Ici, le voilà qui saute aux yeux. De nouveau au prix de la reconnaissance par Breuer de ce qui lui avait échappé. Cette scène était épouvantablement sexuelle, obscène sous son aspect attendrissant. Elle était déplacée. Anna a dû croire que l'eau était du sperme, elle s'est méprise. Anna a cru pouvoir boire, se désaltérer de bonheur, comme le petit chien dans les toilettes. Elle s'est méprise. Le crime d'Anna? C'est d'avoir bu l'eau du Dr. Breuer. Le crime de Breuer? C'est d'avoir donné à boire à Anna. C'est parfaitement déplacé. C'est en acte, l'inceste et le parricide que dénonce le complexe d'Œdipe. Mais heureusement ce crime est réparable car il est déjà à moitié dit, et Breuer aurait pu, si la situation avait été analytique, y revenir la séance suivante pour l'interpréter, non pas en suggérant qu'Anna avait commis un crime en buvant, mais en spécifiant que tous deux avaient agi comme s'il s'agissait d'un inceste. À charge pour l'analyste de trouver les mots qui conviennent. Bref, c'est à partir de la reconnaissance de la valeur libidinale, sexuelle, de son excitation, de son plaisir de médecin ayant gagné la partie, que Breuer aurait trouvé l'interprétation qui aurait remplacé ces agis en cascade.

Breuer ayant « compris » et Anna aussi, il devient dès lors inutile qu'elle boive en séance. À elle d'en décider et d'en prendre la responsabilité entre les séances. Il sera toujours temps d'en reparler. Et comme la compréhension succède à l'agi, on peut en déduire une recommandation technique : moins on agira pendant la cure, plus l'agi deviendra significatif.

L'interprétation est un scandale. Elle repose sur l'inconscient de l'analyste, cet analyste qui fait tout pour le rendre conscient chez son analysant. C'est un scandale à deux faces, pour la raison et pour la morale.

On peut alors se demander si l'inconscient, cet objet extraterritorial à la fois insaisissable et universel, ce corps étranger interne comme dit J. Laplanche, n'est pas justement ce qui rend la psychanalyse inapte à la qualification scientifique. Dans l'histoire d'Anna, avant qu'il y ait refoulement, il s'agissait d'une gouvernante et d'un chien. Quand il y a eu retour du refoulé, il s'est agi d'une gouvernante et d'un chien. Et le symptôme a disparu. On saura par la suite que le souvenir oublié n'aurait pas été celui-là, il se serait agi d'une mère et d'un fils, ou d'un

père et d'une fille, ou d'un parent et d'un enfant, mais, à la lettre, Anna n'en aura jamais rien su. Elle ne l'aurait su que si un analyste le lui avait suggéré, elle ne l'aurait cru que si cette suggestion l'avait touchée, c'est-à-dire que si elle avait été lestée du poids ou de la valeur d'une « interprétation ». Et l'aurait-elle su ou l'aurait-elle cru, qu'à bon droit on pourrait dire qu'il ne se serait plus agi d'inconscient.

Que l'inconscient ne soit jamais ce que l'on voudrait qu'il soit n'est pas pour nous surprendre. Qu'il ne soit un concept ni scientifique, ni philosophique, ni religieux, ni artistique, ni éthique, ni même un concept : qu'il ne tolère pas le moindre qualificatif, lequel lui fait perdre ipso facto sa qualité, c'est bien là le scandale. Scandale théorique, au-delà des scandales épisodiques, temporels, comme par exemple celui de la sexualité infantile qui lui sert d'étai.

III

L'attitude contemplative

L'attitude contemplative est considérée comme une des manières d'être caractéristique de l'homme de science. Même en pleine action pratique, même dans les processus de recherche les plus concrets, il est toujours enclin à poser son regard sur l'objet de son intérêt. S'il prend en compte sa propre subjectivité – une attitude qui n'a cours de manière systématique que depuis relativement peu de temps – il réussit à l'introduire dans ses équations à titre de paramètre dont il peut observer les effets. L'attitude contemplative cerne ainsi l'activité scientifique de manière moins restrictive et plus adéquate que l'objectivité qu'on lui prête habituellement. Elle est dès lors extensible à la subjectivité de l'ensemble des membres de la communauté scientifique dont elle va tenir compte également. Par contre, elle ne peut échapper complètement à une certaine partialité ou à un réductionnisme inévitable puisqu'elle ne peut qu'exclure les mouvements d'humeur personnels, les états d'âme de celui qui contemple.

Ces remarques vont de nouveau plonger le psychanalyste dans la perplexité en ce qui concerne la science, car il a justement l'habitude d'être particulièrement attentif aux états d'âme de ses analysants et aux siens-propres comme indicateurs de quelque processus inconscient sous-jacent. En ceci il ne peut se permettre une attitude contempla-

tive, il se doit de procéder autrement que par autoréflexion seulement, tout en connaissant les limites de son investigation. Si, dans un deuxième temps, il peut arguer du fait que tous les apports de l'intimité la plus mal connue de chacun sont imputables à l'inconscient, il se doit de préciser que chacun peut en observer les effets chez les autres, mais que pour espérer en comprendre le sens dernier chez soi, il faut être rompu à l'exercice de l'analyse. Cet inconscient se caractérise donc par une double acception : pour la science il est de l'ordre du phénomène, pour l'analyste il est de l'ordre du noumène. Ou pour employer des termes sartriens, pour l'autre il est de l'ordre du pour soi et pour soi il est de l'ordre de l'en soi.

Cette même distinction va se retrouver au sein de la communauté des analystes. L'idée d'une « science de l'inconscient » qui soit à la fois interne et externe à leur mouvement ne leur est pas étrangère. Il s'agit alors de la fonder sur des signes particuliers à chaque individu (psychologie de la vie quotidienne) ou à chaque collectivité, sur des phénomènes observables par tout le monde et dont l'explication se trouverait dans l'enfance singulière de l'individu, ou dans l'histoire constitutive du groupe. La psychanalyse n'est dès lors plus une activité à caractère initiatique, elle peut être appliquée, ou comme le dit Laplanche (Nouveaux fondements pour la psychanalyse, PUF, 1987) elle n'est pas qu'*intra muros*, elle existe aussi *hors les murs*. Pourtant le fait qu'elle soit acceptée de l'extérieur, à travers ses publications notamment, implique-t-il qu'elle soit science pour autant ? Car le problème de l'accès à cette discipline, soit l'exigence de passer par l'expérience du divan avec ses caractéristiques occultes et initiatiques, subsiste.

Dès lors, soit la communauté scientifique s'en trouve exclue, soit, par réciprocité, elle ne peut qu'exclure de son sein ceux qui persistent dans cette exigence. Une exigence qui n'est pas comparable avec celles des institutions universitaires ou étatiques. Pour ces dernières, c'est la communauté dans son ensemble, représentée par les gouvernements ou les facultés à qui elle a délégué ses pouvoirs qui décide de la validité d'un diplôme interne à certaines disciplines. A l'opposé, c'est de l'intérieur que la communauté analytique décide de la validité de l'expérience, ceci avec toutes les difficultés que soulèvent les notions de compromis et d'ambivalence, et c'est de l'intérieur qu'elle voudrait la faire accepter à la communauté dans son ensemble dans le souci d'acquérir un statut ou une reconnaissance universels. Or il n'est pas du tout certain que ce soit là le désir de l'analyste confronté à ces mêmes difficultés, analyste qui peut fort bien voir dans cette démarche

un résidu de la toute-puissance infantile de la pensée. L'analyste ne peut échapper à la situation inconfortable mais authentiquement analytique que décrit le retour du refoulé, celle d'une formation de compromis qui met en question sans offrir de solution. En toute rigueur, l'analyste ne peut que souhaiter que l'analyse soit une science ou qu'elle ne le soit pas. Il ne saurait trancher.

Et la mort

Dès 1920 on peut constater un net déplacement d'intérêt de la psychanalyse en direction d'une attitude contemplative aux dépens de l'aspect aléatoire de l'expérience, en direction d'une réflexion constructive aux dépens des relations interprétatives.

Ce déplacement devient particulièrement sensible dès l'article métapsychologique de Freud *Au-delà du principe du plaisir* (1920) dont je vais m'inspirer pour poursuivre. J'ai discuté ailleurs du terme « métapsychologie » (*Métapsychanalyse*, Rev. Franç. Psychanal., 5/1985). On peut y voir un désir de se distancier de la psychologie expérimentale pour y réfléchir d'un point de vue scientifique. On peut aussi y voir une tentative de philosopher sur la nature de la psychologie. Personnellement, ces deux perspectives ne me conviennent pas, car elles semblent vouloir assimiler la psychanalyse à la psychologie, c'est-à-dire vouloir ne pas tenir compte de ce caractère occulte ou initiatique auquel on ne peut échapper. C'est pourquoi j'aurais préféré et j'ai proposé le terme de métapsychanalyse qui me paraît plus adéquat mais qui, j'en conviens, n'apporte rien pour faciliter l'accès à la scientificité de l'analyse, puisqu'il serait davantage destiné à souligner les différences entre l'expérience analytique et la théorie méta-analytique d'une part, et la psychologie expérimentale et la connaissance métapsychologique de l'autre.

Dans *Au-delà du principe du plaisir* deux observations sont avancées comme prémisses à un nouveau venu dans le champ de l'analyse, à l'instinct de mort. La première concerne les névroses traumatiques, consécutives aux accidents aigus, brutaux, imprévisibles, survenus notamment sur les champs de bataille. Le symptôme névrotique caractéristique qui se développera par la suite en sera le rêve d'angoisse à répétition, rêve qui en apparence ne résoud rien mais relance le processus d'angoisse à l'infini. La théorie de la compulsion à la répétition y trouvera ses fondements.

La critique qu'on peut d'emblée avancer concerne le caractère descriptif de la chose, et l'attitude contemplative de l'observateur ou ici du théoricien. Ce qui manque dans cette description, c'est précisément la prise en considération du devenir de ces névrosés de guerre en situation analytique *intra muros* : il n'est pas écrit que de telles personnes, si elles ont l'opportunité de faire une analyse, vont de ce fait même rêver leur cauchemar à répétition pour l'analyste qui y verra une manifestation de transfert, soit une formation de compromis ; la compulsion de répétition deviendra à la fois impasse et désir de trouver une issue, ce qui correspond à la demande d'analyse. Dès que l'analyse s'enclenche, on peut dire que le problème n'est plus au-delà du principe du plaisir, mais que le fonctionnement psychique selon ce principe est à nouveau possible, qu'il est récupéré.

La seconde observation concerne le « jeu de la bobine ». Freud décrit le jeu désormais célèbre de son petit-fils qui, lorsque sa mère s'absente, jette par dessus le bord de son berceau une bobine attachée à un fil et la ramène à lui tout en proférant ce « fort-da » qu'il interprète comme « elle est partie, la voilà revenue ». Ici encore, il ne s'agit pas d'analyse, mais de l'observation d'un événement psychologique par un analyste qui l'interprète en soulignant que le « fort » lui semble précéder le « da ». Pour ce qui nous concerne, il est intéressant de noter le double aspect du jeu : il est agi et il est dit. L'agi mènerait à un jeu de type compulsif indéfini pour être oublié comme la plupart des jeux d'enfants, à moins qu'il ne débouche sur une formation névrotique ultérieure. Le dit, par contre, ouvrirait la voie à une activité de pensée qui pourrait déboucher sur le jugement négatif, sur la renonciation. Mais sur la renonciation à quoi, le problème est bien là. Renonciation à faire revenir la mère (au da) renonciation à la faire partir (au fort) – c'est cette seconde option qui devrait découler du choix de l'observateur qui dit que le fort précède le da –, ou renonciation au plaisir à jouer à la mère qui part et qui revient, ce qui signifierait résignation au fait que la mère est réelle, extérieure, donc résignation à son manque. L'alternance d'un jeu concernant son départ et son retour et l'interprétation situant le départ avant, permettent en dernière analyse l'accès au jugement tout court si l'on peut dire, au-delà du plaisir et du principe du plaisir : la mère manque.

On voit poindre ici l'instinct de mort : détresse de l'enfant devant l'inévitable que sa toute-puissance lui donnait l'illusion de maîtriser grâce à son jeu. Mais si l'on envisage la même situation *intra muros*, en analyse, on se retrouve alors dans une perspective familière : le dit,

le « fort-da », l'est dit à l'analyste, il s'agit de Mitteilung, il est partagé et le caractère « hallucinatoire » de l'agi peut disparaître de ce fait. La résignation à la mort et la prise en compte de la réalité extérieure propres au stade de maturité qui correspondrait à la vision scientifique du monde ne sont plus de mise. Grâce à la situation analytique et au principe du plaisir, on se retrouve ici aussi au niveau de la formation de compromis. L'analyste a le choix de montrer à cet enfant que le manque de mère est inévitable, qu'il n'a plus qu'à se résigner – victoire de l'instinct de mort – ou que ce manque n'est pas inévitable et que toute sa vie il aura la possibilité de retrouver l'objet de ses désirs à travers ses fantasmes et ses rêveries, grâce aux déplacements et aux condensations qu'il pourra effectuer en fonction du principe du plaisir, comme c'est le cas dans ce jeu.

Un autre exemple viendra appuyer les thèses pessimistes d'une maturité au-delà du plaisir et du principe du plaisir. Il concerne l'incommensurable détresse que représenterait pour l'enfant unique plongé dans son narcissisme omnipotent la naissance soudaine d'un puîné. Ici aussi la question se pose : que va faire un analyste avec un analysant dans un tel état de détresse ? Va-t-il dans une perspective scientifique lui faire comprendre que sa détresse, fondée sur un fantasme incestueux inconscient, de nature omnipotente infirmé par la réalité, est parfaitement légitime du fait que sa mère est effectivement manquante ? Ou va-t-il lui suggérer dans une perspective analytique que j'approuve, que c'est son omnipotence qui est responsable du fait que sa mère n'est que manquante et qu'une fois cette omnipotence levée, il pourra avoir une mère, même manquante, sans plus avoir à vivre dans la détresse ?

Ou encore va-t-il, dans une perspective analytique que je désapprouve, s'efforcer de faire comprendre à cet enfant ou à cet adulte que sa détresse n'est que l'aspect négatif de son incommensurable méchanceté, de son désir de détruire sa propre mère?... Incidemment, me voilà en train de suggérer une appréciation éthique du problème du compromis, appréciation issue d'un contre-transfert à élucider.

Je passe rapidement sur la longue description de cet étrange amibe, de ce protozoaire que Freud choisit pour développer l'idée d'un narcissisme finalement désastreux qui conduit à l'autodestruction inéluctable, pour m'arrêter plus longuement sur ce nouveau-né de la théorie, l'instinct de mort, qui vient à point nommé pour justifier l'option pessimiste par son activité silencieuse de déliaison. L'instinct de mort vient à propos, comme soubassement de la compulsion de

répétition des névroses accidentelles, du jeu de la bobine, de l'auto-empoisonnement de l'amibe, et de cette résignation à la mort qui déjà dans *Totem et Tabou* était le lot de tout être humain qui avait accès à une vision scientifique.

L'instinct de mort, disons la pulsion, ce qui signifie déjà une certaine modification du concept dans le sens *intra muros*, la pulsion de mort s'oppose à la pulsion de vie. Ce couple pulsionnel a l'avantage de pouvoir éliminer à son profit la pulsion sexuelle et la libido qui sont aux sources de ces interprétations discutables du fait de leur caractère équivoque intrinsèque. Il a l'avantage de satisfaire l'esprit scientifique grâce au problème simple et non ambigu de la déliaison et de la liaison qu'il sous-tend. Si la vie est du côté de la liaison, la mort est de l'autre, et la pulsion de mort agira jusqu'à la déliaison terminale, on ne saurait le mettre en doute. En outre, cet instinct permet de récupérer au sein de la théorie analytique toutes sortes d'affections psychiatriques en fonction de ces points de vue, c'est-à-dire selon leur activité de liaison défectueuse ou de déliaison hypertrophiée.

Mais par ailleurs l'instinct de mort est, grâce à la toute puissance des idées, la récupération psychanalytique de ce que signifiait la résignation à la mort caractéristique de la phase scientifique ou de maturité de l'individu. Si cette résignation à l'inéluctable est due à la pulsion de mort, alors l'analyste l'a en quelque sorte maîtrisée : il s'agit d'une pulsion et les pulsions sont son affaire ; ce lien mystérieux entre le psychique et l'organique, ou mieux entre l'analyste et l'analysant, est de son domaine, c'est ce par quoi l'analyste peut espérer avoir une action bénéfique quelconque sur son analysant. La pulsion de mort est pulsionnelle, l'analyste n'est plus impuissant, il a des moyens d'agir, il peut interpréter, par exemple en faveur de la pulsion de vie. Mais du même coup, elle entre dans le cadre de la théorie de l'inconscient et du retour du refoulé avec leur caractéristique de formation de compromis.

Si tel est le cas, on ne perçoit plus quel est l'intérêt de ces deux pulsions par rapport à la pulsion libidinale, car l'analyste, s'il a quelque pouvoir sur l'instinct de mort, le détient de son désir d'en avoir, de ses pulsions libidinales régies par le principe du plaisir, et non pas de son instinct de vie.

La pulsion de mort va aussi servir à justifier une idée pour le moins étrange que Freud va appeler la réaction thérapeutique négative, une manière de dire à quoi serait dû l'échec d'une analyse. Et voilà que cette pulsion, donc cet instrument analytique destiné à aider l'analyste dans ses démarches, va justement jouer le rôle inverse et servir à quali-

fier ses échecs. Non pas échecs devant la mort, mais échecs devant certaines difficultés que l'analyste n'arrive pas à résoudre. A les qualifier en les projetant purement et simplement sur l'analysant. Ne sachant que faire des cas désespérés, on les taxe de « réaction thérapeutique négative », comme s'il s'agissait de leur instinct de mort à eux...

Car un analysant vient chez un analyste pour associer librement ; c'est l'analyste qui est censé faire le reste. Et l'analyste ne manque pas d'insister sur le fait qu'une analyse n'est pas une thérapeutique. Or si l'analysant ne répond pas aux interprétations de l'analyste comme ce dernier le désire, on dit de lui qu'il réagit. Curieuse conception. C'est bien l'analyste qui réagit ; l'analysant, lui, associe. De plus, il réagit thérapeutiquement. Étrange. L'analysant n'a pas à s'occuper de thérapeutique, il ne s'est jamais engagé à aller mieux. Et s'il va moins bien, c'est une réaction négative. Pourtant, il n'a jamais été convenu qu'il avait à répondre de manière positive à une interprétation ou à une construction.

C'est ainsi que la détresse ou le désespoir de l'analyste devant un analysant dont l'état s'aggrave de manière dramatique vont être entièrement projetés : c'est une réaction thérapeutique négative qui s'explique par un instinct de mort qui fait basculer l'équilibre vers le désastre du fait de sa puissance. L'analyste n'a plus qu'à s'en laver les mains. Son impuissance à conduire une thérapie positive va trouver une issue grâce à sa toute puissance de la pensée...

Mais l'invention de cette réaction tient en même temps d'une attitude scientifique qui signifie que l'analyste ne peut pas tout ! La réaction thérapeutique négative serait-elle alors un hommage ambigu à la science ? Une manière de dire que si l'analyste comprend tout grâce à la toute puissance de sa pensée, si son instinct de mort peut tout expliquer jusqu'à la fatalité de la mort elle-même, il ne peut pas pour autant tout faire, il n'est pas tout puissant sur le plan de l'action, il y a des cas devant lesquels il ne peut que baisser les bras.

Et pourquoi un tel hommage ? A mon avis parce que le danger existe que les hommes de sciences soient disposés à mettre à mort l'analyse avec ses prétentions à tout comprendre, et à en refuser le droit à ceux qui ne se soumettent pas à son épreuve. Orgueil intolérable à leurs yeux.

Selon cette perspective, la pulsion de mort serait alors la théorisation de la menace de mort que fait peser la communauté scientifique sur la psychanalyse et en même temps la concrétisation de l'ambivalence de la psychanalyse vis-à-vis de la science.

...Et les enfants

A l'origine, la psychanalyse était censée s'appliquer au traitement des névrosés. Mais très vite un des principaux symptômes de ces derniers, l'angoisse, s'est révélé déborder largement le cadre des obsessions, des phobies et des phénomènes de conversion, pour devenir une manifestation aspécifique. Très vite aussi, les efforts de théorisation ont porté davantage sur les points communs de ces névroses que sur leurs particularités, et les psychanalystes n'ont jamais imaginé pouvoir se spécialiser en fonction de l'une ou de l'autre de ces affections; ils n'ont pas davantage conçu un système d'enseignement de la pratique analytique qui soit sélectif. La psychanalyse, faisant sauter le cadre nosologique propre aux psychothérapies, est devenue une discipline applicable à tous, c'est-à-dire à tous ceux qui veulent bien s'y prêter et qui ont suffisamment de bonnes raisons pour l'entreprendre. Or, ces raisons-là ne sont pas nécessairement liées au domaine des sciences comme l'on sait. L'intérêt que l'on porte à soi-même, les éclaircissements ou les avantages que l'on peut escompter ou espérer d'une telle entreprise, ont de multiples sources que justement l'analyse va chercher à découvrir. De fait, elle n'en privilégie aucune, qu'elles soient dues à un problème de santé, de souffrance psychique, ou qu'elles soient politiques, économiques, philosophiques, religieuses, artistiques ou autres, mais elle part des prémices que toutes proviennent de, ou sont réductibles à, un même noyau infantile originaire ou refoulé lié à la sexualité et dont la mise à jour permettra la réussite. Il s'agit d'un même processus d'élucidation pour tous.

Cette spécificité de la psychanalyse ne lui enlève pas la possibilité d'être considérée comme une science de l'homme; au contraire elle tendrait à en faire une super-science. Par contre, l'exigence de l'initiation à l'analyse reste le point litigieux.

Si l'analyse s'adresse à tous, si l'analyste peut accepter sur son divan, pourvu qu'il veuille bien s'y étendre de bon gré, le schizophrène, le névrosé, l'avocat, l'étudiant ou le religieux, il est deux exceptions notoires pourtant qui demandent une réserve, un complément d'explications théoriques, voire de formation pratique : les enfants... et les femmes.

Ces deux exceptions se justifient par des raisons différentes, et leurs répercussions sont différentes elles aussi, pour la première sur le plan pratique et pour la seconde sur le plan théorique. Les enfants, du fait de leur jeune âge et les femmes du fait de leur anatomie, de leur physiologie et de leurs fonctions reproductrices qu'on voudrait diffé-

rentes de celles des hommes (quel truisme!) ont influencé la pensée psychanalytique de telle sorte que pour les premiers, il a été décidé par la communauté des analystes qu'il fallait un genre particulier d'analystes appelés analystes d'enfants, et pour les secondes qu'elles avaient une manière à soi d'appréhender le réel qui en faisait des êtres à part.

La psychanalyse des enfants, dans ses singularités, semble pouvoir s'appuyer sur des faits objectifs – l'âge avant tout – qui permettent de contempler l'enfant d'une manière caractéristique à l'esprit scientifique. Les enfants sont des objets en quelque sorte malléables, tangibles, qu'on peut regarder à partir du point de vue de l'adulte qui par définition est différent. En bref, l'enfant n'est pas une grande personne, quoiqu'on ne sache pas bien quand finit l'enfance, ni quand commence l'âge de raison. Il s'agit d'une sorte de pré-adulte à qui il faudrait donner la possibilité de grandir harmonieusement. A ceci, la psychanalyse a ajouté une dimension théorique qui lui est propre et qui est venue bouleverser l'idée d'une maturation linéaire, ou par paliers successifs, de l'enfance à l'âge adulte. La théorie du refoulement a été liée à ce phénomène de progression, et l'idée que le refoulement soit prévalent jusqu'à un certain âge et que le retour du refoulé n'intervienne qu'après, a permis de donner une explication de l'amnésie infantile en y ajoutant un contenu inconscient en formation, alors que chez l'adulte ce contenu serait déjà là et permettrait à l'inverse de développer l'idée de régression. La différence entre enfant et adulte peut ainsi se radicaliser grâce à un point de rupture ou à une articulation, situés entre le pré-œdipe et l'œdipe. Le point d'impact de l'analyse d'enfants pourra se préciser de la sorte : il se trouvera à un niveau antérieur au retour du refoulé dans l'espoir de rendre ce dernier adéquat.

Pourtant cette datation n'est pas satisfaisante. Les différences devront dès lors se fonder sur des paramètres qui seront la marque d'un compromis entre théorie psychanalytique et théories psychologiques : l'adulte et l'enfant sont les mêmes, et ils sont différents.

Ce qui peut s'illustrer par des absurdités, si tant est que l'on veut dater les événements de manière réaliste et non fantasmagique. Un être post-œdipien de quatre ans et demi ayant atteint le stade phallique pourrait être qualifié d'adulte face à des êtres préœdipiens de trois ans supposés non encore dotés de surmoi. Ou, à l'inverse, un enfant de trois ans en sait beaucoup plus qu'un adulte de cinq puisqu'il ne souffre pas encore d'amnésie infantile. Que ne peut-on faire de lui un psychanalyste...

Pour le psychanalyste *intra-muros* il n'y a aucune différence fondamentale à s'occuper d'adultes ou d'enfants. Les uns et les autres vont le confronter aux mêmes problèmes, au même besoin d'interpréter le transfert, de dire ce qu'il découvre d'inconscient, et aux mêmes difficultés dues au fait que son contre-transfert, quel que soit l'âge de ses analysants, est aussi composé de son propre inconscient.

Par contre, pour le psychanalyste hors les murs, il est de fait que les différences existent, ne fût-ce qu'au niveau de la communication, différences vis-à-vis desquelles l'homme de science ne trouvera rien à redire. La science, les sciences humaines, la psychologie, seront toutes parties prenantes par rapport à l'institutionnalisation de ces deux espèces d'analyses ou d'analystes. Mais le psychanalyste ne peut apprécier cette division que sous l'angle d'un compromis : s'il s'occupe d'« enfants » il doit se mettre dans la peau d'un « adulte », alors qu'il sait pertinemment qu'il est aussi enfant lui-même, comme ses rêves le lui rappellent chaque nuit.

Deux grands courants de pensée sont venus marquer du sceau de leur divergence les analyses d'enfants. Ils peuvent se résumer à deux personnalités, Anna Freud et Mélanie Klein, et aux deux écoles qui se sont réclamées d'elles à Londres, celle de Hampstead pour la première et celle de Tavistock pour la seconde.

L'école liée au nom d'Anna Freud a très fortement insisté sur l'aspect éducatif d'une telle psychanalyse. Si l'enfant est suffisamment enfant, cela signifie que son stade de développement libidinal en est encore au choix d'objet dans le monde extérieur, réel, et que les objets de choix sont ses parents. Il s'agit alors de faire en sorte que le surmoi à venir soit non seulement celui qu'ils auront introjecté à partir de leurs relations avec leurs parents, mais aussi à partir de leur commerce avec l'analyste. Leur surmoi sera ainsi plus sain, moins culpabilisant, moins exigeant. Au besoin, l'analyste agira sur les parents pour corriger leurs attitudes erronées, et sa théorie s'appuiera essentiellement sur la deuxième topique – la théorie structurale pour les anglo-saxons – avec comme visée l'équilibre le plus harmonieux possible entre les trois instances, ça, surmoi et moi.

La chose paraît simple, pourtant elle est loin de l'être. Pour mille raisons pratiques et surtout par rapport à l'option théorique; en effet, il n'existe pas de critère de surmoi tel qu'il devrait être, et surtout le surmoi, héritier du complexe d'Œdipe, a des fonctions qu'on ne saurait négliger sans danger. *Dès les Trois essais sur la théorie de la sexualité* [1905] l'enfant a été qualifié par Freud de « pervers polymorphe ».

Chaque analyste comprend bien la vérité d'un tel propos, et chaque parent peut l'accepter également s'il observe ses enfants d'un œil lucide, et si quelque souvenir-écran personnel lointain dont il a pu apprécier le caractère libidinal lui revient en mémoire. En deux mots, la difficulté est alors la suivante : comment alléger la pression du surmoi sans que l'adulte à venir coure le risque d'être pervers ? La déculpabilisation n'est qu'une panacée ; elle mène à tout. Et c'est là que la solution éducative entre en jeu, que la psychanalyse devra être altérée, doublée d'une psychologie du moi, et que l'analyste devra intervenir d'une manière active tant auprès de l'enfant que de sa famille, l'agi venant compléter et orienter le dit, venant biaiser pour le bien de cet enfant la formation de compromis qu'est l'interprétation, et venant organiser son retour du refoulé avant même qu'il ait eu lieu pour qu'il débouche, non pas de manière privilégiée sur le jugement négatif, mais sur l'action souhaitable selon les vues de l'adulte bien pensant, avec tous les risques que cela comporte puisque même l'analyste ne saurait échapper aux surdéterminations de ses idées, de ses désirs, du fait de son inconscient.

L'école de Tavistock pose, cela va de soi, le même genre de problèmes, mais à partir d'autres prémices. A la base, on trouve une attitude de principe fort différente : l'analyse des enfants devrait être semblable à celle des adultes, ce qui semble parfaitement logique du point de vue de l'expérience : quel que soit l'âge de l'analysant, le principe en reste le même : interpréter le récent en fonction du plus ancien ou vice versa. La régression vers des points de fixation est valable pour tous, un souvenir d'un enfant, même s'il se réfère à un événement du jour ou de la veille, sera toujours un souvenir-écran, un rêve n'aura pas d'autres fonctions que celles de tout rêve, etc.

Indépendamment des paramètres inévitables auxquels les enfants les confrontent, les analystes de ce groupe vont pratiquer, en théorie du moins, une analyse classique, plusieurs fois par semaine, et à l'exclusion de l'intervention de tierces personnes tels les parents, ce qui ne va pas sans complications de toutes sortes faciles à imaginer. Les jouets ne sont que des ustensiles destinés à pallier les lacunes d'une communication verbale encore mal assurée.

La question est alors de savoir comment interpréter, plutôt que quoi construire. La différence avec le mouvement précédent semble, en effet, résider dans l'appréciation théorique. L'enfant ne serait pas considéré dans l'optique d'un surmoi à former, mais d'un inconscient pensé comme un contenant non encore doté d'un contenu, ou doté d'un contenu qui n'aurait pas encore pris. C'est alors que les inter-

prétations vont pouvoir faire office de matériel à refouler, de matériel conforme à l'idée que le psychanalyste se fait d'un « bon » complexe d'Œdipe destiné ultérieurement au déclin, en tentant d'éviter par là l'idée d'une bonne adaptation au monde extérieur. L'énoncé de l'interprétation au moyen du langage va jouer un rôle primordial, du fait que le psychanalyste ne sait plus ce qu'est le langage infantin, car il l'a refoulé en principe avec succès d'une part, et il l'a condamné par le jugement, de l'autre ; c'est-à-dire qu'il l'a dépouillé de son caractère affectif de sorte qu'il ne présente plus d'intérêt pour lui. C'est ainsi que pour ces analystes la cigogne et les choux n'existent plus que comme un oiseau et des légumes ; ils ne seront compris dans leur sens symbolique infantin que par un effort de jugement qui en restituera le sens à l'enfant (pénis du père, ventre de la mère, etc.) selon le langage cru de l'anatomo-physiologie adulte. C'est cette réalité-là qui viendra interpréter la poésie ; le sexe remplacera le charme, la destructivité le plaisir de la découverte, etc. Il s'agira, selon l'ancienne théorie, du remplacement du principe du plaisir par le principe de réalité, ou selon la nouvelle, des pulsions libidinales par le couple pulsions de vie et de mort.

Ici intervient une autre question : si l'enfant est confronté à ce nouvel aspect de lui-même qui lui est présenté en langage de psychanalyste et d'adulte, il n'aura guère de choix que de le refouler, le jugement négatif étant plutôt l'apanage des stades proches de la maturité. Le contenu de son inconscient sera par conséquent conforme aux interprétations que l'analyste aura bien voulu formuler. Ce qui n'est pas sans suites intéressantes : le poids moral de la responsabilité de l'analyste est alors tel qu'il doit s'assurer que ses propres pulsions sexuelles et ses propres tendances destructrices liées à l'instinct de mort aient été bien analysées. On comprend ainsi toute l'attention que les kleinien, partisans de cette méthode, ont porté au contretransfert ; et le problème, déplacé à ce niveau, va être contourné en faisant du contre-transfert un concept accessible à la conscience, un concept scientifique. L'analyste sera supposé connaître son contre-transfert, or justement le connaître serait éliminer le scandale de l'inconscient qui veut que le sujet ne le puisse pas. Comme chacun, l'analyste peut savoir ce qu'il éprouve, mais il n'échappe pas plus que quiconque au problème de la Mitteilung, et seul un autre analyste pourra lui faire part de ce qui chez lui est inconscient. Sinon il n'aurait plus d'inconscient, il serait un analyste tronqué, uniquement préconscient.

L'hypothèse d'un enfant muni d'un refoulé qui soit conforme aux interprétations de son analyste est alors grevée de l'inconscient

de l'analyste, lequel ne peut échapper au fait que ses interprétations seront toujours marquées du sceau de son contre-transfert : s'il peut repérer ses réactions au transfert de l'enfant, il ne saurait repérer la source du sien propre.

Néanmoins, on ne peut partir que du principe qu'un analyste travaille en toute bonne foi et pour le bien de l'enfant. Tout scientifique qu'il se veuille, il ne peut pas aller jusqu'au bout de ses efforts interprétatifs comme le voudraient les physiciens avec les atomes, pour le seul avancement de la connaissance, quitte à ce que le monde en soit détruit. La matière infantile n'est pas une matière naturelle, la responsabilité morale de l'analyste concerne directement l'enfant qui lui est confié. Le physicien n'a de responsabilité que vis-à-vis des humains, il n'en a aucune vis-à-vis des atomes.

A partir de l'analyse des enfants ainsi pratiquée, on peut imaginer une manière inattendue et quelque peu paradoxale de retrouver un aspect scientifique de la recherche, celui de la preuve. L'enfant ainsi analysé va grandir. Adulte, il demandera à un analyste du même « bord » de faire une analyse didactique et – ô miracle – son retour du refoulé sera conforme à ce que l'analyste voudra entendre, à ce qui aurait jadis été interprété. Parfait auto-engendrement d'une pure race d'analystes formés à la même école. Idée absurde sans doute, mais non pas à écarter à la légère. Rien de ce qui concerne la vie fantasmatique ne saurait être négligé. Et c'est bien l'idée des écoles d'analystes qui pointe à travers cet exemple, de ces écoles qui peuvent s'excommunier sous le fallacieux prétexte que l'une est plus scientifique que l'autre. Du reste les analystes s'en donnent à cœur joie, eux qui se déclarent freudiens, kleinien, bionien etc. Mais peut-être faut-il porter à leur crédit le fait qu'ils savent d'une manière ou d'une autre que leur acte d'allégeance n'est pas que scientifique et que leur prise de position se fait aussi en fonction de cette toute-puissance des idées du stade narcissique qu'ils ont si bien appris à connaître.

Et les femmes

Et les femmes ? En quoi sont-elles une race à part pour les analystes ? Elles le sont en ceci que leur anatomie leur a conféré au cours du développement des théories analytiques une place bien étrange qui fait qu'elles sont différentes, non pas seulement des hommes, mais des névrosés, des gens en bonne santé, des vieillards, des enfants, bref, de

tous les analysants possibles. Et elles le sont devenues quand on s'est mis à souligner le fait qu'elles avaient un vagin, une matrice, des seins, qu'elles étaient capables d'enfanter et d'allaiter, comme si l'on avait mis entre parenthèses l'universalité de la vie fantasmatique. Encore faut-il préciser qui est ce « on ». Or ce on, ce sont les psychanalystes, qu'ils soient hommes ou femmes.

Cette étrange attitude est sûrement fondée historiquement. Pour ma part, j'aimerais y voir les conséquences d'une confusion initiale entre pénis et phallus.

L'adulte-psychanalyste croit, en se basant sur quelques déclarations enfantines, que les enfants sont convaincus que les filles n'ont pas de pénis. C'est une croyance qui va au-delà d'une simple conviction puisque l'observation lui apporte la conviction que les garçons ont un sexe masculin et les filles un sexe féminin. Par ailleurs, l'adulte-psychanalyste ne saurait se souvenir de ce qu'il a vu ou n'a pas vu quand il était petit; et si par aventure il se souvient de quelque chose, il s'agira d'un souvenir-écran. Souvenir-écran qui viendra renforcer sa croyance à partir de son propre refoulé : par exemple, les filles n'ont pas de pénis. Ou souvenir-écran qui sera soumis en tant que retour du refoulé à son propre jugement, et qui viendra renforcer sa croyance en ce que les enfants sont effectivement convaincus que les filles n'ont pas de pénis.

Quant au psychanalyste-adulte, il ne s'y trompe pas. Il croit que si l'enfant pense que les filles n'ont pas de pénis et que si l'enfant entreprenant pense que le clitoris n'est qu'un petit pénis qui ne demande qu'à pousser, il croit que cet enfant se trompe, qu'il est trompé par son imagination. Mais il croit également que l'enfant ne se trompe pas sur un autre plan : tous les enfants ont un phallus, garçons ou filles, et tous en sont châtrés. Mais l'erreur de l'enfant est de confondre ce phallus imaginaire avec un pénis réel. Ceci est du domaine de l'inconscient. Il ne le sait pas. Les adultes, du reste, ne le savent pas davantage. Seuls les analystes le savent, en tant qu'analystes et non en tant qu'adultes, et c'est là un des fondements de leur théorie. La pulsion libidinale, le complexe d'Œdipe, et le couple phallique/châtré sont universels. Ils s'appliquent à tous selon le point de vue analytique.

L'invention de ce couple phallique/châtré a le merveilleux pouvoir d'offrir un dénominateur commun réunissant tous les analysants, hommes ou femmes, sous la même bannière. Peu importe qu'on soit père, mère, homme, femme ou enfant, on est toujours phallique et la menace de castration s'adresse à tous...

Les filles peuvent se croire privées d'un phallus, certes, mais les garçons peuvent tout aussi bien croire qu'ils n'en ont pas. Là n'est pas le problème; il réside au niveau de l'interprétation. Elle qui devra permettre de déjouer les convictions malheureuses qui font que les uns et les unes se croient phalliques et que les uns et les autres se croient châtrés.

C'est me semble-t-il pour avoir cru comprendre ce que les enfants disaient « à la lettre » et non comme souvenirs-écran, que les analystes ont entretenu la confusion pénis/phallus, alors que déjà leurs théories montraient qu'ils faisaient la différence. La castration du phallus, pour eux, n'est pas la castration des testicules ni celle des ovaires. Elle est encore moins celle du pénis qui est une mutilation, et elle n'a rien à voir avec le clitoris qui n'est autre qu'un petit organe anatomique érectile.

Si l'homme et la femme sont heureusement des individus pourvus d'avantages anatomo-physiologiques et de sensibilité légèrement différents, voire complémentaires, si l'homme engendre et la femme procréé, et si les adultes et les enfants diffèrent du fait de modifications hormonales à la puberté, grâce à l'opposition phallique, châtré, le psychanalyste a réussi à se forger une théorie qui lui permet d'appréhender toutes ces différences de manière cohérente.

Quel aura été alors l'avantage à vouloir absolument faire de la femme un cas spécial? Car il est clair que la femme, son anatomie, ses fonctions et sa sensibilité ont toujours fait partie de plein droit de la théorie œdipienne. Je n'en vois qu'un : c'est un coup de chapeau à dame Science. Qu'elle n'aille pas croire que les analystes sont des rêveurs ou des sexistes, ils tiennent compte de la réalité. D'un point de vue manifeste on a trop longtemps fondé le complexe d'Œdipe sur l'histoire du petit garçon qui veut coucher avec sa maman. Mais la théorie des identifications différentielles liées au changement d'objet du garçon qui passe de sa mère à la femme, et de la fille qui passerait de sa mère à l'homme, permet d'affirmer que non seulement les filles ont été prises en considération, mais de plus que leur développement en apparence plus complexe aura mérité davantage d'attention.

Quant au contenu latent de ce coup de chapeau, il consiste à mettre les fantaisies en veilleuse, notamment ce fantasme de phallus châtré si fondamental pour l'analyste mais si fantaisiste justement pour la science, tout en accentuant les différences dans leur aspect réaliste tellement plus acceptable pour cette même science.

La femme est « réellement » différente de l'homme pour la science psychologique. Pour les psychanalystes elle ne l'est pas. Preuve en est l'analyse d'un homme ou d'une femme qui peut être conduite par un

homme ou une femme. La sensibilité féminine ou ses fonctions maternelles ne jouent strictement aucun rôle, ou pas davantage que la sensibilité masculine et ses fonctions paternelles, pour mener une analyse à bien. Et cette mise à l'écart des différences est un scandale pour la psychologie.

L'emphase portée sur la mère et ses fonctions s'explique mal elle aussi si l'on considère la psychanalyse du point de vue de l'expérience. L'idée centrale du complexe d'Œdipe, à savoir les risques que comportent les fantasmes omnipotents d'inceste et de parricide, implique bien entendu la mère. Sa réversibilité grâce au couple phallique/châtré permet d'envisager l'inceste paternel et le matricide également. Ceci correspond à la stratégie de la cure visant à recréer, grâce à la régression, une situation de transfert qui permette son élucidation. Il s'agit alors d'un analysant dans le rôle d'un enfant dont le sexe n'est pas déterminant si ce n'est de par les pulsions libidinales, et d'un analyste jouant celui de parent dans les mêmes conditions. A partir de là, toutes les fantaisies sont envisageables y compris le retournement de situation, et la mère ne s'en trouve ni exclue ni privilégiée, même si dans les formulations initiales le rôle du castrateur incombait au père et celui de l'objet de convoitise incestueuse à la mère.

L'instinct de mort a joué un rôle prépondérant dans les changements de perspective qui sont venus magnifier le pouvoir maternel. La mère est devenue l'objet de tous les fantasmes destructeurs de l'enfant, son sein s'est chargé de la rendre encore plus concrète si l'on peut dire, et l'analysant a dès lors couru le risque d'être systématiquement confronté à sa méchanceté et à la tâche impossible de réparer un sein détruit, le père étant pour sa part réduit à une non-entité, comme si la situation duelle fantasmatique mère-enfant suffisait à rendre compte de la situation duelle réelle du couple analytique.

A qui donc a profité cette nouvelle donne si ce n'est à l'analyste plus qu'à l'analyse ? La théorie qui en résulte semble pouvoir le sortir de son embarras lié à l'incertitude (N. Nicolaïdis aime à rappeler les théories de Heisenberg à ce sujet), à « la relation d'inconnu » (titre d'un livre de G. Rosolato, 1978) propres à la relation de transfert, à cette atmosphère aléatoire où un seul mot, un seul geste, suffit à faire basculer toutes les hypothèses que l'analyste s'est forgées jusqu'alors.

En privilégiant l'idée d'une mère unique en soi l'analyste peut se camper dans le rôle de la mère, comme il se serait jadis campé dans celui du père, et à travers son comportement, ses interprétations, jouer le rôle de la bonne mère telle qu'on peut l'imaginer dans la réalité. L'analysant se trouve alors réduit au rôle du méchant enfant imaginaire.

En bref, la mère, telle qu'elle a réellement envahi le champ psychanalytique vient agir en positif, en personnage concret, ou si elle n'arrive pas à ses fins, en négatif de ce positif. C'est tout le problème du scandale de cet inconscient sans forme ni consistance, insaisissable et indicible, qui se trouve levé, c'est l'hypothèque que fait peser cette antinotion sur l'analyse qui s'en trouve écartée. Mais faire de l'analyse une psychologie, une science, au prix de sa dénaturación, est par trop excessif.

Même si l'on prend des formules, fort intéressantes par ailleurs, telles que celle que propose Bion en nous parlant de la capacité de rêverie de la mère, à quoi peuvent-elles bien servir si ce n'est à concrétiser le rôle de l'analyste, à le positiviser. Il est vain de vouloir l'employer au bénéfice de la compréhension interne de la cure. Si l'analysant a eu une mère dépourvue de cette capacité à rêver ses problèmes à lui pour y trouver une issue, il ne sera pas à même de comprendre ce que cela signifie, à défaut de pouvoir le rêver. Si sa mère était pourvue de cette capacité, cela n'aura pour lui qu'un intérêt académique.

Par ailleurs, une telle idée va imposer à l'analyste une charge palpable, positive. Confronté à son incapacité de fantasmer et par conséquent d'interpréter face à un analysant paralysant, il ne pourra plus se contenter de décréter que ce dernier a eu une pareille mère, il devra en plus y remédier en retrouvant – mais comment ? – sa propre capacité perdue s'il veut éviter l'échec ; il devra réussir à jouer à la mère capable de rêver, avant d'interpréter la croyance de l'analysant dans le fait qu'il aurait eu une mère incapable de rêver, ou que ses mauvaises actions seraient responsables de cette incapacité.

S'efforcer de jouer à cette mère n'est pas un mal, tout au contraire, puisqu'il s'agit d'un travail qui vise le jeu, qui implique le principe du plaisir. S'efforcer d'être cette mère n'est pas la même chose...

On retrouve alors l'idée centrale du retour du refoulé comme formation de compromis et de l'interprétation favorisant le dit sur l'agi. Mais pourquoi aura-t-il fallu passer par ce personnage concret de mère ? Pourquoi cette disparition du père ? Car elle n'est pas mentionnée comme disparition dans l'inconscient, même si analytiquement elle n'a pas d'autre choix... L'idée d'un salut à la science surgit à nouveau. Si le bébé a une relation privilégiée à la mère (ou à son substitut), il ne peut s'agir là que d'un constat, que de psychologie, ou même de statistique. Un bébé qui aurait une relation privilégiée avec son géniteur (son père ou son substitut) ne serait qu'une exception et on aurait tôt fait de ne voir dans cette extravagance qu'une substitu-

tion du couple « normal » mère-enfant. La psychanalyse laisse la porte ouverte à tous les couples ou tous les trios possibles, la psychologie permet de sortir de cette incertitude.

IV

La psychanalyse est aussi déraisonnable

L'instinct de mort, les enfants, le féminin ou le maternel, sont des signes de cette tendance à vouloir que la psychanalyse soit une science, à vouloir la dégager du scandale de l'inconscient. Il y en a d'autres bien entendu. Par exemple, la seconde topique, appelée si justement par les Anglo-Saxons théorie structurale. Par rapport à la première, le scandale de l'inconscient s'évanouit du fait qu'il est qualifié. Il ne s'agit plus de nous, analystes ou pas, en tant qu'êtres humains gouvernés par l'inconscient, que nous le voulions ou pas, mais, chose tout à fait acceptable, d'un inconscient qui n'est qu'un adjectif qualificatif du ça, d'une partie du moi, d'un fragment du surmoi. Il n'y a plus qu'à prendre acte en psychologue du fait que la personnalité de nos analysants est fragmentaire, dissociée, ou structurée de telle ou telle manière, et à le leur faire savoir.

Pourtant, même quand il s'agit de questions théoriques ou pratiques apparemment concrètes et solides, les cadres de la science peuvent voler en éclats et l'on découvre alors toute l'importance du déraisonnable, en pensée ou en actes, chez les psychanalystes eux-mêmes, et chez Freud en tout premier, ceci à notre plus grand soulagement.

Les constructions

L'article *Constructions en analyse* (Freud 1937) nous situe d'emblée au cœur de notre problème puisqu'il s'agit pour Freud de répondre à un homme de science bien connu qui s'est toujours intéressé à la psychanalyse de manière équitable et correcte. Jusqu'au jour où cet homme exprime un avis injuste et dépréciatif frisant le dénigrement à propos d'une question de technique analytique. Cette question, nous la connaissons bien, c'est celle qui se réfère à notre manière d'appré-

cier la réponse de nos analysants à nos interprétations. Il suffit que le patient dise non pour que l'analyste comprenne oui. « Pile je gagne, face tu perds. »

Nous connaissons également les arguments de Freud développés dans *La négation*, l'accès du retour du refoulé à la conscience et le jugement négatif.

Or, pour étayer sa contre-argumentation, Freud prend résolument une attitude scientifique rationnelle ; il parle d'un patient comme d'un objet d'étude ou de recherche et compare son travail à celui de l'archéologue qui doit reconstruire sur le terrain ce qui a été détruit par les hommes ou le temps. La psychanalyse apparaît là comme une sorte de science à cheval entre les sciences de la nature et les sciences humaines, comme une science empirico-critique dont la méthode serait hypothético-déductive. Les hypothèses générales concernant le passé de l'objet d'étude s'appliquent à l'analysant et l'on peut en déduire non seulement ce que l'on infère de l'état de ruines, mais en plus ce que l'on peut espérer d'un travail de reconstruction, soit une nouvelle architecture remplaçant heureusement l'ancienne. Un des avantages de la psychanalyse sur l'archéologie, ou une des différences, résiderait avant tout dans le fait qu'il ne se serait pas agi de destruction mais plutôt de refoulement, de disparition dans l'inconscient, donc de quelque chose de toujours vivant et susceptible de participer à l'effort de construction.

C'est alors que l'auteur donne à son interlocuteur les raisons qui le poussent à penser qu'une construction erronée n'est guère dommageable. Le pouvoir de l'analyste est somme toute limité et l'analysant, plutôt que de refuser une fausse construction par un non catégorique, se montrera indifférent. La construction proposée n'aurait pas d'impact dans la mesure où elle ne réveillerait rien d'endormi, de latent, dans la mesure où elle ne communiquerait pas avec quelque formation issue du refoulé. A ce point il faut bien reconnaître que l'argumentation de Freud ne va pas sans nous étonner. C'est comme s'il avançait l'idée d'une déconnection du lien transférentiel, alors que toute l'attitude analytique porte à croire que le manque d'impact signe soit un refoulement, soit un jugement négatif implicite. Par contre, une telle argumentation devrait pleinement satisfaire l'homme de science.

La suite nous étonnera plus encore. On apprend à propos de l'interprétation, que les psychanalystes en ont déjà beaucoup parlé et qu'elle ne concerne en fin de compte que des éléments isolés du matériel, alors que la construction vise un pan entier d'une histoire ancienne oubliée. La construction représenterait ainsi quelque chose

de plus important, un peu comme la stratégie par rapport à la tactique. L'exemple que donne Freud en est le suivant:

« Jusqu'à votre âge x, vous vous êtes considéré comme le seul et unique possesseur de votre mère. C'est alors qu'un autre enfant surgit et vous procure une cruelle désillusion. Votre mère vous aura abandonné quelque temps et même après son retour, elle ne vous sera plus jamais exclusivement dévouée. Vos sentiments pour votre mère seront devenus ambivalents, votre père aura acquis une importance nouvelle pour vous »... (trad. O.F.).

Il s'agit là non pas d'une reconstruction faite par un analysant, mais à mon sens d'une construction inférée à partir du matériel de transfert et déduite des hypothèses théoriques générales de l'analyse. Mais l'analyste s'implique si peu, le tout est si académique, qu'on ne peut s'empêcher d'avoir l'impression qu'il n'est pas concerné personnellement par ces problèmes d'abandon. Rien n'indique qu'il les a « éprouvés », il semble plutôt vivre dans un autre monde, celui d'une certaine science peut-être ?

Et Freud d'ajouter qu'un analyste devrait se tromper lourdement pour réussir à égarer un patient. Quant à l'éventuel « non » du patient, il peut s'attribuer simplement au fait que la construction n'a pas tout dit, qu'elle est incomplète. En outre, pour ce qui est de la confirmation indirecte du genre « je n'y avais pas pensé », l'auteur ajoute que malheureusement elle est plus fréquente pour les interprétations que pour les constructions. Vraiment, pour rendre justice à Freud, il faut se mettre dans la peau de l'homme de science : c'est à lui qu'il s'adresse, et quoi de plus satisfaisant que de s'entendre dire que les interprétations ne sont en quelque sorte qu'un détail...

Plutôt que de donner un exemple de construction à partir d'une analyse, « facile à trouver mais long à décrire », Freud préfère ensuite citer un événement hors analyse. Il s'agit de ce collègue qui lui demande de voir sa femme parce qu'elle se refuserait à lui. Il accepte et explique à l'épouse qu'avec une telle conduite elle risque de rendre son mari malade ou de l'inciter à la tromper. Le mari les interrompt : « l'Anglais chez qui vous aviez diagnostiqué une tumeur cérébrale est mort lui aussi ». Déclaration insolite, d'un effet plutôt comique, quoiqu'on ne comprenne pas bien pourquoi. Qui meurt, de Freud, du mari, de la femme, du mariage ?... Ou est la construction ? Et si le comique résidait dans le conseil judicieux de Freud ? Et si Freud, en écrivant sa phrase « je lui explique que son refus pourrait avoir de

malheureuses conséquences... » avait ri de lui-même et s'était trouvé plutôt comique d'avoir proféré ce solennel avertissement en présence de l'époux ? Même avec la pompe d'un autre siècle, il n'y a pas lieu d'oublier que Freud en avait découvert et vu d'autres pour ne pas se laisser aller à une doctrine scientifique aussi carrée sans raisons. Madame, faites l'amour, ainsi votre mari... Psychologie ou plaisanterie ?

Bref, toute la démonstration pour convaincre l'homme de science de changer d'opinion semble contenir une contradiction significative : les constructions sont efficaces, soit, mais la manière de penser du psychanalyste Freud est irrésistiblement orientée vers l'interprétation avec tout ce qu'elle comporte d'étrange et de déconcertant pour l'homme de science.

Ensuite, la démonstration prend une tournure tout à fait inattendue. Comme si l'auteur n'avait plus aucune envie de convaincre cet homme, si ce n'est de manière paradoxale : ayant mentionné des analyses où un puissant facteur impose une réaction thérapeutique négative, tels un sentiment de culpabilité, un besoin masochique de souffrir, une répulsion à recevoir l'aide de l'analyste, il conclut « si la construction est fausse, le patient ne change pas. Mais si elle est juste ou si elle est proche de la vérité, alors il réagit avec une aggravation sans doute possible de ses symptômes et de sa condition générale ».

Rien ne va plus ! Alors que la construction devait servir de modèle pour rassurer l'homme de science, voilà de quoi le déconcerter totalement. Non seulement si elle est fausse, qu'elle soit reçue par un oui ou un non n'a aucune importance, mais de surcroît une construction juste, quelle que soit la réponse du patient, devient dangereuse, à moins qu'on ait à faire à des patients en or, pleins de bonne volonté, ni coupables, ni masochistes, ni résistants...

Je ne rappelle ces quelques points que pour mieux mettre la conclusion de Freud en évidence : « Et comme le serviteur des comédies de Nestroy qui n'a qu'une réponse pour toutes questions et objections, nous disons : "tout deviendra clair au cours des futurs développements". »

Manifestement, et je ne saurai trop le souligner, Freud finit par une pirouette, une pirouette comique qu'il s'adresse à lui-même, et une pirouette profondément analytique que chaque analyste exécute après chaque séance : nous continuerons la prochaine fois...

Merveilleux Freud qui, à quatre-vingts ans, n'apprécie pas les remarques qu'il ressent comme injustes, et se laisse emporter dans une fougueuse démonstration, laquelle le mène sans concession à des affir-

mations qui devraient faire frémir son interlocuteur, pour s'arrêter sur une note comique équivalente à des points de suspension.

Oui, la psychanalyse est une science, semble dire Freud, oui, pourrait-on ajouter, si les hommes de science sont des chercheurs qui ne sont pas mûs par une idéologie scientifique qui ferait de la science la religion du savoir vrai, et qui ferait de l'erreur son péché mortel. Oui, si comme à la fin de ce plaidoyer de Freud, le principe du plaisir, et le plaisir retrouvent leurs droits. Et nous voici revenus au compromis propre aux pulsions libidinales...

En analyse la construction ne peut se faire qu'au moyen d'interprétations, car ce que l'on construit c'est la vie fantasmatique telle qu'elle a été conçue en fonction des pulsions et du principe du plaisir à partir de l'intrication du vécu transférentiel de l'analysant et de son vécu supposé historique selon son récit. Ce qui est fort différent de la construction psychologique qui se voudrait semblable à une anamnèse, ou pour le moins conforme à la réalité.

Quant à la pratique, c'est à l'honneur du psychanalyste que sa rigueur lui interdise d'échapper au dilemme principe du plaisir versus réalité dans l'idée de trouver des formules définitives où vérité et réalité ne feraient qu'un.

Le clivage, autre thème d'importance des dernières années de Freud, pose un problème identique. Issu de la tentative d'expliquer les difficultés quasi insurmontables auxquelles se heurte la psychanalyse des psychotiques, ce concept s'étend au-delà de toute limite pour devenir en fin de compte, dans *l'Abrégé de psychanalyse* (Freud, 1938) notamment, l'apanage de tous: « Nous disons donc que dans toute psychose existe un clivage du moi, et si nous tenons tant à ce postulat, c'est qu'il se trouve confirmé dans d'autres états plus proches des névroses et finalement, dans ces dernières aussi. » En clair cela signifie que Freud lui-même – comme nous tous – est d'accord d'être sujet au clivage, lui qui nous a montré que la distinction entre névroses et « normalité » n'avait en définitive pas de sens.

Si le clivage peut se comprendre à l'aide de la dualité des instincts de vie et de mort, on peut alors, en poursuivant l'interprétation que j'ai proposée, se demander s'il pourrait être une défense contre la menace de mort que la communauté scientifique fait courir au psychanalyste. Offrir au monde scientifique l'hypothèse d'un moi clivé, c'est pouvoir lui montrer un moi pour mieux garder pour soi l'autre, celui qui croit à l'inconscient, ce scandale, et qui s'en trouve plongé dans la plus inex-

tricable incertitude. La respectabilité scientifique a tout à y gagner, mieux vaut un clivage du moi, avec le désaveu qu'il implique, qu'un inconscient, et la ruse inconsciente du psychanalyste consistera à nier le scandale qui le gouverne pour mieux le montrer sous sa forme fétichisée, objectivée, à distance. Ainsi l'objet-fétiche moi-clivé devient un objet acceptable, voire respectable, pour le monde scientifique puisqu'il dissimule si bien cet insoutenable non-objet qu'est l'inconscient. L'équation personnelle du psychanalyste est prise en compte, elle est capitalisée comme le veut la science dans le protocole expérimental, mais elle l'est en positif, sous la forme concrète d'un fétiche : ce qui chez lui est clivé.

Les analystes et leurs écoles

Une réflexion vient à l'esprit à ce propos : toute école psychanalytique qui, du fait de cette qualification même, cherche à se réclamer de la science ne se condamne-t-elle pas à la dissidence ? Se réclamer d'une structure institutionnalisée relèverait en quelque sorte de l'hérésie.

Vouloir s'assurer d'une position honorable vis-à-vis du monde scientifique, c'est se contraindre à renoncer au déraisonnable ; c'est, sinon faire acte d'allégeance à la raison scientifique, du moins laisser entendre que l'on accepte d'avoir une attitude raisonnable par rapport à l'inconscient. C'est être dissident par rapport à cette croyance de l'analyste qu'il ne serait pas maître chez lui – ou de lui – c'est être dissident en voulant affirmer que l'on sait de quoi l'on cause. Une telle prise de position est probablement indispensable pour assurer à la psychanalyse sa respectabilité auprès des hommes de science, respectabilité sans laquelle elle ne serait plus rien à leurs yeux.

L'objet scientifique se doit d'être universel, il exclut *a priori* le monde secret du chercheur, mais non pas sa subjectivité. Il exclut la source individuelle, parce que méconnue, de l'imaginaire, même s'il accepte ce dernier. Il exclut le scandale de cet insaisissable inconscient, même s'il l'accepte dans sa concrétude de fétiche, comme objet clivé.

N'est-ce pas là l'origine de la mésaventure (du point de vue psychanalytique) de Jung ou de Bleuler, ces garants de la respectabilité scientifique qui ont voulu universaliser la libido pour qu'elle soit acceptable et qu'elle leur soit acceptable ? Qui ont cru échapper au scandale de la sexualité infantile alors qu'ils échappaient au scandale de

l'inconscient, à cet incessant et déconcertant mouvement de balance du psychanalyste, qui à tout instant, trouve et découvre ce qu'il perd aussitôt? N'est-ce pas là l'origine de la mésaventure, ou de l'aventure, d'un Rank, d'un Adler, d'un Ferenczi qui cherchaient le concret, la naissance, l'infériorité, l'analyse brève?

La question ne devrait peut-être pas se poser au niveau des individus. Je ne puis avoir que la plus grande admiration pour ceux que je viens de citer, et pour les autres, les Balint, Fairbairn, Winnicott, Klein, Hartmann, Lacan, etc. Ce serait plutôt au niveau des écoles que la question devrait se poser. Pour nous, francophones, il semble que l'école de la psychologie du moi, par exemple, ne puisse qu'être vue sous l'angle de la dissidence. Les options prises par leurs représentants vont toutes dans le sens de la respectabilité scientifique jusqu'à leur appellation, donc de l'éviction du scandaleux. Mais plus près de nous, chez les psychanalystes dits d'enfants et chez d'autres, l'usage de la télévision ou de l'ordinateur sert à rendre fiable ce qui chez l'analyste n'est qu'incertitude. L'écran de télévision montre sans compromis, tel un fétiche, ce que le souvenir-écran cache et montre à la fois, en véritable formation de compromis qu'il est. Et que dire de ce contre-transfert « kleinien » qui vient avec précision nommer ce que nous devons connaître et maîtriser pour être de bons psychanalystes, contre-transfert qui, à force d'être « connu », en devient clivé, assurant par là son caractère scientifique par décontamination de ses sources transférentielles personnelles.

Et que penser de la grille bionienne? La grille est une garantie d'un protocole de recherche rationnel et sérieux, mais en enfermant l'analyse ou l'analysant dans cette grille, ne grillons-nous pas nos propres déconnexions, notre propre déraison?

Avec toutes ces béquilles, nous devenons assurément des psychologues avertis, de telle sorte que la psychanalyse peut appartenir au monde des sciences humaines et des sciences de la nature tout à la fois...

Peut-être serait-il sage alors de dire que cet inconscient, c'est lui qui nous oblige, c'est à cause de lui que nous nous sentons obligés de dire et d'écrire, de penser et d'imaginer ce qu'il peut bien être, lui qui précisément n'est pas. En ceci nous serions tous des dissidents.

Quant à en tirer une conclusion, celle de Freud-Nestroy fera parfaitement l'affaire.

La carte de visite de Monsieur Forsyth

Assurer à la psychanalyse de solides fondements scientifiques tels que les descriptions métapsychologiques d'un appareil psychique et de son fonctionnement demeurera un des soucis constants de Freud, souci repris par la plupart des psychanalystes qui ont marqué son histoire de leur nom. Pourtant ce n'est pas et de loin la seule préoccupation de son illustre fondateur.

Dans la note d'introduction aux Nouvelles conférences publiées dans la « Standard Edition », James Strachey et Anna Freud écrivent que les conférences 3, 4 et 5, respectivement sur la structure de l'appareil psychique, l'angoisse et la théorie des instincts, et la psychologie féminine, nous plongent dans des discussions théoriques et métapsychologiques particulièrement difficiles. Pour ajouter que la deuxième, la sixième et la septième touchent à un nombre de sujets variés qui ne sont reliés qu'indirectement à la psychanalyse.

Si la Standard Edition fait autorité, il se trouve que je suis ici en complet désaccord avec cette dernière remarque, car, dans la deuxième conférence intitulée *Rêve et occultisme*, Freud nous donne un remarquable exemple de psychanalyse intra-muros avec le cas de Monsieur P. On y voit à l'état naissant le problème du dit et de l'agi, des formations de compromis, de l'incertitude et de l'ambivalence. C'est un exemple qui montre bien que la libido, le principe du plaisir et la théorie de la séduction qui les coiffait, sont restés aussi vifs et frais à son esprit qu'aux premiers jours. Vouloir décrire cet exemple du travail du maître en termes scientifiques, psychologiques, métapsychologiques, serait assurément le dénaturer.

Comme j'en ai parlé ailleurs (*La séduction réhabilitée*, Études freudiennes, 27, 1986), je me limiterai à reproduire le paragraphe où je mentionne un épisode significatif du cas de Monsieur P. alias monsieur von Vorsicht, patient de Freud.

Freud reçoit pendant quelques minutes M. Forsyth qui arrive inopinément de Londres. Le visiteur lui laisse sa carte de visite. Un quart d'heure plus tard, un patient de Freud s'installe sur son divan et raconte qu'une femme l'a traité de Monsieur von Vorsicht. « Frappé par cette information », Freud montre à son patient la carte de visite qu'il avait gardée à côté de lui.

On notera la prudence de cette manière de dire. C'est une information qui frappe Freud; il reste sur un terrain solide. Toutefois, il

s'aventure sur des terres moins objectivables, il en est frappé. Il ne nous dit pas, par exemple, qu'il est stupéfait devant une telle coïncidence – ce qui toucherait de plus près à la télépathie – ou qu'il trouve cela étonnant, stimulant, étrange, toutes prises de positions hasardeuses pour un savant. L'acte de montrer la carte de visite reste ainsi chargé d'un sens ambigu, même s'il s'agit d'un geste d'une parfaite netteté opératoire.

Geste irréfléchi? C'est impensable pour le psychanalyste par excellence. Mais geste tout de même. Quelle histoire! Le patient a dû se dire : qu'est-ce qui lui prend? Ça ne va pas! Je n'en ai rien à faire de ce type-là! Car du côté du patient, il est bien difficile d'imaginer – mais c'est là ma croyance – le monsieur sérieux qui dirait : « Comme c'est intéressant, Monsieur le Professeur! » Quoi qu'il en soit, cet acting de Freud signe admirablement – dans les faits – le fonctionnement du principe de plaisir en tant que subjectivité freudienne, en tant qu'étincelle précédant la réflexion. Il s'agit là de croyance. Freud croit que quelque chose a pu se passer au niveau de la pensée de Monsieur von Vorsicht – Monsieur P. – et c'est cette croyance qui le frappe bien davantage que l'information. En éliminant la banale coïncidence, en réfutant une manœuvre hautement compliquée de Monsieur P. qui aurait pu rencontrer Monsieur Forsyth et, à travers son association, chercher consciemment à intéresser son psychanalyste, il ne reste plus qu'à y croire et à essayer d'en savoir plus. Et pour ce faire, Freud agit de manière séductrice.

La suite de l'histoire montre qu'en cherchant à en savoir davantage, Freud poursuit en effet imperturbablement son entreprise de séduction. Il suffit de penser (en vérité il ne suffit pas, tellement tout est à penser dans cette fabuleuse histoire) à cette remarque de Freud qu'il dit avoir faite en séance à propos de sa visite chez le docteur et ami von Freund, habitant la même maison que P. : « J'ai dit à P. que je lui avais en un sens rendu visite. » N'est-ce pas là une déclaration insolite pour un psychanalyste, d'autant plus qu'elle surgit dans un contexte où sentiments ambivalents et sexes sont intriqués de manière si complexe que seul un analyste attentif et prudent devrait pouvoir s'y retrouver?

Il est intéressant de noter que toute cette aventure de transmission de pensées, qui souligne l'importance de l'occulte, reste malgré tout soumise aux grandes options théoriques de l'analyste. C'est ainsi que Freud prête à Monsieur P. cette phrase : « Je suis mortifié par le fait que vos pensées soient si intensément occupées par ce nouveau venu. » Phrase qui fait allusion à, tout le contexte dont il est question

dans cette histoire, notamment à l'arrivée de Forsyth, et qui cependant correspond mot pour mot au fantasme de l'enfant œdipien mortifié par l'arrivée du petit frère. Et voilà Freud qui se trouve dans la peau de la mère séductrice œdipienne, sans le dire, sans même le savoir, semble-t-il, et qui continue de parler d'associations étonnantes, de transmission de pensées, pour suggérer enfin avec prudence que ces « événements occultes » pourraient bien être liés aux relations de transfert entre patient et analyste, ainsi que le suggère Hélène Deutsch qui aurait étudié ces phénomènes sous cet angle. Comme si la caution d'Hélène Deutsch était nécessaire pour que lui, le professeur et le père de l'analyse, puisse être cette mère œdipienne incestueuse séductrice, et refusant ses charmes tout à la fois. Folie occulte s'il en est, même si l'on recourt au concept « scientifique » d'identification.

On comprend du même coup pourquoi Freud ne semble pas près de trancher en faveur de la télépathie ou contre elle. Le transfert, c'est la télépathie de la psychanalyse, de l'expérience de la cure ; c'est le préjugé de l'analyste, c'est sa croyance. Comment se risquer à dire une telle chose ? Comment concilier le psychanalyste de l'expérience et celui de la théorie ?

Et pourtant, ce seront ces découvertes associatives faites sous le préjugé du transfert introduit dans la cure comme une séduction traumatique, ces découvertes intertransférentielles marquées du sceau de la croyance réciproque, qui seront – c'est à partir de mon préjugé que je parle ici – le sel de l'analyse et le fondement d'une possible compréhension *réciproque à un autre niveau*, lequel est indispensable pour que la cure puisse un jour déboucher sur sa fin.

Y a-t-il un plus bel exemple de séduction traumatique, par enthousiasme incontrôlé, selon moi, que celui du maître qui fourre cette carte de visite sous le nez de son analysant ? C'est l'exemple agi dont l'analyse fait foi : la croyance au transfert. Et c'est bien de cette dernière que Freud nous convainc dans cette conférence jamais prononcée.

On pourrait toujours arguer que Freud, ayant trouvé la coïncidence intéressante, a jugé bon de montrer cette carte à son patient. Primauté du principe de réalité. Pourtant je crois que la querelle de primauté n'a pas de sens. Le coup de génie du grand homme – Freud ou un autre, peu importe – consiste à lier le subjectif et l'objectif, ou dans ce cas l'occulte et la critique de l'occulte, et à tenir compte des deux.

Mais cette deuxième conférence n'est qu'un avant-goût de ce que va nous révéler une des dernières œuvres de Freud: *Moïse et le monothéisme*, laquelle sera à peu de chose près contemporaine de l'*Abrégé de psychanalyse*. Si celui-ci est une ultime tentative d'arrimer la psychanalyse à la science « hors les murs », son Moïse peut être considéré comme le véritable testament « *intra-muros* » de Freud, travaillé qu'il est par sa découverte, et sa lecture nous confronte directement au problème de la science et de ses dangers pour la psychanalyse.

Freud et son Moïse

L'Homme Moïse et la religion monothéiste (Freud, 1938, Trad. Cornelius Heim, Gallimard, préface Marie Moscovici) est un livre bien curieux. Écrit par Freud à la fin de sa vie, pour moitié à Vienne, pour moitié en Angleterre, entrecoupé de préfaces, de mots d'explication, d'excuses ou de justifications, il invite les lecteurs à s'interroger non seulement sur son contenu mais surtout sur les intentions de son auteur.

Pour ma part, c'est dans la perspective que j'ai développée que je désire m'y attarder, ceci d'autant plus que je crois pouvoir y déceler certains signes précis qui correspondent à ma façon d'envisager le problème de la situation de la psychanalyse vis-à-vis de la science et des hommes de science.

D'emblée, une question se pose. Pourquoi devoir démontrer que Moïse était un Égyptien, pourquoi devoir en quelque sorte désacraliser les origines mosaïques du judaïsme et les rendre de ce fait illusoire, pour reprendre le titre d'un autre livre, *L'avenir d'une illusion* (Freud, 1927), lequel concerne le christianisme. Car il ne faut pas se bercer d'illusions, Freud était juif avant tout, et surtout avant qu'on ait dit de lui à gauche et à droite qu'il était parfaitement dégagé de toute attache de ce genre, libre penseur, mécréant, bref, véritable homme de science.

Il affirme lui-même de manière parfaitement claire ses origines hébraïques et sa judéité, et ceci à mille reprises. « Mes parents étaient juifs, je suis également resté juif. » « Le fait que je me plongeai très tôt, à peine terminé l'apprentissage de la lecture, dans l'étude de l'histoire biblique, a déterminé d'une manière durable, comme je m'en suis aperçu par la suite, l'orientation de mes intérêts » (*Sigmund Freud présenté par lui-même*, 1925).

Précisons : « Je fus avant tout en butte à l'idée qu'en tant que juif, je devais me ressentir inférieur et comme ne faisant pas partie de la

communauté du peuple. Je rejetai catégoriquement le premier point. Je n'ai jamais compris pourquoi j'aurais dû avoir honte de mon origine ou – comme on commençait à le dire – de ma race » (*id.*).

En tenant compte du fait historique que Freud aura été la première victime du refoulement et le premier sujet d'élection de l'amnésie pour cause de sexualité infantile, on peut se demander pourquoi avoir honte de son origine ou de sa race, une idée consciente et formulée par d'autres que lui, lui est incompréhensible. Pourquoi une telle idée n'est-elle pas rejetée catégoriquement elle aussi? Forts de ses découvertes, il nous est facile d'émettre une hypothèse : elle ne l'est pas du fait de l'ambivalence liée au retour du refoulé. La rejeter aurait signifié le rejet de l'autre terme également. Et l'autre terme, inconnu du lecteur, concerne ce qui pour la psychanalyse est important, à savoir le contraire de la honte, la fierté.

L'auteur du « Moïse » devait être fier de sa judéité, et tout le laisse supposer. Et, à travers sa manière de dire, soit il n'en était pas conscient si l'on analyse ce qu'il a écrit comme si l'on était *intra-muros*, soit il n'a tout simplement pas jugé utile de le proclamer *urbi et orbi* et nous le devinons d'après une lecture psychanalytique.

On peut alors imaginer son roman familial comme à l'opposé du souvenir de l'enfant qui voit son père se baisser pour ramasser son chapeau dans le caniveau. Un tel souvenir est un souvenir-écran, qui cache, qui fait écran à, et en même temps qui nous montre sur l'écran son autre face : la fierté de l'enfant omnipotent à l'image de son père tout-puissant qui, par exemple, se redresse, son chapeau en main. On ne saurait ainsi assez souligner combien sa judéité était importante, certes pour le Freud de son enfance lointaine, mais aussi dans l'insupportable contexte de l'époque et du lieu. Il est alors d'autant plus surprenant de le voir s'en prendre à ce qu'il y a de plus enraciné dans l'individu comme croyance, de plus difficile à désavouer, de plus personnel et de plus étranger à la fois – ce corps étranger interne dont répond la pulsion libidinale – et en quelque sorte de le voir saper les fibres mêmes de son être sans qu'il ait eu de très sérieux motifs pour le justifier.

Ainsi la question ne fait que rebondir avec d'autant plus d'acuité : que veut Freud, que cherche-t-il? Et cette question peut en évoquer une autre en forme d'un début de réponse : s'agirait-il d'une manifestation de ce fameux instinct de mort? De cette force destructrice qui agit en silence? De cet instinct qui, comme on l'a vu, est tellement plus scientifique, moins scandaleux que la libido? Chose étrange, alors

que l'instinct de mort a soulevé tant de vagues, tant de controverses avec ses collègues, et tant d'hésitations chez lui-même, il n'en est rien dit – pas un mot – dans le « Moïse »... Pourrait-il s'agir de sa manifestation « en acte »? C'est une hypothèse à retenir. Pas un mot. Par contre il est abondamment question des théories qui l'on précédé, et en particulier de ce schéma si simple et si familier de la menace ou du danger suivis du refoulement, et du retour du refoulé, c'est-à-dire des fondements de la psychanalyse, de la sexualité infantile refoulée, bref, de la théorie psychanalytique de l'inconscient. Si simple? Certes, non. Tout au contraire, si difficile à saisir, à tel point que jusqu'en 1938, jusque pendant son ultime séjour à Londres, Freud l'explique ou tente de l'expliquer une dernière fois dans la troisième partie de son livre, ce qui ne fait que confirmer toute la difficulté, tout le mystère, toute l'étrangeté, qui entourent l'inconscient, tout ce non-familier qui nous habite, tout ce scandale libidinal que vient effacer allègrement la pulsion de mort. Et ce que Freud précise, c'est que le refoulement est une manière de renoncer aux pulsions dangereuses pour le moi, sans qu'il y ait compréhension de ce danger par le moi. Et que le retour du refoulé se produit sans l'assentiment du moi et sans sa compréhension, lui non plus.

Autrement dit, l'inconscient est entouré d'une double incompréhension, celle qui concerne ce dont il procède, et celle qui concerne ses conséquences repérables, ces symptômes ou ces levées de symptômes qui justement nous permettent de supposer qu'il y a inconscient. Si nous ne pouvons que nous méprendre sur ce qu'est notre inconscient – et cela est si vrai qu'aucun d'entre nous n'a jamais pu combler son amnésie infantile –, si à chaque fois qu'on croit le saisir il nous échappe nécessairement pour s'évanouir en fumée, alors on comprend au moins une chose, c'est que Freud, même à 82 ans, se sentait en droit d'en parler une fois de plus, comme nous le sommes toujours aujourd'hui, même au risque de nous répéter.

Si dans ce texte Freud arrive vraiment à désacraliser les origines du judaïsme, alors se pose une nouvelle question. Pourquoi craint-il tellement de faire paraître ce livre, pourquoi hésite-t-il tellement? Il avance lui-même une explication : de peur que cela ne fasse du tort à la psychanalyse. Du tort auprès de qui? Auprès des catholiques comme il est dit dans les remarques préliminaires II : « Je vivais alors sous la protection de l'Église catholique et me trouvais dans l'angoisse de perdre cette protection et de susciter en Autriche une interdiction

de travail qui eût frappé les partisans et les disciples de la psychanalyse. Puis ce fut soudain l'invasion allemande ; le catholicisme se révéla un roseau flexible »... Cet « alors » concerne la première partie du livre composée à Vienne, alors que la phrase citée a été écrite à Londres. Et ces idées seront reprises dans le « résumé et récapitulation » terminal. « Survint alors en mars 1938 l'invasion inattendue de l'Allemagne ; elle me contraignit à quitter ma patrie, mais me libéra également du souci de susciter par ma publication une interdiction de la psychanalyse là où elle était encore tolérée. »

Ici de nouveau quelque chose nous semble incongru. C'est à Vienne que Freud a écrit *l'Avenir d'une illusion* et qu'il a aussi fait paraître – ce que les bien-pensants auront considéré comme des abominations – toutes ses découvertes à propos de la sexualité infantile, et voilà qu'un livre qui désacralise Moïse, qui devrait donc plutôt satisfaire la Vienne antisémite et antifreudienne, risque au contraire de la pousser à interdire la psychanalyse. Une crainte qui, à première vue, serait plutôt mal fondée. L'autorité politique avait eu déjà cent bonnes raisons de l'interdire, ne fût-ce que pour protéger les valeurs catholiques des coups de boutoir de *l'Avenir d'une illusion*, ou les valeurs morales et l'innocence de ses enfants, de la perversité polymorphe des *Trois essais*.

Quant à l'autorité scientifique, l'autorité académique, elle ne devrait qu'accepter avec soulagement qu'un personnage aussi encombrant que Freud ne se montre pas trop intégriste, et vienne mettre en question les origines juives de la psychanalyse par le biais de ce Moïse égyptien. Par contre, la crainte du nazisme, elle, est sans ambiguïté ; là, il ne s'agit plus de ne pas publier, il s'agit de sauver sa peau.

Venons-en à quelques points plus précis, quelques détails qui nous permettraient d'y voir plus clair et d'étayer notre interprétation. Comment l'auteur va-t-il proposer que Moïse soit un Égyptien ?

Ce grand homme serait né selon la tradition dans une humble famille lévitique et ses parents l'auraient sauvé du massacre des nouveau-nés organisé par les pharaons en le laissant aller au fil de l'eau dans une corbeille. Seul rescapé parmi les pourchassés, il aurait été recueilli en aval par une princesse égyptienne. C'est là le récit de toujours, avec le miraculeux sauvetage des eaux du Nil, qui permet de distinguer, et de réunir, selon les analystes, les deux familles dont il serait originaire.

Rank, dans son livre sur *Le mythe de la naissance du héros* (1909), a développé la thèse selon laquelle les êtres humains destinés à le de-

venir tels naissent d'une manière générale dans une famille illustre pour, à la suite de quelques mésaventures voulues ou non par les dieux, se trouver recueillis dans un humble foyer, bergers compatissants ou autres gens de condition plus que modeste. Œdipe, comme nous le savons, n'échappe pas à la règle, mais le berger n'a qu'un rôle transitoire et sa souche royale provient des deux familles dont il est issu, l'originaire de Thèbes et la famille d'accueil de Corinthe.

Moïse est donc un cas à part dans cette lignée de personnages prédestinés, un cas inversé si l'on peut dire, puisqu'il n'est pas issu d'une famille prestigieuse, mais que ce sont uniquement ses parents d'accueil ou d'adoption qui le sont.

Ces quelques rappels mènent à une proposition psychanalytique fondamentale faite par Freud bien avant qu'il n'écrive son Moïse : celle du roman familial que l'on découvre invariablement une fois ou l'autre au cours de toute analyse. Lors de difficultés, de découragements, de frustrations, l'analysant va, à travers ses plaintes, laisser poindre une justification de ses maux par son histoire ; ses parents tels qu'ils sont en sont la cause. C'est alors qu'il en imaginera d'autres avec lesquels rien de tout cela ne serait arrivé, et cette rêverie culminera dans l'idée que ses « vrais » parents devaient être quelque couple, merveilleux et inconnu. L'interprétation de l'analyste consistera à lui montrer que ces parents de rêve ne sont autres que ses parents tels qu'il les avait vécus du temps de son omnipotence infantile. « Sa majesté le bébé » ne se croit telle que dans la mesure où, à ce moment-là et selon le bébé, ses parents sont à l'apogée de leur grandeur, tels le roi ou la reine, le dieu ou le pharaon. Mais un scénario différent est tout aussi plausible : le fils de roi en détresse verrait à ce moment-là dans l'image de ses royaux parents l'origine de tous ses maux, et rêverait être un enfant recueilli d'une famille .de modestes bergers qui eux, auraient au moins su l'aimer de tout leur cœur... Quelles que soient les circonstances, la famille de rêve du roman familial et la famille chez qui l'on se souvient avoir été élevé ne finira par faire qu'un selon l'interprétation analytique. L'analyse tend ainsi à réconcilier, au vu et au su du roman familial, l'analysant et ses parents.

Il y a dans cette découverte quelque chose de fondamental qui fait que la vérité ne peut être assimilée à la réalité. Ou que la réalité psychanalytique est psychique, qu'elle n'est pas matérielle. Comme le retour du refoulé, l'histoire analytique est de l'ordre du compromis. Elle ne peut être tranchée, univoque, non ambiguë comme le serait la réalité des faits. Moïse, les héros, Œdipe, ont eu des parents, comme

nous tous, à la fois tels qu'ils pensent les avoir eus et tels qu'ils auraient aimé qu'ils aient été.

Et c'est cet ensemble de découvertes géniales, ce roman familial qu'étaye toute la problématique du retour du refoulé qui veut que le souvenir lui-même soit toujours un *souvenir-écran*, que Freud va écarter d'un incompréhensible coup de baguette magique, au moyen d'un raisonnement pour le moins surprenant qu'il vaut la peine de citer intégralement:

« Revenons aux deux familles du mythe. Nous savons qu'au niveau de l'interprétation analytique elles sont identiques, qu'au niveau mythique elles se distinguent en une famille de haut rang et une famille de basse condition. Mais quand le mythe se rattache à un personnage historique, il existe un troisième niveau, celui de la réalité. Une des familles est la famille réelle dans laquelle le grand homme est effectivement né et a grandi; l'autre est fictive, inventée par le mythe et le dessein qu'il poursuit. En règle générale, la famille réelle coïncide avec la famille de basse condition, la famille inventée avec la famille de haut rang. Dans le cas de Moïse il nous a semblé qu'un élément quelconque se situait différemment. Et ainsi le nouveau point de vue conduit peut-être à conclure que la première famille, celle qui expose l'enfant, est la famille inventée dans tous les cas susceptibles d'être examinés, la seconde famille, celle où l'enfant est recueilli et où il grandit, la famille réelle. Si nous avons le courage de reconnaître à cette thèse une valeur générale et de lui soumettre également la légende de Moïse, il nous devient subitement clair que Moïse fut un Égyptien, probablement de haut rang, dont la légende a fait un Juif » (pp. 72-73).

Il nous devient *subitement clair* que Moïse fut un Égyptien. En tenant compte de la seule réalité qui d'abord est une caractéristique réservée aux personnages historiques pour ensuite acquérir une valeur générale, voilà que Freud écrit une phrase qui nous est devenue familière elle aussi. Ce « subitement clair », c'est le signe même du refoulement dans l'inconscient de ce qui nous est obscur. Cette manière de faire du souvenir une réalité historique, de désacraliser la découverte psychanalytique du souvenir-écran, c'est comme le tribut à payer à la réalité matérielle pour que Moïse puisse être désacralisé lui aussi. Si Moïse est né juif, c'est une question de légende. Dans les faits, c'est un Égyptien. On pourrait ajouter, dans l'optique de ma démonstration, si Moïse est juif, ce n'est qu'une légende, et vous autres hommes de science catholiques, viennois, antisémites, vous n'avez pas besoin de vous attarder sur ce point : en réalité il était Égyptien comme vous êtes Viennois...

Mais fort de la théorie analytique à l'origine de laquelle se trouve Freud, on se doit d'ajouter *in petto* l'autre versant de la subite clarté : du point de vue de notre réalité psychique d'analystes, cela ne fait que souligner davantage notre conviction : Moïse est bel et bien né juif.

Une telle problématique va trouver confirmation par la suite. Moïse est un Égyptien, soit, mais pas n'importe lequel. Il appartiendra à la famille d'Aménoph IV ou Akhenaton, le seul pharaon qui, dans toute la glorieuse lignée de ces rois polythéistes, ait été monothéiste, et qui ait voulu imposer à son peuple une telle conception de la religion. Sans succès d'ailleurs.

Comme Akhénaton n'a vécu que fort peu d'années, il faudra à Freud des prodiges d'ingéniosité et de rapprochements historiques pour que la naissance de Moïse puisse coïncider avec le règne de ce monarque refusant le panthéisme égyptien. La princesse qui aura recueilli le bébé Moïse dans son berceau voguant sur les eaux du Nil, qui l'aura sauvé d'une mort certaine, celle qui pourrait être sa mère « réelle » est alors une princesse monothéiste non juive.

L'idée avancée tout à l'heure devient alors tout à fait plausible : il n'y a pas lieu pour les Viennois catholiques et antisémites de se formaliser que Moïse soit né juif, cela n'est pas le cas. Sa mère était égyptienne. Mais il ne faut pas non plus tomber de Charybde en Scylla et s'offusquer à l'idée qu'il ait été polythéiste. Sa mère déjà, comme le grand Aménoph, était monothéiste comme les chrétiens de Vienne. Mais comme il est parfaitement clair qu'il était monothéiste non juif, il devient clair aussi pour nous autres psychanalystes que l'autre versant de la médaille, le versant obscur, inconscient, est que Moïse était bien monothéiste non chrétien.

Ainsi, si Freud descend en droite ligne d'Akhénaton, il garde sa croyance et son allégation en un univers radicalement différent de celui des Grecs, par exemple, dont les philosophes et savants étaient issus d'une joyeuse saga polythéiste, plus romanesque que sacrée, ou de celui plus proche de nous, tout au moins d'un point de vue temporel, d'un marxisme-léninisme bon teint qui se voudrait absolument athée ; il garde sa croyance en un univers qui n'est pas en rupture avec les religions monothéistes du monde contemporain, et grâce à cela, qui n'est pas en rupture avec le catholicisme qui constitue un danger léthal pour l'analyse. L'agnosticisme de Freud relève davantage de sa réflexion que d'un athéisme naturel. Avec Akhénaton, il ne se coupe pas de ses origines, il les questionne tout en les mettant en question, juste retour des choses puisqu'elles lui auront posé tant de questions.

Et son curieux argument qui voulait que ce soient les personnages historiques qui puissent être affranchis de la vérité psychique que cerne l'idée psychanalytique du roman familial et du souvenir-écran au profit de la réalité matérielle du souvenir, et qui était repris quelques lignes plus bas pour lui reconnaître une valeur générale, trouve un sens nouveau : Freud est, comme Moïse, un personnage mythique, hors du commun, pourvoyeur de lois, et il devient clair aussi qu'il est en même temps une personnalité historique, le premier analyste, et enfin une personne à valeur générale, un psychanalyste comme un autre.

Enfin, il y a dans ce texte un troisième et dernier argument auquel je m'attacherai, celui de la circoncision. La question est du même ordre : pourquoi Freud doit-il prendre bien soin de démontrer que la circoncision était pratiquée chez les Égyptiens ? Et de citer longuement Hérodote qui visita l'Égypte vers 450 avant notre ère et donne « dans le récit de son voyage une description du peuple égyptien, qui présente une analogie frappante avec certaines particularités connues de ce que sera le judaïsme. "D'une façon générale et dans tous les domaines, ils sont plus pieux que les autres hommes, dont ils se distinguent aussi par nombre de leurs coutumes. Ainsi, par la circoncision, qu'ils ont introduite les premiers, pour des raisons de propreté" »...

Ce qu'on peut supputer avec une relative certitude, c'est que Akhénon n'a pas dû être circoncis pour des raisons d'hygiène. Le représentant de dieu sur terre ne saurait subir une telle offense, il est au-dessus de ces viles contingentes. Si donc Moïse descend de par la princesse sa mère de la même souche royale, l'argument de propreté n'est pas concluant pour affirmer qu'il ait été circoncis. Par ailleurs, comme l'histoire juive nous le dit, Moïse aurait bel et bien été circoncis, même s'il ne l'a été qu'à l'âge adulte par son épouse. Il est certain, selon la tradition, qu'il s'est agi d'un geste relevant du sacré, d'une soumission symbolique aux lois divines, mais en même temps, si cette pratique était courante en Égypte, il n'est pas à exclure qu'elle puisse avoir été pratiquée à son âge pour des motifs autres. Un climat brûlant et sec, le vent chaud du désert, et voilà quelque grain de sable qui se loge subrepticement sous le prépuce, déclenchant une irritation sans fin, raison bien légitime pour agir et circoncire...

Nous sommes ainsi en présence du même compromis que pour le monothéisme. Moïse, égyptien, aurait pu n'être pas circoncis, pourtant il l'est comme Moïse le Lévite. La circoncision est chargée d'un double sens, c'est un compromis. Pour ceux qui ne veulent pas de sa signification sacrée, il s'agit d'une question d'hygiène. Pour les autres

elle demeure la marque de la soumission à la main de Dieu. Freud est à la fois l'auteur de ce texte et juif. Comme Moïse, il porte en lui ce double sceau, celui du monde scientifique auquel appartient le domaine de l'hygiène et celui du monde religieux qui gère le sacré. Mais, avec Freud, nous comprenons mieux, car nous sommes témoins du fait qu'il a été directement menacé. Exposer le versant propre pour qu'ainsi le versant sacré soit plus discret était la sagesse même.

Il me faut toutefois insister sur un point. Je n'accuse pas Freud de ruse ou de duplicité, je ne fais qu'interpréter, donc dire selon moi ce que je crois découvrir chez Freud d'inconscient à la lecture de son Moïse. Et ce que je découvre à l'instant c'est la sagesse de son inconscient.

Il me reste à faire un pas de plus pour avancer au-delà de l'homme Freud et pour retrouver le psychanalyste.

Si le complexe d'Œdipe représente une remarquable allégorie théorique des avatars de la cure, le complexe de castration et l'adhésion à son idée en représentent l'aspect de croyance qui marque le psychanalyste du sceau de sa spécificité. Le complexe d'Œdipe peut être apprécié de manière universelle : tout petit garçon aime sa maman et rêve de partager sa couche. Pour cela, il lui faut rêver aussi de la façon d'écartier son père. Sophocle est, à ce niveau-là, le plus illustre des prédécesseurs de Freud. Il n'en va pas de même du complexe de castration. Qu'Ouranos ait été émasculé par Kronos son fils est du domaine du mythe, ou de la vérité si l'on veut, sans connotation de réalité matérielle. Par contre, pouvoir être châtré d'un phallus imaginaire est une proposition spécifiquement analytique avec cette idée de compromis qui la caractérise : il s'agit à la fois du domaine de la réalité matérielle quoiqu'irréalisable (castration) et du domaine du rêve (phallus imaginaire) quoique réalisable ; il s'agit de la réalité psychique psychanalytique. Ce qui implique un autre niveau de conviction, une sourde croyance issue de l'expérience de la cure, laquelle fait se poser la question, fait se demander si ici où là, une fois ou l'autre, on aurait été châtré. Ou plus précisément, puisque la question est du domaine du préconscient, si on a été « comme » châtré. On voit poindre le jugement négatif, mais aussi sa mise en doute : non, je n'étais pas châtré, j'ai dû croire que je l'étais.

Il y a là une sorte d'allégeance du psychanalyste à la psychanalyse qui dépasse de loin, me semble-t-il, l'attitude scientifique, une sorte de communauté des esprits très semblable par son caractère occulte, mystérieux, protégé des lumières de la science, à celles qui se reconnaissent à travers la circoncision rituelle ou l'eucharistie sacramentelle.

Et ceci n'empêche pas qu'on puisse retrouver au niveau même du complexe de castration le compromis relevé pour la circoncision, mais cette fois-ci au sein de la communauté des analystes. La castration peut, hors les murs de l'expérience, n'être qu'une simple théorie psychologique acceptable ou réfutable par toute personne ayant une culture psychanalytique; elle n'exige aucune croyance ni aucune expérience rituelle telle que l'expérience analytique *intra muros*. Si le complexe d'Œdipe n'est qu'une histoire de société, alors le complexe de castration n'est qu'une histoire de pouvoir évoquant un aspect particulier des relations entre père et fils ou parents et enfants.

Et ce compromis est bien typique du retour du refoulé; la castration est à la fois conviction « hallucinatoire » transférentielle, et levée de cette conviction. Ou encore, il ne s'agit que d'une menace de castration, mais qui a été vécue comme réalisée.

Ce compromis en cache un autre si l'on poursuit la comparaison entre castration et circoncision: Moïse est à la fois le père des Juifs, le pourvoyeur de la Loi, un homme à part qui signe la rupture d'avec ses origines pharaoniques, et un juif comme tous les autres, appartenant à la tribu des Lévités. Freud est à la fois le père des psychanalystes, et en même temps un simple psychanalyste descendant d'une famille de savants, celle des Galilée et des Darwin. C'est ainsi que la castration peut être considérée comme une simple théorie scientifique universelle, et la croyance qui cimente la communauté des analystes ne se fait plus autour d'elle, mais bien autour de celui dont elle procède, de Freud.

Au-delà de la judéité de Freud, au-delà de ce qu'on a appelé son pansexualisme, deux raisons suffisantes pour son boycottage par la communauté catholique viennoise, raisons qui devraient être plus ou moins levées ou atténuées grâce à la filiation égyptienne, en surgit alors une troisième, insupportable à tout homme de science: Freud est bien le père de la psychanalyse, non seulement comme Galilée l'est de l'héliocentrisme ou Darwin de l'évolutionnisme, mais il en est le père à la manière du Juif Moïse, père d'une communauté qui se sent soudée par une croyance qu'atteste l'acte rituel de l'analyse.

Freud, dans *Totem et Tabou* propose une magistrale interprétation-reconstruction du mythe des origines avec le meurtre du père primitif comme nécessité pour que les frères accèdent au statut d'hommes, d'époux et de parents. Avec *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, nous découvrons une nouvelle manière de dire le mythe des origines.

Pour que la psychanalyse, son enfant, soit sauvée des prédateurs scientifiques viennois et qu'elle soit assurée d'une survie honorable, il

faut que Freud appartienne à la horde des frères analystes. Le sacrifice du père, de Freud-père, s'avère dès lors indispensable et se pratique à travers la désacralisation du père-Moïse : ce n'est qu'un Égyptien et sa circoncision n'est que question d'hygiène. Ce qui est fait.

Mais grâce au choix d'Aménouthep le monothéiste circoncis, le père de la psychanalyse n'est pas tué comme celui de la horde primitive, il survit à son propre meurtre.

Et pour la communauté des analystes il en va de même : Freud ne peut pas nier l'évidence ; c'est bien lui le père de la horde des analystes, et il est bel et bien analyste comme ses frères même s'il a eu le privilège de leur donner les tables de la loi.

Ainsi *Moïse et le monothéisme* dévoile un double plaidoyer en faveur de l'analyse : d'une part pour que la psychanalyse puisse trouver sa place dans une communauté scientifique qui lui est hostile, et de l'autre pour que les psychanalystes ne fassent pas subir à Freud le sort du père de leur horde.

À l'heure actuelle, on ne peut échapper à ce mystère qui tient au fait que Freud est à la fois le père et le frère des psychanalystes. Si l'héliocentrisme et l'évolutionnisme n'exigent aucune croyance en Galilée ou en Darwin de la part de leurs adeptes, le « psychanalisme », lui, exige toujours de la part de l'analysant ce sacrifice rituel qu'est l'analyse. Cette croyance en la nécessité de se soumettre à l'autorité d'un père psychanalyste ne peut que poser le problème de sa spécificité. Elle ne saurait le résoudre.

Il aura été difficile de comprendre qu'un tel homme s'en prenne à lui-même avec une telle véhémence, à lui-même car il ne fait guère de doute que Freud est le Moïse de la psychanalyse. Il aura été difficile de comprendre cette désacralisation, cette sorte de destruction qu'il s'inflige à moitié. À moitié puisqu'il ne traite pas le judaïsme comme il a traité le christianisme dans *L'avenir d'une illusion*. Ce n'est pas d'une illusion dont il s'agit, c'est d'un monothéisme dont il propose une nouvelle source qui soit raisonnable : les parents de Moïse sont ceux qui l'ont élevé. La circoncision n'est pas une illusion non plus, c'est une circoncision dont l'origine pourrait être raisonnablement expliquée.

Difficile à comprendre... Serait-ce cet instinct de mort dont il ne parle plus dans ce texte, son instinct de mort car c'est bien lui qui l'a créé, qui agirait en lui au lieu d'être nommé par lui? Revenu en deçà d'*Au-delà du principe du plaisir*, Freud nous montre une dernière fois combien sa théorie du refoulement et de l'inconscient lui est demeurée

fondamentale et, contrairement à la logique du ballet des deux instincts bien ou mal réglé par l'économique et des constructions dont la solidité repose sur un postulat déterministe cohérent, combien le déraisonnable, c'est-à-dire l'interprétation des rêves et la théorie de la libido restent les pierres angulaires de son édifice. Il sauve l'essentiel. Mais en même temps il met à mort l'essentiel aussi, justement son intimité la plus étrange, la plus illusoire mais la plus sienne, la plus sacrée ou la plus honnie, tout en la sauvegardant, en la banalisant. Le monothéisme miraculeux du Moïse juif et la valeur miraculeuse de sa circoncision sont offerts à titre de fétiches au monde scientifique. Fils d'un roi qui ne se prenait pas pour un dieu, circoncis par mesure d'hygiène, Moïse-Freud est en possession d'un passeport valide pour accéder au monde scientifique. En se sacrifiant au seuil de la mort, il libère la psychanalyse, son enfant, de l'hypothèque que fait peser sur elle l'incarnation de ses origines.

Ainsi l'instinct de mort ne serait pas que cette tendance destructrice silencieuse, mais ce qui, à travers notre propre mort, assurerait notre survie grâce à nos descendants.

« Le judaïsme avait été une religion du père, le christianisme fut une religion du fils » écrit Freud dans son *Moïse* (p. 179).

Pour que le psychanalyste puisse être simultanément père et fils de lui-même, proposition inacceptable pour un esprit scientifique, que d'efforts il aura fallu...

Épilogue

L'on apprend, grâce aux lettres échangées entre Sigmund Freud et Arnold Zweig, que l'auteur avait en tête son « *Moïse* » dès 1934. Avant l'Anschluss et 4 ans avant qu'il ne quitte Vienne pour Londres en 1938. Si le livre dans son ensemble a été édité en 1939, les deux premiers chapitres, « *Moïse, un Égyptien* » et « *Si Moïse fut un Égyptien* » ont paru en 1937 déjà en tant qu'articles dans la revue *Imago*, tome 23.

Dans la tourmente et les horreurs de ces années-là, tout imprégnées de cette calamité que fut le nazisme et de son antisémitisme monstrueux, Freud réussit à s'échapper de Vienne et à finir ses jours à Londres où il aura pu terminer en paix son troisième chapitre « *Moïse, son peuple et la religion monothéiste* ».

Mais l'histoire n'est pas faite que de grands mouvements de masses, que de grands courants de pensée, ou que de l'action de quelques individus exceptionnels dont le nom restera gravé dans la mémoire

collective. Certains détails, parfois trop vite oubliés du fait qu'ils ne concernent que la sphère privée, gardent tout leur sel et méritent d'être remémorés, car eux aussi participent de l'histoire. C'est par l'un d'entre eux que je terminerai sans pour autant en tirer quelque interprétation que ce soit, mais plutôt à titre de coïncidence, étrange certes, mais sûrement amusante et venant nous rappeler que le principe du plaisir et les pulsions libidinales demeurent de plein droit à l'origine de notre réalité psychique et de ses manifestations.

Qui organise l'exode de Freud, qui l'aide à traverser la Manche, sa mer Rouge, à pieds secs, qui le sauve à six mois de la mort et de sa mort comme Moïse le fut par sa princesse égyptienne ? Une princesse bien sûr. Une princesse royale et d'empire, Marie-Bonaparte, princesse George de Grèce, laquelle est de souche monothéiste mais non juive comme les rejetons d'Akhenaton, une princesse qui se veut homme de science intéressé s'il en est par la castration, comme ces Egyptiens qui déjà pratiquaient la circoncision pour des raisons scientifiques.

